

L’Armée de volupté

Alphonse Momas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

volume 1 · I

Ce matin-là, Émile Lodenbach se leva tard.

Il avait dansé une grande partie de la nuit chez la comtesse de Bouttevelle, se prodiguant aux plus jolies et aux plus enragées valseuses, malgré ses trente-deux ans lui conseillant de commencer à se modérer, et de plus, il avait fort discuté et disputé avec la belle Lucette de Mongellan, discussion et dispute qui l'empêchèrent de dormir, une fois dans son lit, jusqu'au plein jour.

— Ah, Lucette, Lucette, murmurait-il, tournant et retournant sur sa couche.

Lucette de Mongellan, la grâce en personne, vingt-huit ans, brune ensorcelante de beauté et de verve, voltigeait devant ses yeux et soufflait sur le sommeil, qu'elle disputait sans peine par le seul charme de son souvenir.

Pourquoi discuter et disputer avec une jolie femme ? Pour obtenir ce qu'elle ne paraît pas disposée à accorder, ou qu'elle s'amuse à ajourner.

Lucette cependant accusait par moments de réels élans de tendresse ! Esprit féminin, qui saura jamais ce qui se cache dans vos profondeurs !

Émile se leva tard et de méchante humeur, malmena son fidèle valet de chambre Léonard, fit une scène à la cuisinière Rosalie sur son omelette pas assez baveuse, comme il les aimait, jeta son café par la fenêtre, donnant heureusement sur un petit jardin

de l'hôtel qu'il occupait, rue Cortambert, et, maussadement installé dans son cabinet de travail, se décida à parcourir sa correspondance.

Quelle profession exerçait Émile Lodenbach ? Aucune, si ce n'est celle de toucher des rentes et des loyers pour son compte personnel. Quatre-vingt mille francs de rentes à gérer : des soucis et des ennuis pour toute une existence. Ces malheureux riches, on ne les plaindra jamais assez ! Néanmoins, un bon point à l'actif d'Émile : il s'intéressait à quelques amis moins fortunés, leur prêtait parfois de l'argent, sans conditions, un comble, quand ils lui en demandaient pour une idée qu'il trouvait bonne, et chose non moins extraordinaire, l'idée réussissant, on lui rendait son argent avec une grosse part de bénéfice, qu'il refusait, mais qu'on l'obligeait à accepter, sous le prétexte que ça servirait à augmenter sa caisse de prêt.

Cette caisse, il l'avait vue grossir, au point de constituer une petite fortune à côté de la sienne, et voilà qu'elle avait fini par lui imposer tout un travail de comptabilité et de correspondance, les amis satisfaits recommandant leurs amis en quête d'un capitaliste bon garçon, qu'il ne repoussait jamais sans s'être instruit sur la valeur de l'homme et de l'idée soumise à son jugement.

Son esprit, distrait ce jour-là, lisait mal le courrier. Lucette ne désertait pas sa pensée.

— Ah, Lucette, Lucette répétait-il pour la millième fois ! Que peut-elle bien avoir pour être si accueillante et si moqueuse, si ardente et puis si glaciale, si facile à comprendre les choses de cœur… et des sens, et si prompte à les rejeter ! Coquette, certes elle l'est à vous damner, mais bonne aussi, cela se voit, dans son

œil, humide, quand on lui dépeint le feu qui vous consume !... Oui, mais elle vous laisse consumer. En vérité je suis malade toutes les fois que je me rencontre avec Lucette, je m'échauffe le tempérament comme un jeune daim, je me mets dans des états qui m'entraînent à courir le lendemain aux Folies-Bergère, au Moulin-Rouge ou ailleurs, moi, un homme posé, un homme sérieux, car, par les cornes du diable, depuis que je la connais, impossible de m'acoquiner à une fleur quelconque, dont j'userais le parfum en un temps plus ou moins long. Ah, Lucette, ce soir encore il faudra m'égarer vers le Jardin de Paris ! Est-ce raisonnable ?

Il froissait dans les mains une lettre, puis tout à coup, courant à la signature, il remarqua qu'elle n'en portait pas.

— Hein, qu'est-ce que cette affaire ?

Il relut l'épître à laquelle il n'avait attaché aucune importance, et demeura bouche bée, se demandant si l'on... se foutait de lui.

« L'amour et ses plaisirs sont les seules lois du progrès.

« La femme est la déesse du temple, l'homme est le lévite.

« Les oraisons et les prières deviennent les sources de la volupté.

« Tout engagé et toute engagée dans notre armée acceptent la communion générale d'amour qui unit les uns aux autres les soldats et les officiers dans les plaisirs féminins, avec la délicatesse dans les nuances de toutes les phases de la volupté, grâce à l'entente parfaite entre tous.

« Aimer la femme, c'est aimer Dieu : on n'aime la femme qu'en la proclamant prêtresse d'amour, ouvrant à tous ses frères les portes de l'Infini, dans l'ivresse des multiples sensualités. »

Examinant le papier sous toutes ses faces, Émile Lodenbach cherchait une explication.

— L'amour et ses plaisirs, murmura-t-il, sont les lois du progrès ! Eh bien, et après ? Qu'est-ce que ça me fiche. La femme est déesse du temple, l'homme est le lévite ! Ah, Lucette, Lucette.

Une fois de plus, il lança l'exclamation. Décidément Lucette le subjuguait ! Savait-elle la domination qu'elle exerçait sur son être ! Ah, quelle femme, quelle coquette !

Elle attisait le feu avec son marivaudage qui parfois, souvent, frôlait l'effronterie cynique, mais quelle gentillesse dans cette effronterie ! Les mots sortaient des lèvres dans un sourire de candeur qui stupéfiait et coupait court à la réplique. Que dit-elle donc dans la dernière valse, alors qu'elle s'abandonnait les yeux mourants, au vertige du tournoiement, le corps presque dans ses bras ? Oui il se rappelait. Un gros soupir gonfla sa poitrine, le monde n'existait plus, il lui semblait qu'il la possédait, et ses mains prirent connaissance par dessus la toilette des trésors qu'il convoitait : les yeux de Lucette se levèrent sur les siens, avec un frémissement des cils et elle murmura :

— Vous me voyez et vous me sentez nue !

Était-il possible qu'un homme, à ces simples paroles d'une femme, éprouvât une telle commotion ! Oui, il l'apercevait nue, il la tenait, elle redevint moqueuse et ajouta :

— Pauvre Émile, vous perdez… votre bien !

Il perdait, il perdait, ah, elle ne retirait pas son corps de la molle pression dans laquelle ils tourbillonnaient ; il rougissait comme un enfant fautif, elle maintenait une jambe presque collée contre les siennes, il eut un tremblement, on attaquait les dernières mesures, elle dit tout doucement :

— Ralentissons, mon ami, ralentissons, pour nous arrêter près d'une porte. Vous vous sauverez. Vous avez besoin de sécher. Notre soirée est finie ensemble : Merci bien, je serais jolie, si vous me produisiez le même effet !

Que répondre, que répliquer à une telle femme !

Affectueuse et déconcertante, aimante et railleuse, adorable et haïssable, ah, Lucette, Lucette !

volume 1 · II

Quel vide dans l'existence après ces rencontres au bal ! La dangereuse sirène emportait l'esprit et les sens du pauvre Émile Lodenbach, et il n'avait même pas la faculté d'aller la relancer, l'infatigable mondaine ne recevant chez elle qu'à ses après-midi du Mardi et au milieu de visites sans nombre ne lui permettant pas le moindre moment d'isolement.

Bien des fois, dans sa folie, il écrivit des épîtres enflammées, s'inspirant tantôt du style sentimental, tantôt du style égrillard, les bridant ensuite avec rage sous la subite vision du visage ironique de son amoureuse.

— Vieilles trompettes de Jéricho, criait-il proclamez-le dans l'espace, c'est à la peau, la peau, la peau qu'elle me tient, courons au remède.

Il n'y faillit pas davantage, et ce soir-là, il se rendit au Moulin Rouge, avec la résolution de s'adjuger quelque hétaïre vicieuse, qu'il garderait… à bail renouvelable.

Des minois chiffonnés, il n'en manque pas. Il dicterait ses conditions : un mois d'essai, la grande vie pendant le mois, la bourse de la belle garnie à son caprice, contre sa saoulerie dévergondée à toute épreuve dans l'art des cochonneries les plus pimentées. Il fallait qu'elle décollât de sa peau l'influence Lucetienne. S'il était satisfait, au besoin il épouserait la marchandise ramassée.

Pourquoi ne proposait-il pas le mariage à Lucette ? Parce qu'il le lui avait demandé et qu'elle lui avait ri au nez, en répondant :

— M'épouser, moi, Lucette, ah, mon ami, j'ai été veuve au bout de six mois de mariage : mon mari m'aimait trop, et… ça me plaisait. La robustesse ne sauve pas l'homme dans un amour excessif. Le vôtre… me tracasse, et… je ne veux pas que vous mouriez.

Il y avait foule au Moulin-Rouge et le sexe abondait.

— À moi les femmes, une femme, dit Émile serrant la main du peintre Glomiret, aperçu dès les premiers pas.

— Une femme, vous cherchez une femme par ici. Vous !

— Ici ou ailleurs, ne sont-elles pas toutes pareilles.

— Certes oui, toutes des rosses.

— Ne dites pas ça ; toutes, objets à plaisir, et je ne veux pas autre chose.

— Si vous êtes en verve pour une aventure, vous tombez du ciel.

— Une aventure m'effraierait ! Des cuisses, des fesses, des seins, je n'exige rien de plus, le tout assaisonné de joyeuse humeur, sans trop de dindonnerie.

— Diable, le phénix pour ces lieux-ci ! Hasardez l'aventure.

— Qu'est-ce ?

— Une rousse vénitienne, extrême élégance, attitude de princesse égarée, une inconnue, une beauté de visage et de formes, avec sans doute sa femme de chambre, attablées toutes les deux, tenez, tenez, là-bas sur le côté, étudiant tout et tous, jusqu'à présent inabordable, malgré les tentatives.

— Un… va-te-faire-foutre, à récolter.

— Oh, elle devinera que vous n'êtes pas un habitué et peut-être se montrera plus accueillante.

— Ou plus récalcitrante si elle désire s'instruire.

— Je n'ai pas ça dans l'idée ! On désire une aventure et vous vous trouvez dans les conditions voulues par votre recherche d'une femme, non marquée dans le programme de celles qu'on lève sous les ailes du Moulin.

— Et vous ?

— Battu, à mon escarmouche.

— Pas encourageant.

— Qui ne risque rien, n'a rien. Vous n'êtes pas un timide.

— Je n'ai nulle envie de l'être et je me lance.

Ils se séparèrent, et Émile s'avança d'une très jolie femme qui, assise à une table avec une autre, dénotant en effet dans son genre la qualité de soubrette, prenait un verre de sirop.

— Mauvaise conseillère, la solitude, Madame, dit-il en saluant fort convenablement.

On l'examina de la tête aux pieds, on sourit et on répondit :

— N'est-elle pas préférable à la société de rustauds et de bélîtres !

— Vous êtes sévère ! Me permettriez-vous de rompre votre solitude ?

— Pourquoi pas ?

— Ah, voilà qui est gentil ! Une petite place et je tâcherai…

— De me distraire ? Je ne demande pas mieux, marchez.

Émile éprouvait de l'émotion et du plaisir. La femme, non seulement était fort jolie et fort élégante, d'une élégance de bon goût, mais avait un je ne sais quoi, qui lui donnait une ressemblance étonnante avec la terrible Lucette.

— Voilà de la chance, se dit-il en lui-même, si je conquérais l'ombre à défaut de la proie !

Installé entre la dame et la soubrette, il murmura :

— Voyons, que je me présente !

— Il est l'instant d'y penser.

— Monsieur Émile Lodenbach, bon garçon, à l'aise, aimant le plaisir, s'ennuyant seul, et…

— Courant les femmes.

— Permettez : cherchant une femme.

— Pour ce soir.

— Pour plusieurs soirs, pour longtemps, pour toujours, si on s'entendait.

— Une femme… habituée d'ici !

— Ou d'ailleurs, je ne suis pas difficile.

— Vous épouseriez ?

— Après essai… naturellement.

— Est-ce bien franc !

— Désirez-vous un mari ?

Elle haussa les épaules, eut un sourire dédaigneux et répondit :

— Je suis mariée.

— Ah, mille pardons ! Alors, liberté limitée.

— Liberté à volonté. À mon tour de me présenter, non pour un engagement quelconque d'une ou plusieurs nuits, mais pour le

cas où nos relations se prolongeraient un temps plus ou moins indéterminé ; Lucie…

Elle hésita, il reprit :

— Inutile, chère Madame, lorsque vous me connaîtrez davantage.

— Vous espérez donc que vous n'irez pas plus loin dans votre recherche et que j'accepterai votre recherche ?

— Je n'espère que ce que vous voudrez ! Vous êtes maîtresse de fixer vous-même la nature de vos espérances.

— Et, si vous perdiez votre temps en causant avec moi ! Il y a d'autres femmes dans cette salle.

— Je ne le perds pas, obtenant quelques-unes de vos minutes.

— Ceci est très bien ; j'achève ma présentation, Lucie Steinger. Mon mari est diplomate, peu vous importe où ; je suis française. Vous amusez-vous ici ?

— Beaucoup, depuis que je suis à votre table.

Donc, vous vous amuseriez autant ailleurs, si je vous emmenais.

— Vous m'enlèveriez !

— Si vous voulez.

Comment donc ! Mais…

— Très juste… Les conditions qu'on pose toujours dans ces rencontres de hasard. Mon Dieu, pour ma part, elles sont simples. Je suis riche, je m'ennuie, je voulais une distraction,

vous vous offrez, cherchant de votre côté, je ne vois pas pourquoi nous nous attarderions plus longtemps en préliminaires, sous les regards de ces indifférents qui nous entourent. Reculeriez-vous ?

— Jamais de la vie ! Je désirerais cependant préciser quelques points. Vous m'excuserez, si je froisse vos sentiments.

— Parlez, marchez, je vous l'ai dit.

— Je cherchais une femme parce que… parce que.

— Parce que vous avez besoin d'une femme.

— Pour plusieurs motifs ; j'ai la tête égarée, le cœur malade, les sens surexcités.

— Ah, mon Dieu !

— Un souvenir me poursuit, m'obsède, me torture.

— Vous êtes amoureux ?

— Je crois plutôt que c'est un désir forcené.

— Eh bien et celle qui l'inspire ?

— Vous lui ressemblez.

— Oh, joli, joli, une aventure d'imagination.

— Vous n'y êtes pas. Je suis venu pour prendre une femme, n'importe laquelle, à qui je créerais une situation, si au bout d'un mois, de plus même, elle me satisfaisait assez pour…

— Pour ?

— Voilà l'embarrassant.

— Ne vous troublez pas ! J'ai remplacé cette femme en disposant de votre temps : sauf la situation que vous n'avez pas à me créer, je ne demande qu'à vous satisfaire.

La présence de la femme de chambre le gênait, Lucie le comprit et ajouta :

— Ne vous préoccupez pas d'Yvonne ; elle est à moi, corps et âme, n'est-ce pas, Yvonne ?

— Oh oui.

— Vous désiriez de votre inconnue ?

— Qu'elle m'enlève de la peau les frissons de désir qui me tuent, en se livrant à ma fougue dans les raffinements de la débauche.

— La plus cochonne, murmura-t-elle en se penchant.

— Oui.

— L'heure était marquée pour nous rencontrer.

— Vraiment ! cela tient du rêve !

— Du rêve vécu ! Pouvons-nous partir ?

— Je vous suivrais, même si vous étiez Marguerite de Bourgogne.

— Heureusement pour votre sécurité, que ces époques sont lointaines !

volume 1 · III

Les étonnements d'Émile ne faisaient que commencer.

Un coupé stationnait au coin de la rue de Bruxelles ; Lucie l'y fit monter, et il entendit Yvonne qui disait :

— À l'hôtel.

La voiture s'ébranla, il murmura aux oreilles de Lucie, près de qui il était assis, avec Yvonne en face :

— Est-ce bien chez vous que nous allons ?

— Où serions-nous mieux ?

— Votre mari ?

— En voyage.

— Vos serviteurs ?

— Tous dévoués à ma personne. Ils ne parleront pas. D'ailleurs le service, à cette heure est restreint. Vous êtes un galant homme, vous vous soumettrez à une petite condition.

— Laquelle ?

— Cinq minutes avant d'arriver, vous vous vous laisserez bander les yeux, non que je doute de votre loyauté, mais parce que je tiens à ce que vous ignoriez où nous nous rendons.

— Que j'ignore où vous habitez ? Ah, nous ne sommes plus dans les termes du contrat !

— Vous croyez ?

— Dam, je cherchais une aventure avec une suite à de prochains numéros, et vous proposez une aventure sans lendemains.

— Qui vous le dit ?

— Votre condition. Comment vous reverrai-je ? Comment vous retrouver ?

— Il dépend de votre volonté de tout savoir de moi. Vous cherchez une femme qui réponde à certaines dispositions de votre esprit ; moi, je cherche un homme qui convienne à certaines exigences de mon tempérament. Nous nous sommes plus au premier aspect, rien ne nous assure que nous nous plairons après la petite… comment appelez-vous ça ?

— Bagatelle.

— Mot bien nul, il n'en est pas d'autres ?

— Des quantités, mais l'expression a peu d'importance.

— Donc, si nous ne nous plaisons plus après la bagatelle, pourquoi vous donnerais-je la tentation de me retrouver, en vous indiquant où je niche. Vous êtes encore à temps pour renoncer à l'aventure.

— Il est trop tard. Je me soumettrai à la condition.

— Merci. Et maintenant, rêvez ou agissez, notre étoile monte dans le firmament.

Les chevaux trottaient, traversaient rues et boulevards, Émile ne s'inquiétait pas de la route qu'on suivait.

Tout en discourant avec Lucie, il l'étudiait, et la couleur des cheveux s'estompait dans la demi-obscurité du coupé, il consta-

tait une ressemblance de plus en plus marquée avec Lucette.

Jusque dans la voix, il retrouvait de ses intonations, et parfois, le regard qui brillait d'une douce ou d'une narquoise expression, le faisait tressauter, l'incitait à se demander s'il n'était pas le jouet de quelque hallucination.

Sur la banquette assez étroite, en face, Yvonne demeurait silencieuse, comme dégagée de la scène qui se jouait sous ses yeux : son visage, au teint mat, ne trahissait aucune émotion, et cependant, par moments, ses regards se croisant avec ceux de sa maîtresse, d'une imperceptible inclinaison de tête, elle approuvait ses paroles.

— Rêvez ou agissez ! avait prononcé Lucie.

De fait le rêve et l'action sollicitaient Émile.

Une femme, de beauté éblouissante, se trouvait à son côté, l'autorisant au sentiment ou à l'audace, et il se sentait mollement bercé par le sourire qu'elle lui accordait, par le regard empreint de tendresse et de désir qu'elle lui dardait, par l'attitude alanguie dans laquelle elle attendait sa décision.

— Rêver, dit-il, ne serait-ce pas voler la part de plaisir… charnel que nous nous promettons !

D'un mouvement brusque elle se rapprocha, avança la tête d'un air mutin, et répondit :

— À rêver, guéririez-vous le mal d'amour dont vous souffrez ?

L'air mutin du visage défiait et le rendait encore plus impérieusement adorable, il soupira et répliqua :

— Ah ! vous êtes elle jusque dans vos paroles, dans vos attitudes.

— Comment l'appelez-vous ?

— Lucette.

— Presque Lucie. Mon cher… héros de roman, vous êtes mal embarqué. En comptant vous guérir dans nos folies, vous vous apprêtez à envenimer la plaie.

— Je le crains.

— Et bien, je suis bonne princesse, j'ai pitié, renoncez à ma personne, et adressez-vous à Yvonne. Je le permets et je passe au rôle de confidente.

Il la saisit par la taille, chercha ses lèvres qu'elle ne refusa pas, et dans un baiser fou de rage passionnée, murmura :

— Agis, tue le rêve, agissez même toutes les deux, si vous voulez, pour qu'il ne survive plus dans l'âme que le souvenir de l'ivresse voluptueuse.

— Si vous voulez, si je veux ! Et je veux. Yvonne est une belle fille, et qui nous servira l'impromptu que je t'offre, dans sa superbe nudité. Qui aime la femme, aime les femmes, et les femmes sont fleurs du bouquet d'amour au même titre.

Elle collait son corps souple, aux grâces félines, contre le sien ; dans l'émotion de la caresse échangée, il l'enlaçait, Yvonne hasarda ses premiers mots.

— Aimer la beauté, c'est aimer l'amour ; et aimer l'amour, c'est vaincre la jalousie par le dévouement des uns aux autres.

— Quitte ton strapontin, ordonna Lucie, et prends place près de nous, tu seras mieux, et lui aussi. Il faut à ce grand enfant que le ciel a jeté sur notre chemin, plus que de la luxure, il faut de la chaude tendresse féminine.

Sans embarras, Yvonne repoussa de strapontin et vint s'installer à l'autre côté d'Émile, qui l'examina plus attentivement.

De taille élevée comme sa maîtresse, elle avait le buste un peu plus massif, mais tout aussi aristocratique dans la tenue correcte et affinée : les traits réguliers, les cheveux bruns, les mains petites, elle eût pu aspirer aux premiers rôles, elle savait se résoudre au second. Elle séduisait et elle attirait, Émile faillit retomber dans le rêve.

— Donne-lui un baiser, murmura Lucie.

Il obéit passivement ; ses lèvres se posèrent sur celles de la jeune soubrette qui les lui abandonna, sans fausse retenue, dans une de ces caresses de glu qui révolutionnent l'être. Il frissonna, pressa plus étroitement la taille de Lucie, qui, presque couchée sur sa poitrine, lui dit encore :

— Gourmand seigneur, deux Odalisques dans le sérail ! Que votre Hautesse honore la Sultane d'un peu de curiosité, et le feu divin le pénétrera pour son plus grand bien !

— De curiosité, oh oui ! Curieux, on l'est de naissance vis-à-vis des femmes ; on le deviendrait vis-à-vis de toi, vis-à-vis d'elle.

Sa main descendit le long de la robe de Lucie, s'engouffra sous les jupes, remonta dans les jambes, rencontra un flot de dentelles qu'elle écarta, et se plaqua sur la chair satinée des cuisses.

— Eh bien, eh bien, eh bien, main exploratrice, que découvrez-vous dans ces parages ?

— Peut-être le port du salut.

— Dans tous les cas, la réalisation des désirs.

Elle se renversa en arrière contre le fond du coupé, les cuisses ouvertes pour le faciliter, et ajouta :

— Voyage, voyage, petite main, tu es la bienvenue là où tu passes.

Elle voyageait, la coquine de main, et explorait de tous côtés, saluant le clitoris d'un léger chatouillement, le duvet d'une caresse des doigts, et les fesses d'une pression ardente.

Lucie se redressa, repoussa avec douceur la main, et reprit :

— Nous voici d'accord, ami, nous approchons. Yvonne va te bander les yeux, et tu me donneras ta parole d'honneur de ne pas le retirer avant mon avis.

— Je te la donne.

Le bandeau sur les yeux, sachant les deux femmes tout près, tout près de lui, il murmura :

— Ah, prenez mes mains, et accordez-leur de la joie, pour compenser cette douleur de mes yeux d'être privés de vos beautés.

Toutes les deux se penchèrent vers lui, et dirigèrent, chacune, une de ses mains sous leurs jupes ; toutes les deux s'enlacèrent presque sur sa poitrine, et l'empêchèrent ainsi de voir, s'il en avait eu l'intention.

Où se trouvait-on ? quel parcours suivait le coupé ? Émile aurait été bien en peine de le dire ; il lui semblait tantôt qu'on roulait sur une route champêtre, tantôt qu'on cahotait sur des pavés mal entretenus. Il entendit grincer une forte grille qu'on ouvrait, le coupé s'engouffra sous une voûte prolongée, tourna brusquement sur une terrasse dallée, et s'arrêta.

— Attendez, dit Lucie, que nous soyons descendues, vous pouvez ôter votre bandeau.

Les deux femmes sautèrent à terre, le cocher tenant la portière, il les suivit, les yeux libres, et aperçut une vaste cour carrée, entourée de bâtiments. Lucie entrait par une porte vitrée dans un vestibule orné de colonnades, avec tapis épais, où l'on remarquait, sur la droite, un escalier étroit en spirale. Yvonne s'effaçait pour le laisser passer, et, pénétrant après lui, elle referma la porte vitrée.

Au milieu du vestibule, Lucie se retourna, sourit et lui dit :

— Vous êtes chez moi, dans mes appartements réservés.

— Chez vous, une demeure seigneuriale !

— Une grande caserne, mon cher ami. Yvonne, occupe-toi de ton service.

— Oui, Madame.

Yvonne sortit par une porte vis-à-vis l'escalier ; Lucie, se disposant à gravir cet escalier, dit :

— Allons, accompagnez-moi, nous sommes nos maîtres.

volume 1 · IV

Vivait-il un conte des mille et une nuits !

Au haut de l'escalier, aboutissant au bout de quelques marches à une antichambre, Lucie conduisit Émile par un couloir dans un salon rectangle, aux proportions monumentales, blanc et or, le plafond orné d'une peinture représentant une scène de l'Olympe, avec d'immenses glaces sur ses deux longs côtés.

Elle l'invita à s'asseoir sur un siège du milieu et lui dit :

— Ami, rêvez quelques minutes, le temps de me mettre à l'aise et je suis à vous. Les portes sont ouvertes ; s'il vous plaît de changer de place, ne craignez pas d'aller, de venir, de regarder, je ne vous demande de respecter que cette sortie-ci, un boudoir, puis ma chambre, où je ne m'attarderai pas. Par là, au haut du salon, est la salle à manger, où nous souperons dans un instant ; par ici, au bas, deux autres salons. Vous êtes dans la partie qui m'est réservée, nul n'y pénètre sans mon autorisation.

Elle lui tendit les mains dégantées qu'il baisa, et se sauva.

Comme elle le quittait, rêvait-il, il entendit un orchestre assourdi, exécutant la dernière valse qu'il dansa la veille avec Lucette de Mongellan ! Il se dressa, le cœur bouleversé, et son esprit pensa :

— Lucie serait-elle Lucette !

Non, elle ne l'était pas : des différences bien caractéristiques existaient entre les deux femmes, et la chevelure elle-même ne pouvait du jour au lendemain subir une telle transformation de couleur.

La valse continuait sur un mouvement lent et voluptueux ; il se dirigea vers la salle à manger, d'où paraissait venir le son. Il souleva les tentures et vit une bonbonnière de pièce, avec deux couverts mis. Au mur des tableaux présentaient des couples nus s'enlaçant et échangeant des coupes.

Il examinait minutieusement cette salle, la musique s'était tue. Plus aucun bruit ne parvenait à son oreille. Il revint dans le salon, le traversa dans toute sa longueur, releva la tenture à l'autre extrémité et reconnut un salon rotonde prenant jour par le haut, salon vert et argent, en précédant un deuxième, ainsi que l'avait dit Lucie, il n'y alla pas.

Retournant sur ses pas, il se planta devant les glaces, se renvoyant à perte de vue son image avec la reproduction de ce qui l'entourait, il s'arrêta devant la porte défendue, mais ne l'ouvrit pas, et enfin, dans un merveilleux déshabillé de dentelles et de fanfreluches, Lucie le rejoignit :

— Ai-je été longue !

— Dam, lorsqu'on vous attend cela devient une éternité.

— Merci, ne suis-je pas toujours belle !

— À effrayer.

— Pourquoi donc ! À encourager plutôt.

— Avec vous, on ne sait plus si on rêve, ou si l'on revient à la réalité !

— Ne pensons qu'à la réalité, mon ami, inutile de contracter une nouvelle maladie d'amour ! Oui, c'est ça, lançons-nous et vive les cochonneries que vous m'apprendrez.

Il était perdu à ses pieds, et déshabillait, petits jupons, chemise, il enlevait tout pour découvrir des jambes d'un modelé parfait, des cuisses, un ventre, des fesses, à l'énamourer pour une interminable série de nuits.

— Dis, si tu me dévores de la sorte, tu ne feras pas honneur à mon impromptu.

— Sommes-nous ici pour les plaisirs de la table !

— Ils aident.

— Soit, je suspends mes oraisons.

Le mot d'oraisons raviva dans son souvenir la lettre non signée reçue le matin même, et il murmura en soupirant :

— Les oraisons et les prières deviennent les sources de la volupté.

La main de Lucie s'appuya sur sa tête et elle répondit :

— La volupté est dans l'amour qu'on sait inspirer.

— L'amour, l'amour, est-ce l'ivresse des sens, est-ce l'ivresse de l'esprit !

— L'amour est dans l'union des sens et des sentiments. Aime mon corps, aime la femme, tu m'aimes, oui, bois à ta félicité, en unissant tes lèvres à mon sexe.

Elle offrit à ses ardentes caresses son joli nid d'amour, surmonté d'un duvet brun-châtain, avec la perspective du ventre qu'illuminait le nombril ; il se plongea dans une délirante sucée et elle se laissa aller presque sur ses épaules.

— Ô folie, folie, dit-elle, ne l'appelons pas encore, viens, viens à table.

Elle s'élança vers la salle à manger, et il la poursuivit, suppliant :

— Reste, restons ici, par grâce.

— Non, non, j'ai faim, je veux manger.

— Oh, c'est différent, mignonne, je suis à tes ordres.

Elle s'arrêta, lui prit le bras, lui tendit les lèvres.

— Tu es gentil, je serai une bonne maîtresse, dit-elle.

Dès qu'ils furent installés, les sièges rapprochés, et non plus se faisant vis-à-vis comme on les avait placés, la musique reprit la valse ensorcelante, et il s'écria :

— Qu'a donc cette valse qu'on la joue ainsi !

— Te déplaît-elle ?

— Oh non.

— Écoute-la et goûte à ce nectar.

Elle lui versa un verre de vin doré, et comme il le portait à ses lèvres, Yvonne toute nue entra apportant un plat.

— Oh, dit-il, l'Olympe n'est pas seulement sur les tableaux ! Elle est merveilleusement faite.

— Et des chairs de velours, palpe-les.

— Je ne veux que les tiennes.

— Me désires-tu aussi peu vêtue !

— Oh oui.

— Donne-moi l'exemple.

Il se leva, déjà gris d'amour et de désir, et rapidement se dévêtit, jetant les vêtements au fur et à mesure, qu'Yvonne ramassait. Quand il fut nu, il vit Lucie apparaître à son tour dans cet état, radieuse création féminine : elle appuya sur un ressort, un des tableaux s'effondra, démasqua tout un côté du mur, derrière lequel se révéla un salon magnifique de richesse et d'éclat.

Nue, Lucie s'assit sur ses genoux, lui passa un bras autour du cou, lui baisota les lèvres et dit :

— Hébé servait les dieux, je te servirai avec Yvonne, mon cher sultan, que veux-tu manger ?

— De ce pâté, fondu sur tes lèvres.

— Yvonne, apporte une assiette, il y justement le morceau qui lui faut.

Debout devant le couple enlacé, Yvonne passa l'assiette à sa maîtresse : celle-ci porta un morceau du pâté à ses lèvres, l'approcha des lèvres d'Émile qui s'amusa à le happer et à le manger lentement, tout en pelotant les fesses de la soubrette que Lucie avait placées à portée de sa main.

La valse continuait, et tout à coup le mouvement se précipita, se fit entraînant, et dans le salon démasqué par l'effondrement du tableau, l'ombre d'un couple tourbillonna,

Émile regarda, haletant de passion sous les caresses de Lucie, dont les lèvres, dégarnies de pâté, ne quittaient plus les siennes, s'affolant sous les attouchements d'Yvonne agenouillée devant sa maîtresse pour lui caresser par dessous sa virilité qui s'agitait : il tressaillit, Lucie avait appuyé la tête sur son épaule, lui frôlant légèrement la poitrine de la pointe de ses seins ; il trembla de fièvre et de délire, à la contemplation de ce corps de déesse, dont les courbes couraient en ligne de feu sous ses regards, il distingua le couple qui valsait et poussa un cri de stupeur.

— Lucette, Lucette !

Un homme et une femme nus, entrelacés, dansaient dans le salon découvert, la femme d'une beauté aussi éclatante que celle de Lucie, à qui elle ressemblait d'une façon frappante, sous ses cheveux d'un brun ardent. Ils dansaient et ils se becquetaient, ils dansaient et leurs mains couraient aux attouchements licencieux, et elle, l'impitoyable sirène, se détachant un instant, tourna, gracieuse, devant son cavalier, comme Salomé devant Hérode, lui souriant, le conviant à la posséder par des signes non équivoques.

Dans ses bras, il tenait serrée et mourante Lucie, qui l'avait attiré sur le tapis ; en bons désordonnés, ils ressautaient dans l'ivresse des spasmes, la moitié du corps enfoui sous la table : sur leur croupe, alternativement s'élevant l'une au dessus de l'autre, par les déplacements occasionnés dans leurs soubresauts, Yonne accroupie prodiguait ses plus délectables suçons, et, la rage sexuelle ne se calmant pas à la possession accomplie, un nouvel élan renaissait qui ressoudait les chairs, et replongeait le couple dans le rut.

Il était de taille à lutter ! Émile d'une force peu commune, sentait sa vigueur se décupler par l'inouï qui se déroulait autour de lui et par l'extraordinaire femme qui l'entraînait à des ébats insoupçonnables.

Àpeine leurs bras se desserraient-ils, qu'elle l'enroulait de son corps comme un véritable serpent, le surexcitait des contorsions de son buste et de ses hanches, le reprenait sur son cœur et murmurait :

— Encore, encore, tu n'es pas las, et si tu doutes de toi, baise mon sang dans le tien, aspire mon souffle imprégné du tien, nos corps sont purs, suce-moi de même que je te suce, et tes nerfs de nouveaux durcis nous emporteront dans l'au-delà, ah, ah, tu m'as comprise.

Agile à les suivre dans leurs fantaisies, Yvonne intervenait, se glissait entre eux, aidait à réparer leur désordre par ses caresses, ses coups de langue, et recevait en récompense des attouchements, des fougueuses sucées des deux jouteurs, s'unissant encore sur son corps pour y pomper des éléments de luxurieuse folie.

De temps en temps on se redressait, on se remettait à table, on mangeait à trois maintenant, Yvonne ayant ajouté son couvert, on buvait du champagne, et Émile se jetant sur les genoux, rampait comme une bête fauve autour des deux femmes debout et enlacées sur sa demande, les contemplait, les adorait, les baisait, manipulait leurs fesses, ne sachant auxquelles décerner le prix de beauté, les dévorait de feuilles de roses.

Le tableau était remonté à sa place, le salon où évoluait le couple de valseurs avait disparu, la musique ne s'entendait plus.

Comment se trouva-t-il sur le lit, couché entre les deux femmes, à quel moment précis se termina cette épopée amoureuse, quelle heure sonnait-il lorsqu'il s'endormit ? il y a de ces ivresses voluptueuses où le souvenir disparaît, comme dans celles procurées par les vins.

Émile se réveilla dans sa chambre, chez lui.

volume 1 · V

Et le vide, éprouvé au réveil de la veille, fut encore plus accentué, et se saisissant le front à deux mains, il se demanda s'il n'avait pas rêvé.

Appelant Léonard, il l'interrogea :

— À quelle heure suis-je rentré ?

— Monsieur ne s'en souvient pas ?

— M'en informerais-je, animal.

— Monsieur ne se fâchera pas si je lui réponds.

— Ah ça, perds-tu l'esprit, Léonard mon ami, pourquoi me fâcherais-je, puisque je te pose la question.

— Monsieur dormait debout contre la porte, quand son coup de sonnette m'a fait accourir.

— Je dormais debout !

— Il pouvait bien être six heures du matin, Monsieur est tombé dans mes bras, la porte ouverte, et nous avons eu bien peur avec Rosalie.

— J'étais seul ?

— Absolument seul.

— Rien, rien, vous n'avez rien remarqué ?

— La rue était silencieuse, sauf une voiture qu'on entendait au loin.

— Ah !

— Sans doute la voiture qui avait amené Monsieur ; Monsieur ne se rappelle pas.

— Je dormais ?

— Extraordinairement. Nous avons couché Monsieur sans qu'il s'éveillât. Rosalie voulait faire du thé, je l'en ai empêchée.

— Du thé, pourquoi ?

— Je lui ai dit que le sommeil était le meilleur des remèdes.

— J'étais donc malade ?

— Monsieur me permet de donner mon avis ?

— Quel sot butor tu es ! Pourquoi te le défendrais-je ? Tu crois que j'étais ivre-mort ?

— Oh non, Monsieur, mais cuité.

— Va-t'en.

S'il ne se souvenait pas de la fin de l'aventure, tout le reste émergeait, et ce reste le tuait, car malgré la promesse de Lucie Steinger, il ne connaissait pas son adresse, il ne savait rien d'elle, il ignorait s'il la retrouverait.

Que faire dans cette situation d'esprit, sinon tuer tristement la journée, et courir le soir au Moulin-Rouge !

Il n'y manqua pas. Le même Glomiret était à la même place, il l'aborda.

— Eh bien, et l'aventure ? demanda celui-ci.

— Pas banale, mais inquiétante.

— Un danger ?

— Un souvenir qui brûle.

— Diable ! Et pas moyen de récidiver, la belle a gardé l'incognito ?

— Pas précisément, mais ma mémoire est en déroute.

Glomiret considéra avec une certaine commisération, Émile, qui reprit :

— Était-ce la première fois qu'on la voyait au Moulin-Rouge ?

— Non, la seconde. Vous êtes le seul à l'avoir accompagnée. Résumait-elle votre programme ?

— Plus que je ne l'eusse désiré.

— Ce qui vous oblige à chercher maintenant une autre femme pour vous guérir de celle-là.

— Je n'en trouverais qu'une seule celle que je voulais oublier.

— Mon pauvre ami, fouillez votre mémoire et relevez la piste, sans quoi vous êtes un homme fichu.

— Je le crois.

— Si votre mémoire continue à vous faire défaut, recourez aux petites annonces.

— Excellente idée dont je vous remercie.

Émile resta une heure au Moulin-Rouge, parcourut d'autres établissements, ce fut en vain, pas l'ombre de Lucie Steinger.

Huit jours s'écoulèrent, les annonces ne produisirent aucun résultat. Le neuvième matin, il reçut une nouvelle lettre sans signature, qu'il s'empressa de lire.

Elle était ainsi conçue :

« L'Armée de Volupté a pour but de poursuivre la rénovation sociale par l'émancipation amoureuse de la femme. Elle se recrute de tous les gens de cœur et d'esprit, qui, sachant faire abnégation de leur volonté, admettent les usages unissant entre eux les soldats et les officiers des deux sexes.

« Ces usages découlent de la cessation des liens sociaux qui assujettissent les êtres humains les uns aux autres. L'homme et la femme incorporés deviennent frère et sœur, mari et femme, sans limites de personnalités autres que celle du consentement mutuel.

« Trois classes constituent l'armée de volupté.

« 1° Les aspirants, classe d'affiliation.

« 2° L'armée, classe d'activité.

« 3° L'assemblée, classe de retraite.

« On peut être aspirant de quinze à cinquante ans ; on appartient à l'armée de vingt à quarante ans ; on passe dans l'assemblée, de quarante ans à la mort.

« Tout candidat à l'affiliation verse une cotisation d'entrée, et est tenu à une cotisation mensuelle. »

Il étudiait ce dernier paragraphe, se demandant s'il n'y avait pas une corrélation quelconque entre l'envoi de ces lettres et son aventure avec Lucie, lorsque Léonard lui apporta un télégramme.

Lucette de Mongellan lui mandait des reproches de ne l'avoir pas vu à son après-midi du mardi, et le priait de lui rendre visite le jour même.

Du coup, il referma prestement sa correspondance et ses papiers, et reconquit toute sa joyeuse humeur. La consolation cherchée et trouvée ne présageait-elle pas son bonheur avec la coquette Lucette ?

Ah, Lucette, Lucette !

L'empire de la jeune femme s'imposait de nouveau. Il accourut à l'heure indiquée.

— Ah ! s'écria-t-il en entrant, que c'est aimable d'avoir pensé au malheureux qui vous fuyait !

— Me fuir, et pourquoi, mon ami ?

— Votre cruauté.

— Laissez donc ma cruauté tranquille, et parlons sérieusement. Quelle mouche vous a piqué de ne pas venir mardi ?

— Je vous l'ai dit, je vous fuyais.

— Vous êtes donc incorrigible ?

— Et vous toujours fascinante.

— Mon Dieu, que les hommes sont nigauds ! Qu'appelez-vous fascinante ?

— Semer le trouble dans le cœur d'un pauvre malheureux, et ne pas en avoir pitié.

— On serait bien avancée, si on avait pitié de tous ceux qui se prétendent troublés par notre modeste personne. Croyez-vous à l'utilité de se sacrifier à tous ces troubles ?

— À tous, non.

— Au cas particulier qu'on représente, oui. C'est qu'il y a beaucoup de ces cas particuliers qui sollicitent mon attention !

— Pourquoi ne pas vous fixer à l'un d'eux ?

— Le choix est difficile.

Émile allongea le nez dans une forte grimace.

— Allons, toujours pas d'espoir !

— Si encore on vous convainquait ! Avouez que les moyens employés pour nous intéresser sont vieux jeu, et que de nouveaux sont à inventer.

— Je ne sais ce que vous entendez par moyens employés, mais quand on a le cœur, les sens bouleversés par l'amour que vous inspirez, je crois que la seule chose à faire consiste à l'exprimer.

— Et puis après ?

— Essayer de vous rendre favorable.

— Et comment essayez-vous de me rendre favorable ? En me rencontrant dans les salons amis, en m'invitant à danser, en me visitant à mes mardis, en me déclarant sans cesse… votre flamme, en restant dans la bonne tonalité générale. Fade, fade, mon ami, et je mérite mieux que toutes ces balivernes. La plus hardie, c'est encore moi.

— Oh, la hardiesse, je n'en manquerais pas ; vous vous moquez toujours.

— Si ma moquerie arrête vos élans, reconnaissez vous-même que l'amour dont vous me poursuivez, cloche par l'ampleur. Là, laissons ce sujet, et racontez-moi ce que vous avez fait pour disparaître ainsi… de mes regards. Une dizaine de jours ! Avez-vous porté ailleurs vos jeux ?

Il hésita à répondre franchement oui et à narrer son aventure, la vision du couple de valseurs, où il lui avait semblé la reconnaître ; il tressaillit, un piano à côté exécutait la même valse.

— Vraiment, cela devient de l'obsession ! s'écria-t-il.

— De l'obsession, quoi donc ! Cette valse ? Vous n'êtes pas galant ! Je croyais qu'elle vous rappellerait la dernière que nous eûmes le plaisir de danser ensemble et où vous étiez dans un état…

— Lucette !

— J'ai prié l'institutrice de ma fille de me la jouer, pour le cas où elle vous inspirerait le désir de renouveler ces tours de folie qui vous possédaient l'autre soir, afin de vous prouver combien je suis bonne.

— Vous accepteriez la valse, ainsi, dans votre léger déshabillé ?

— Pour vous être agréable, mon ami, et pour vous sauver de vous-même, oui.

— Seuls en tête-à-tête, après…

— Après votre exaltation devant le monde, pourquoi pas ? Voulez-vous que nous valsions ? Le boudoir est moins vaste que les salons de la comtesse de Bouttevelle, mais nous ne serons pas entravés par les autres couples.

Elle était debout, l'attendant, et le piano continuait à faire entendre ses notes : il se dégageait une telle atmosphère capiteuse que, le sang bouillonnant dans ses veines, il la prit par la taille, s'élança dans le tourbillonnement de la valse, la serrant de plus en plus près, buvant de plus en plus le feu de ses regards qu'elle ne lui disputait pas.

Ils valsèrent, couple fantastique, dans ce boudoir que noyait une demi-obscurité, et ils ne formèrent bientôt qu'un seul être à deux têtes, se rapprochant, se rapprochant.

La taille flexible de la jeune femme ployait sous son bras, son corps peu à peu se collait contre le sien, comme l'autre soir ; il sentait la chair frémissante mal dissimulée par la faible barrière

du peignoir et de la chemise, il la voyait palpiter, sa jambe s'entremêlant à la sienne, il étouffait, elle murmura :

— Mon ami, mon ami, ne me voyez-vous donc plus !

Instantanément il s'arrêta, tomba sur les genoux et, fou de sensualité, passa la tête sous le peignoir, retroussa Lucette d'une main fiévreuse.

Ses lèvres coururent droit au conin et s'y plaquèrent dans un long baiser ; ses mains saisirent les fesses et elle ne résista pas. D'un mouvement prompt, elle dégrafa le peignoir, retira la chemise, repoussa ses mules et s'offrit toute nue à ses yeux ravis.

— Lucette, Lucette, que vous êtes belle !

— Ne vous en doutiez-vous pas, méchant ?

— Merveille éblouissante, lumière, poème du ciel, vous avez pitié.

— Ne me dévorez pas tant de caresses et revenez vous asseoir, causer.

— Nous asseoir, causer, vous ainsi !

— Votre pudeur s'effaroucherait-elle ?

— Ma pudeur ! Ah, par exemple, attendez que je sois pareil à vous !

— Vous oserez, mon ami ?

— N'est-ce point un ordre que me donne votre irrésistible beauté ?

— Oh mon irrésistible beauté, vous empêcha-t-elle de courir aux mauvais lieux comme vous m'en menaciez !

Cette parole évoqua le souvenir de Lucie ; sur les genoux il se dévêtissait, n'interrompant pas les baisers dont il gratifiait les cuisses et les fesses de Lucette ; il suspendit déshabillage et baisers, et tenant la jeune femme par les jambes, il demanda :

— Lucette, on fait d'étranges rêves dans ces mauvais lieux !

— Des rêves !

— Je vous ai vue toute nue danser avec un autre homme !

— Moi, moi, perdez-vous l'esprit ?

— Vous, ou quelqu'un qui vous ressemblait à s'y méprendre ! Et, quoique la vision n'ait fait que passer sous mes yeux, la femme, qui était vous, possédait la même petite lentille au-dessous du mollet gauche.

— Vous avez rêvé cela !

— Qui pourrait le dire ?

— Alors relevez-vous, Monsieur, et cessons ce jeu : j'ai été trop bonne et le repentir naît déjà.

— Lucette !

— Quoi, vous vous prétendez enfiévré d'amour, et au moment où je me livre à vos regards, vous me racontez de sottes histoires, dans lesquelles vous m'accusez de danser nue sous vos yeux avec un homme !

— Je ne t'accuse pas, terrible Lucette, je te parle de ma vision.

— Votre vision est déplacée.

— Pour cela non ! Tu étais jolie comme tu l'es à cette heure.

— Et vous m'abandonniez à un autre homme !

Il la tenait à bras le corps, lui baisait le nombril, il l'empêchait de se sauver, elle ne l'essayait du reste que pour la forme, il ne sut que répondre à l'exclamation, elle ajouta :

— Et vous, que faisiez-vous durant cette curieuse vision ?

— Je… je…

— Vous vous consoliez avec une autre femme, avec une rouleuse quelconque, rencontrée au Jardin de Paris, au Moulin-Rouge, à l'Américain, eh bien, répondez donc ?

— Je caressais une autre femme, encore ta ressemblance, celle-ci a la chevelure d'un roux vénitien, plus grande que toi.

— Ah, mon ami, mon ami, il était temps que j'aie pitié, vous couriez le risque de perdre la raison. Ma ressemblance partout ! Ah mais, ah mais, vous n'êtes pas mal bâti ! Et cela… a-t-il bien pleuré au bal ?

— Sangloté, mon adorée, sangloté, une inondation !

— Vrai, auriez-vous eu la sensation ?

— Il eût fallu être de bois pour ne pas l'éprouver.

— Rien que pour m'avoir… palpée à travers les vêtements !

— Je devinais ta splendeur.

— Ah ! Et maintenant, si nous valsions ainsi tous les deux !

— Oh non, il y a mieux !

— Je ne veux pas encore ce mieux.

— Le piano ne joue plus.

— Il va jouer.

Elle frappa des mains et la valse reprit, et elle se jeta dans ses bras pour être emportée par le tournoiement délirant, et tenant elle-même dans la main sa queue dans une érection indescriptible, tandis qu'il lui écrasait le cul sous la pression de ses doigts s'y cramponnant, tout à coup elle comprit qu'il s'affolait, elle se laissa aller sur le dos, lui tendit les bras, et ils goûtèrent la suprême extase dans les dernières mesures de la valse, se ralentissant, se radoucissant, comme si la pianiste eût assisté à l'intensité de leur pâmoison.

volume 1 · VI

Avait-il l'âme toute au bonheur, en retournant chez lui, cet enragé amoureux de la coquette Lucette !

La machine humaine a des sursauts de passion et de sentiment inattendus.

La possession de Lucette enfin obtenue, il avait, dans l'échange des baisers, revécu la soirée avec Lucie et l'éloignement auréolant cette dernière, il lui sembla que ses caresses exerçaient plus d'action sur les nerfs, que son corps se contorsionnait avec plus d'attirance, et il faillit laisser échapper de ses lèvres le cri de : « Lucie, Lucie. »

Lucette se contenait-elle ! Elle s'était donnée, mais la fougue l'entraînant, elle avait détourné le plaisir dans un transport personnel, n'empruntant au mâle que sa vigueur sans lui retourner cette langueur reconnaissante qui unit l'âme à la volupté.

L'homme ne s'aperçoit pas de la nuance, il en éprouve le contre-effet par l'affaissement qui succède à la grande surexcitation, par l'étonnement de l'esprit se ressaisissant brusquement.

Il restait le plus sincère admirateur pour la beauté de la femme, avec un peu d'émotion vaniteuse pour la maîtresse acquise, l'image de Lucie luttait victorieusement avec celle de Lucette, à cette heure de plaisir satisfait : la consolation cherchée devenait l'angoissante obsession du lendemain, par le souvenir des vaillantes fougues ressuscitant si bien les forces.

Le dernier spasme achevé, les lèvres se séparant dans une dernière caresse, Lucette emmena Émile dans un cabinet de toilette tout près, où elle le quitta, pour aller s'habiller dans son boudoir, et d'où elle revint fraîche et pimpante sous une autre matinée.

— Tu m'aimeras toujours, murmura-t-elle se pressant contre lui ?

— Toujours, répondit-il, l'œil distrait.

Elle sourit et ajouta mutine :

— Maintenant tu ne sacrifieras plus à Vénus dans ton pantalon, ni dans les mauvais lieux, mon doux amant !

— Je penserai sans cesse à cette exquise minute.

Quelques banales paroles se prononcèrent encore et il partit.

Il venait d'ouvrir sa porte, son valet de chambre s'avança aussitôt en lui disant :

— Il s'est présenté une dame demandant Monsieur.

— Une dame !

— Oui, dans un bel équipage.

— Elle a laissé une carte ?

— Elle est entrée et a écrit un mot à Monsieur.

— Donne vite, animal.

— C'est sur le bureau de Monsieur, avec un journal qu'elle a oublié sur un fauteuil.

— Elle a oublié un journal ?

— Oui, monsieur : il y a son nom dessus.

— Tu as lu le nom, sot curieux.

— Pour le rapporter, si Monsieur le jugeait utile.

Émile s'était précipité à son cabinet, dont il referma la porte, pour lire à son aise la lettre, qu'il pressentait être de Lucie. Il ne s'était pas trompé. Elle lui mandait :

« Quoi, mon cher amour, on vient chez vous et l'on ne vous trouve pas ! Vous avez dû me maudire et il convient que j'implore d'abord mon pardon. Oh, que vous dormiez bien après vos prouesses ! Savez-vous, Monsieur, que je suis folle, folle, folle de vous et que je ne veux plus maintenant que vous cherchiez à revoir celle dont vous entendiez vous consoler. Oh non ! Dis, à moi tout ton amour, tous tes transports ! Dieu, que tu sais embrasser

et caresser ! Et moi, dis, ai-je bien su te satisfaire, as-tu été bien heureux ? Nous parlons tous les jours de toi avec Yvonne, qui prétend qu'il existe peu d'hommes te valant. Ah, je l'embrasse, chaque fois qu'elle me le serine. Je bavarde et j'ignore si tu me pardonnes de ne t'avoir pas indiqué où tu me trouverais. Si l'aventure te plaît comme elle m'a plu, nous nous verrons souvent, pas aussi souvent hélas que mon cœur le souhaiterait. Oui, l'aventure t'a plu. Ta Lucie qui a lu ta petite correspondance et qui n'a pu y répondre, te devinait dans tes désirs et les partageait. Je m'étais absentée de Paris, voilà pourquoi tu ne sais rien de moi, et, dans notre délire, j'ai omis de t'indiquer de quelle façon nous nous écririons et de quelle façon nous nous reverrions. Adresse tes lettres rue de Varennes, où j'ai un appartement. Je t'ai mené à notre villa où je réside et où l'on m'apporte chaque jour ma correspondance. Nous nous verrons deux fois par semaine, et demain, si tu veux. Je te prendrai à cinq heures de l'après-midi à la Muette, pour que nous dînions ensemble et ayons plus de temps à nous consacrer. Si tu ne pouvais pas… télégraphie-moi à l'adresse ci-dessus.

Ta Lucie. »

Le lendemain ! C'était le Mardi de Lucette, et cinq heures, c'était juste l'heure où il se présentait d'habitude. Il ressentit un malaise moral. La correction mondaine, dont elle ne s'était jamais départi, lui soufflait qu'il serait inconvenant de manquer sa visite à Lucette, le jour après l'avoir possédée. Et cependant Lucie le dominait, le dominait.

— J'écrirai à Lucette une excuse, se dit-il et je rejoindrai Lucie.

Il prit alors le journal oublié et lut sur la bande :

« À Monsieur le comte de…

— Diantre, dit-il, nous touchons à la haute diplomatie.

Il déplia la feuille intitulée : Revue Mondaine et vit qu'elle contenait un rendu-compte de toutes les soirées-festivales de Paris et de province.

Un entrefilet souligné attira son attention. Il lut :

« Bordeaux. — L'événement mondain de cette semaine a été la fête donnée par le duc et la duchesse de Montsicourt, qui nous a permis d'applaudir le jeune et magistral talent de leur cousine, madame Lucie Steinger, dont la beauté et la grâce sont réputées dans toute l'Europe. Les ovations qui ont salué l'incomparable pianiste, prouvent que l'art n'est pas la propriété exclusive des artistes de profession, et qu'il appartient aussi à nos belles mondaines. Nous croyons savoir que madame Steinger consentira à se faire entendre dans une soirée au bénéfice des pauvres. Le tout Bordeaux tiendra à honneur de l'applaudir, en contribuant en même temps à une œuvre de charité. »

— Cousine du duc de Montsicourt, musicienne, pianiste, elle, Lucie, elle rencontrée un soir au Moulin-Rouge. Il y a du mystère dans cette existence ! Je lui rendrai demain son journal.

Le matin de ce jour, il reçut un nouveau manifeste, avec des indications plus précises, ainsi libellé :

« Armée de Volupté.

« L'affiliation permet au candidat de dégager sa personnalité des erreurs et des préjugés jusqu'alors admis.

» L'amour et ses plaisirs étant la base de la création de l'Armée de Volupté, durant l'affiliation on apprend des rites et des usages qui réunissent soldats et officiers, ainsi que les signes et insignes qui permettent de se faire reconnaître à Paris, en France et à l'Étranger.

» À mesure qu'on apprend les saluts et les cérémonies, on est inscrit à un groupe de capitainerie, pour être façonné aux fêtes et aux bonheurs de l'armée, au milieu de plaisirs dictés ou imaginés.

» Pour être candidat à l'affiliation, formuler la demande suivante :

» Je soussigné… sollicite de m'engager dans l'Armée de Volupté et suis prêt à en accepter les devoirs et les charges, à me soumettre à ses règlements et à sa discipline, et à lui apporter tout mon dévouement.

Date et signature.

» Adresser cette pièce à la lieutenante Yvonne Louzère sous double enveloppe, la première pour la poste avec cette inscription : Monsieur l'abbé Rectal, aumônier du collège Saint-Yves, rue Lecourbe. »

— Yvonne Louzère, murmura Émile, Yvonne, la femme de chambre de Lucie s'appelle aussi Yvonne. Et cette fois-ci, une adresse, l'abbé Rectal ! Que signifie cette histoire ?

Le papier sous les yeux, il demeurait tout perplexe.

Était-ce une plaisanterie dont on s'amusait à ses dépens, était-ce une gageure engagée entre femmes hardies et intelligentes ;

était-ce une pensée d'école nouvelle dont on poursuivait le développement sous la forme d'une société secrète, était-ce une réalité !

Dans ce cas, que lui voulait-on ? L'enrôler, pourquoi ? Supposait-on qu'il consentirait à se prêter à des actes sans doute très immoraux, qui devaient être les rites de l'association.

Cette idée d'actes immoraux raviva le souvenir de la nuit passée avec Lucie et Yvonne. Jamais jusqu'à cette nuit, il n'avait admis ce partage de voluptés amoureuses à trois.

Il ne posait certes pas au vilain Bérenger prônant la sévérité des mœurs et proscrivant les abominables entraînements des sens : il ne croyait pas qu'au dessus du duo amoureux il existât des sensations possibles de plaisir ! Il jugeait écœurant le contact d'une femme avec une autre femme, il flagellait ce contact des termes vifs dont se servent les beaux mâles, et il estimait que dans l'union des sexes l'acte possessif, calmant l'assoiffement du rut, suffisait pour contenter les plus luxurieux.

Mais, Lucette l'avait amorcé avec ses savantes coquetteries ; elle avait éveillé ses gourmandises charnelles par ses suggestives images de nudité, il avait caressé la contemplation rêveuse, et de cette contemplation il était arrivé au désir des attouchements agrémentés de l'arrêt admirateur, pour tomber dans l'espérance des lèvres fouillant le corps de l'aimée.

Il s'opéra en lui une complète révolution. Ce qu'il considérait auparavant comme lâchetés méprisables, se colora de reflets divins, il entrevit les beautés de Lucette, et ces beautés, il les sentit palpiter dans son être, au point de ne plus vivre que dans les rêves où il les embellissait de l'art de la plastique.

Fou de passion érotique, aspirant à échapper à la torturante obsession, il rencontra Lucie, et celle-ci le livra, dès le premier soir, au trio amoureux. De ce trio, accepté tout naturellement et sans que la réflexion intervînt, tant le délire sensuel agissait, il était sorti tout autre, apercevant la femme avec ses merveilleuses ressources d'inspiratrice de la félicité. Il voyait une nouvelle religion poindre pour les temps futurs, la religion d'amour, où maîtresse de son corps et de l'amour, la femme, prêtresse du temple, dirigerait le progrès et la civilisation par les arts encensant sa beauté et ses ivresses.

L'Armée de Volupté marchait-elle à la conquête de ce nouveau monde, et la lieutenante Yvonne se confondait-elle avec Yvonne la soubrette de Lucie, il le saurait.

volume 1 · VII

Il se promenait dans l'allée Raphaël, à la Muette, lorsque Lucie arriva à l'heure dite dans sa voiture. Sans se l'être dit, les deux amants avaient pensé à cette allée pour la rencontre.

Elle lui fit place à son côté, et l'on partit vers le Bois.

— Une promenade avant dîner, dit-elle en lui tendant la main, car tu me mènes dîner en cabinet particulier ; puis, la soirée, la nuit à nous, dans les conditions que tu fixeras.

Elle était seule, mais encore plus jolie, plus ravissante que l'autre soir, avec les yeux légèrement bistrés, donnant un montant excessif à son visage gracieux et souriant, imprimant une saveur affolante à toutes les promesses du corps, admirablement

parée d'une toilette fraîche et printanière, sortant de chez un de nos meilleurs faiseurs, l'un de ces artistes parisiens qui, dans le costume d'une femme, savent accuser la personnalité avec toutes ses délicatesses et ses supériorités.

— Vivre un rêve pareil à celui de l'autre semaine, répondit-il, est-ce encore possible !

— Il manque un satellite à l'astre, chéri, y perdrait-il ?

— L'astre rayonne sur mon cœur. Qu'importe le satellite.

— Bravo ! On s'amusera donc franchement. Moi, j'aime l'amour et ses plaisirs : tu l'as vu, je ne suis pas une élégiaque, et la sentimentalité, si je l'admets, je ne m'en sers que comme hors-d'œuvres. Tu as donc pensé à notre nuit ?

— Comment en serait-il autrement, et avec cette fin inexplicable d'aventure ! Car j'ignore de quelle façon nous nous sommes quittés. Étais-je gris d'amour… de vin ? Étais-je dompté par la nature ? Mon départ demeure un mystère.

— Pauvre chéri ! Oh, quel sommeil, et combien aurais-je le droit de m'en formaliser, si je n'en étais pas la cause ! Mon bel adoré, tu t'es subitement endormi dans mes bras, les lèvres sur mes lèvres, et j'ai cru que nos âmes allaient s'élancer dans les grands espaces du firmament pour inventer de nouvelles félicités ! Moi-même je défaillais ; Yvonne reposait, la tête sur tes cuisses, mais non endormie ; elle remarqua que tu faiblissais, elle glissa près de moi, me secoua, et te voyant plongé dans le sommeil, la même pensée nous vint à toutes deux, celle de rester dans ton souvenir comme un rêve. Comment nous nous y prîmes, je n'en sais rien ; avec beaucoup de peine nous t'avons habillé, j'ai

toujours une voiture attelée, j'ai sonné, on t'a porté dans la voiture, et sous la surveillance d'Yvonne, tu es rentré à ton domicile.

— J'étais debout contre ma porte, je pouvais m'affaisser.

— Impossible, un de mes serviteurs te soutenait et tu te maintenais très bien debout, tout seul.

— Mon domestique n'a vu personne.

— Ton domestique est un sot ! À côté de ton hôtel, près de ta porte, il y a un mur en retrait. On s'est caché là, lorsqu'on a entendu le pas de quelqu'un qui s'avançait pour ouvrir, et on surveillait. Es-tu contrarié de cette pensée mise à exécution ?

— Non, je ne m'expliquais pas mon retour. Quel étrange sommeil !

— Ah, tu l'avais bien mérité ! Quelle vaillantise, Monsieur, à revenir sans cesse à l'assaut !

— Quelle énergie à les soutenir !

— Mes pauvres cuisses en sont restées meurtries plus de trois jours, et j'avais les reins… brisés. Je t'inspirais donc bien… moi… ou Yvonne ?

— À propos d'Yvonne, il me survient une très curieuse aventure.

— Parle vite. Yvonne s'est emballée avec notre nuit, et si je n'avais pas tenu à me rendre compte de mon petit empire personnel, elle serait venue avec joie. Tu me dis : à propos d'Yvonne, tu n'as pas pu la voir, elle était absente avec moi.

— En effet, tu as oublié un journal, ce journal, et je me suis permis…

— De le lire ! Tu as bien fait. Tu as voulu te renseigner sur mes lectures, donc tu pensais à ta Lucie ; cela vaut une caresse, une seule pour l'instant, je te le rappelle.

— Je désirerais tant et tant.

— Vite un petit baiser sur ce coin de joue.

— Volontiers, mais avec glissade.

— Glissade ?

— Aux lèvres.

— Non, pas encore ! Moi, je suis chaude, tu sais, et… nous n'attendrions pas. Oh, le bon, le bon petit baiser !

— Lucie, Lucie, je commence à étouffer.

— Déjà ! Patience, Monsieur. Tiens, pousse ta main où tu voudras pour calmer ta soif, et revenons à nos discours. Tu as lu ce journal ? Non, non, ne retire pas la main, reconnais que j'ai été prévenante ; pour te faciliter, pas de pantalon. Caresse doucement, gentiment, et ne… m'affole pas. Tu sais donc que j'ai joué du piano dans un concert.

— Je t'ignorais ce talent.

— Ah, chéri, j'en suis farcie de talents !

Elle éclata de rire, écartant les jambes pour le satisfaire dans son pelotage, et les yeux humides de passion, ajouta :

— Oh, je t'aime ! Ce concert, un gros succès, je t'assure que ma vanité en était flattée autant que des compliments adressés à ma beauté.

— Ils ne doivent pas te manquer.

— Je n'ai pas à me plaindre.

— Et pour l'amour ? Lucie.

Sa voix trahissait de l'angoisse, elle lui enleva la main de dessous ses jupes, se pencha sur son épaule et murmura :

— Dis, ressentirais-tu de la jalousie ?

— Dam ! Tu me produis un tel effet que j'ai peur.

— Peur, chéri, oh, que tu aurais tort ! Je suis heureuse d'être avec toi, de t'aimer, de t'inspirer le plaisir ; je l'ai partagé ce plaisir avec Yvonne. À quoi te servirait-il de chercher au-delà ! D'ailleurs, souviens-toi de la cause de notre rencontre. Tu voulais oublier, tu aimais donc. Tu m'aimes maintenant, demain tu en aimeras une autre, peut-être même déjà as-tu aimé, as-tu possédé celle que tu voulais oublier dans mes bras, par cela que tu étais plus indépendant d'esprit pour l'aborder, et si tu l'as fait, je t'excuse.

— Ô femmes, femmes, vous ignorez donc votre force, que tu me demandes cela ! Tu veux semer comme de la glu sur tout mon être, tes yeux me clouent esclave à ta volonté, ton sourire m'ôte la puissance de mon individualité, je suis entre tes mains pareil à un jouet attendant son plaisir, et tu ne veux pas que je m'épouvante à la pensée que si tu m'aimes… et en aimes un autre, la vie

s'effondrera, parce que dans mon ciel, l'étoile que tu représentes, ne brillera que de feux intermittents.

— Grand nigaud, va ! Une femme est belle ; belle, elle aime à ce qu'on le remarque, à ce qu'on le lui dise et elle s'apitoie sur les désirs que soulève sa beauté ; on peut être bonne, sans froisser les susceptibilités d'un amant. As-tu pensé à celle que tu voulais oublier ?

— Oui, et je suis allé à elle pour t'oublier, comme j'étais venu à toi pour la chasser de mon cœur.

— Qu'en est-il résulté ?

— Elle s'est donnée.

— Tu l'as prise !

L'exclamation dénotait-elle de la surprise ou de l'inquiétude, peut-être l'une et l'autre ; elle ajouta cependant presque aussitôt :

— Bravo ! tu es un homme. Quand une femme est jolie, un homme doit la prendre. Notre conversation marche à bâtons rompus. Que me disais-tu d'Yvonne ?

Elle changeait de sujet, avait quitté son épaule sur laquelle elle s'appuyait, et, renversée dans son coin, semblait l'étudier.

Il profita de sa position pour réexpédier les mains sous ses jupes en essayant de les trousser.

— Petit polisson ! s'écria-t-elle, si tu veux voir, il y a d'autres yeux que les tiens qui useront de l'occasion.

Il s'arrêta ; le store n'était pas baissé sur la glace séparant d'avec le cocher. Il eut une hésitation, elle sourit et dit :

— Baisse et sois prudent. Puis, réponds-moi.

Le store baissé, il envoya de nouveau la main et ramena les jupes sur les genoux ; moqueuse, elle lui dit :

— Tu ne verras pas grand'chose, curieux, mes bas ! Te plaisent-ils ? Tiens, j'ai pitié, voici un petit morceau de chair ! Remonter plus haut, tu abîmerais ma toilette. Il m'importerait peu si nous étions dans mon appartement. Nous sommes au Bois, nous aurons à descendre de voiture, et tu ne voudrais pas que je sois honteusement fripée. Non, non, ne te retire pas, mais prenons des précautions. Tu me disais qu'Yvonne…

— Je n'affirme pas que c'est de notre Yvonne qu'il s'agit, mais j'ai reçu ce papier ce matin. C'est la troisième note de ce genre que l'on me fait parvenir.

Lucie lut le papier, le rendit et répondit :

— Il s'agit de notre Yvonne.

— Ah !

— Et, si tu veux écrire, tu n'as pas besoin d'expédier ta lettre à l'abbé Rectal. Tu la remettras directement à Yvonne ou je la lui remettrai.

Ils s'étaient remis en position normale, un flot de pensées assaillait Émile. Il se rapprocha et murmura :

— Et toi, appartiens-tu à cette Armée de Volupté ?

— Je ne puis te répondre. Si la science te vient, elle te viendra par les efforts de ta volonté, et non par aucune des personnes qui se trouvent près de toi.

— Lucie, Lucie, tu m'as mis l'amour au cœur, tu as versé la passion dans mon sang, qu'es-tu pour moi, que suis-je pour toi ?

— Pour toi, je serai la maîtresse telle que nul amant n'en rêva jamais, si tu t'appliques à me comprendre : pour moi, tu es l'amant que mon cœur aspirait à connaître. Prends l'amour dans mes bras, prends l'ivresse sensuelle que je t'ai dévoilée, domine ton passé et contemple, non plus l'individualité dans l'amour, mais le sexe en son entier.

— Je t'aime et je te désire, je ne vois rien après toi. Conseille-moi.

— Que t'écrit-on ? On sollicite que tu demandes à contracter engagement dans l'Armée de Volupté. Pour apprendre, pourquoi ne contracterais-tu pas cet engagement ?

— Où cela me conduira-t-il ?

— Certainement pas plus loin que tu ne le voudras toi-même.

— Sait-on jamais ce que l'acte le plus simple vous coûtera d'ennuis et de désagréments !

— Ces ennuis et ces désagréments ne menacent que ceux qui manquent de volonté et d'énergie.

— Tu ne peux donc me parler de cette Armée, à laquelle appartient comme lieutenante celle que tu m'as présentée comme ta femme de chambre. Comment concilie-t-elle ces deux fonctions, si tu n'y es pas tout au moins consentante ?

— Ah, triste cervelle d'homme qui, tout à l'heure voué à la volupté, en repousse la coupe à la première mouche qui le cha-

touille ! Tiens, descendons et marchons, l'allée est solitaire, tu repenseras à notre nuit et tu me reviendras.

— Te revenir, mais il n'en est nul besoin ! Si quelque chose me préoccupe dans cette Armée de Volupté, c'est d'y découvrir ton rôle.

— Le mien, si j'en ai un ! Et pourquoi n'y cherches-tu pas plutôt le rôle de celle que tu voulais oublier ?

Un éclair illumina l'esprit d'Émile, mais l'éclair brilla peu et il répliqua :

— Lucette, pourquoi en serait-elle ?

— Lucette, oui, tu me l'as dit ! Lucette comme une de mes sœurs.

— Une de tes sœurs s'appelle Lucette ! Et son autre nom ?

— Lucette de Mongellan.

— Elle !

Elle lui posa la main sur l'épaule, et les yeux dans les yeux, s'écria :

— Tu voulais oublier ma sœur Lucette, et tu cherchais l'oubli dans mon amour !

La voiture, sur l'ordre de Lucie, s'était arrêtée, ils descendirent, marchèrent côte à côte et elle reprit :

— Mon cher, suis mon conseil, demande à entrer dans l'Armée de Volupté. Pour ton avenir, cette Armée représente l'arbre du

bien et du mal. Tu y cueilleras les fruits les plus divins, ces fruits te formeront le caractère.

— Tes paroles cachent de l'amertume, Lucie.

— De l'amertume ! La vie est trop courte pour que j'en use. Raconte-moi tes amours avec la belle Lucette.

— Moins belle que toi.

— Tu l'as eue après m'avoir eue ! La ressemblance eût dû te l'interdire.

— C'est cette ressemblance qui m'a attiré à ton amour.

— L'ayant possédée en ma personne, tu n'avais pas à goûter une nouvelle épreuve.

— Tu es froissée, tu es jalouse, tu vois donc qu'il existe autre chose que le plaisir voluptueux entre sexes différents.

— Laisse donc ça, chéri, ne t'égare pas dans de fausses hypothèses, et ne nous écartons pas du sujet qui t'occupe.

— Je n'en ai qu'un, toi.

— Merci. Mais, à cette heure, l'Armée de Volupté nous a entraînés plus loin que nous ne le supposions, et elle passe au premier rang. Il faut que tu t'y engages.

— Moi ?

— Pour me plaire.

— Tu en es ?

— Oui.

— À quel titre ?

— Tu l'apprendras. Je ne puis me révéler à un mécréant.

— Qu'appelles-tu un mécréant ?

— Tout ce qui est hôte de l'Armée, hors du temple.

— Armée, temple !

— Décide. Si tu acceptes, je te mène de suite à la capitainerie où Yvonne est de service. Tu signeras là ton engagement, et je n'aurai aucun secret à te cacher.

— Conduis-moi, tu m'instruiras en route sur quelques points obscurs.

Remontés en voiture, Lucie ayant indiqué une adresse à Neuilly, une certaine gravité régna entre les deux amants, et Émile demanda enfin :

— Qu'est-ce que l'Armée de Volupté ?

— L'association de tout ce qui a du cœur, de l'intelligence, de la volonté, de tout ce qui voit, dans le triomphe de l'amour, la fin des maux qui désolent l'humanité.

— Bon en théorie, mais en pratique ?

— Hommes et femmes sont frères et sœurs, tous unis dans les plaisirs de la volupté, tous prêts à se sacrifier les uns aux autres.

— Possible dans le rêve, absurde dans la réalité.

— Erreur !

— Les haines et les jalousies ne s'éteindront jamais dans le cœur humain.

— Elles s'éteignent dans l'affiliation.

— L'affiliation !

— Engagé, on entre dans un groupe qui relève d'une capitainerie, et dans ce groupe, on échange les plaisirs amoureux, réglementés de telle façon, qu'on s'habitue à considérer la liberté de la femme, à respecter cette liberté, à ne pas s'irriter des bonheurs qu'elle donne à côté. Du reste, tu le jugeras par toi-même.

— J'appartiendrai à un groupe ?

— Il le faut, mais les groupes sont superposés comme les classes sociales, et tu seras en aristocratie.

— Avec toi, peut-être.

— Je ne puis te répondre sur ce point. Interroge sans mêler les personnalités.

— Des soldats, des officiers, comment cela s'organise-t-il ?

— Le mieux du monde. Les hommes ont pour officiers des femmes, et les femmes, des hommes.

— C'est le gâchis.

— C'est l'harmonie ! L'Armée de Volupté n'est point une Armée similaire à celles qui s'entretuent sur les champs de bataille. Elle est une grande famille où fusionnent les intérêts et les passions, et d'où s'élèvent les supériorités naturelles. Il y aurait presque autant d'officiers que de soldats, si les périodes d'affilia-

tion ne contenaient la grande partie des couples enrôlés. On peut être officier d'emblée après l'affiliation, en achetant un grade.

— Voilà l'injustice.

— Voilà l'équilibre. On paie cent mille francs pour acheter une capitainerie, et l'on touche un traitement annuel de quinze cents francs. Tout capitaine créé par l'achat du grade, fait élire un autre capitaine sorti du rang, qui profite de la paie et s'occupe des travaux qu'occasionne l'Armée. Ah, nous approchons ! Maintenant quelques détails pour le moment où tu auras signé ton engagement. Je te mène à Yvonne que tu vas trouver sous son costume de lieutenante, elle nous recevra à part. Dès que tu auras signé, tu deviens affilié et petit soldat. Tu dois à la lieutenante le salut.

— Militaire ?

— Le salut voluptueux.

— Ah !

— Tu poses la main sur ton cœur, elle s'incline, se tourne, se trousse, et tu lui baises les fesses. Ce salut, vous l'exécuterez avec la capitaine à laquelle elle te présentera. Nous voici arrivés.

volume 1 · VIII

La voiture s'arrêtait devant un hôtel très vaste, précédé d'une grille. Lucie et Émile s'avancèrent, la porte s'ouvrit, ils pénétrèrent dans un vestibule, où ils se trouvèrent en présence de deux jeunes hommes d'une trentaine d'années, costumés d'un complet gris, avec une marguerite à la boutonnière, et de deux

jeunes femmes, accusant une vingtaine d'années, vêtues de la même étoffe grise, mais en tenue de bicyclistes, pantalon ample avec veste, bottines noires serrant le cou de pied : elles avaient aussi une marguerite à la boutonnière.

Lucie ne prononça pas un mot, et leva la main en signe de salut, les deux couples s'inclinèrent et l'un des jeunes hommes s'écria en apercevant Émile :

— Toi, toi Lodenbach.

Étonné, celui-ci se retourna, et le visage rasséréné, répondit en tendant la main.

— De Mauverlin !

— Vous vous connaissez, interrogea Lucie ?

— Des amis de collège, répondit de Mauverlin regardant le signe que lui adressait Lucie posant un doigt sur ses lèvres sans affectation.

— Vous vous retrouverez, murmura-t-elle.

Elle entraîna Émile vers une porte du fond, suivit une galerie et ils entrèrent dans un salon orné dans un coin d'un secrétaire de dame.

Yvonne, costumée comme les deux femmes du vestibule, mais avec un gland d'or à la ceinture, et la jupe courte, non plus à la zouave, tombant sur des bas rouges à points d'or, écrivait à ce secrétaire. Elle se leva.

— Vous, dit-elle.

— Mignonne, on a envoyé à Émile une formule d'engagement et il s'est informé auprès de moi. Sors une feuille, il la signera.

— Oh volontiers.

Dans un tiroir, elle prit ce qu'il fallait, et lui faisant signe de l'œil.

— Allons, approchez, signez vite.

Il signa sans tremblement de main, Yvonne se plaça au milieu du salon, il exécuta le salut indiqué par Lucie, la belle lieutenante se retourna pour lui présenter son cul sur lequel il déposa un gros baiser. Il entendit un froufrou de jupes tout près, il regarda et il vit Lucie qui lui offrait le sien : il se précipita dessus et d'une chaude caresse l'enveloppa dans ses contours.

Les jupes retombèrent.

La capitaine est-elle là, demanda Lucie ?

— Ici à côté, je l'appelle.

— Oui, je parlerai.

Yvonne ouvrit une porte et dit :

— Le temple est dans la joie.

— Une brebis entre au bercail, répondit une voix jeune et bien timbrée.

Une nouvelle femme apparut dans la même toilette qu'Yvonne, avec en plus un gland d'or pendant sur chaque épaule.

Les yeux d'Émile et les siens se rencontrèrent, comme ils échangeaient le salut voluptueux, et se saisissant ensuite les mains, la capitaine s'écria :

— Vraiment, je ne rêve pas, c'est vous Lodenbach !

— Le vous est interdit dans l'Armée de Volupté, observa gravement Lucie.

— Oh pardon, pardon, murmura la capitaine, tutoie-moi et embrasse-moi, Émile, pour me faire pardonner.

— Te faire pardonner, comtesse ?

— Il n'y a pas de titres autres que les grades hiérarchiques, dans l'armée, ajouta Lucie. La comtesse Héloïse de Bouttevelle est ici la capitaine Bouttevelle. Tu es en pays de connaissance, cela ira tout seul pour dissiper tes frayeurs.

— Des frayeurs, interrogea Héloïse, une blonde albine aux yeux hardis et fureteurs, des frayeurs de ne plus penser qu'aux plaisirs de l'amour !

— Plaisirs bien dangereux en association, à mon point de vue, dit Émile.

— Pour les sots et les timides, pas pour les intelligents et les résolus. Je suis vraiment heureuse de te recevoir. Tu appartiens à ma capitainerie ?

— Je l'ignore.

— Enrôlé ici, il y a des chances pour : je te donnerai un groupe, où tu franchiras rapidement tes étapes.

— Pour l'instant, ne nous en occupons pas, intervint Lucie. Es-tu de service obligatoire, ou peux-tu venir avec nous dîner et passer… la nuit ?

— Je suis des vôtres. Yvonne pourvoira à tout. Je remets ma toilette de ville et nous partons.

— Dans ce cas, nous ne te quittons pas.

Il la suivirent dans la pièce voisine, un salon plus grand que celui où se tenait Yvonne, avec un large divan tout le long d'un de ses murs ; la comtesse, en un rien de temps se débarrassa de son corsage, de ses jupes, et se trouva en chemise. Elle avait les seins qui bombaient sous ce vêtement, Lucie les palpa et dit à Émile :

Il est plaisir de les honorer, profite, avant qu'ils ne disparaissent.

— Ils sont encore trop voilés !

— Cela te gêne, s'écria Héloïse, tiens, regarde-les et regarde-moi.

La chemise roula aux pieds et, toute nue, elle sourit au nouveau soldat de volupté.

Il s'empressa de la peloter et de lui baiser les seins, s'extasia sur la petite motte blondinette qui ornait le bas-ventre.

— Tu permets que je la baise, demanda Lucie.

— Si je pressens ce qui se passe dans votre esprit, répondit Émile, je crois bien que j'aurais tort de m'y opposer.

— À la bonne heure, tu te façonnes ! Tu sais, je l'aime beaucoup, elle est ma bonne amie dans l'armée, et je la pousse,

comme elle pousse ma petite Yvonne.

— Qu'es-tu, toi, Lucie ?

— Dis-le lui, Héloïse.

— L'Intendante générale des troupes de Paris.

— Une intendante !

Héloïse lui prêtait gentiment ses seins à sucer, elle lui prêtait encore plus gentiment son cul à peloter, il apercevait sa maîtresse Lucie darder sa langue fine et rosée entre les cuisses de la capitaine, il soupira, Lucie se tourna de son côté, le déculotta, et lui baisa le bout de la queue. Héloïse s'étirant dit :

— Voulez-vous avant de partir, ou faut-il attendre ?

— Je crois qu'il attend depuis assez longtemps. Tiens, aide-moi à quitter ces jupes, il va me prendre, mais rien qu'une fois, tu entends, Émile, et nous nous sauverons.

— Oh, ma Lucie, ma Lucie, tu consens s'écria-t-il en revenant promptement à la jeune femme et aidant la comtesse à dégrafer la robe, je t'obéirai en tout, oui, oui, une fois, c'est le ciel.

— Habille-toi, Héloïse, et ne nous regarde pas.

— Ne pas vous regarder, ce serait par trop bête, vous me semblez aussi épris l'un que l'autre, et votre unité appartiendra à la légende, si j'en juge à vos vaillantes dispositions. Oh, que tu es belle, vue ainsi ! quel malheur que vous ne soyez pas nus, vos vêtements couvrent encore trop.

Émile avait transporté Lucie sur le divan, et attiré dans ses bras, tous deux jouissaient déjà dans une étroite possession.

Leurs lèvres s'agrippaient, leurs mains se pressaient avec la même ardeur, la secousse les emportait, Héloïse sonna, elle fit un signe à Yvonne, un homme nu arriva bientôt, elle l'appela et roula sur le tapis dans ses bras.

Émile et Lucie ne pensaient qu'à eux, ils ne pouvaient plus s'arracher à leur extase, malgré leur bonne volonté.

Leur vue enivrait Héloïse et son compagnon, qui se baisaient avec des transports imitant les leurs ; on n'entendait que des caresses et des soupirs, on ne parlait pas, et sur le seuil de la porte, laissée ouverte, Yvonne, toute émue, avait troussé ses jupes, se grattait le clitoris, lorsqu'une queue courut entre ses fesses et la poussa d'un pas en avant.

Elle ne se déroba pas, elle tomba sur les genoux, jupes sur les reins, et dans son cul, de Mauverlin pointa sa queue.

La folie se propageait ; se doutait-on de ce qui s'accomplissait.

Quelques personnes apparurent, des femmes en majorité : des frémissements les agitèrent, elles se pelotèrent entr'elles, ou se laissèrent peloter par les cavaliers présents.

Lucie se renversait de plus en plus en arrière, ses petits pieds s'appuyaient sur les épaules d'Émile, elle lui montrait toutes ses cuisses et son ventre, appelant l'engloutissement de sa queue, il se reprécipita dessus, elle se tordit, le pressa avec tendresse sur elle une dernière fois et dit :

— Oh assez, assez, l'heure n'a pas encore sonné, oui, oui, finis, jouis, mon amour, on jouit autour de nous, achève, achève bien, et puis, songeons au départ.

Il ne pouvait se ressaisir, il se soumit néanmoins. La tête tournait aux deux jouteurs, ils contemplèrent, l'espace d'une seconde, les ébats de ceux qui les entouraient et qui s'arrêtaient aussi, Lucie dit au cercle qui s'était formé sur la porte :

— Mes sœurs, mes frères, l'Intendante accordera liesse d'amour au temple, pour récompenser officiers et soldats de la volupté qu'elle a éprouvée dans cette capitainerie.

— Hurrah pour l'Intendante Lucie.

Elle demeurait assise sur le divan, les cuisses découvertes, Héloïse et son cavalier se relevaient, Yvonne restait accroupie la tête sur les bras, le cul en l'air, dans lequel on voyait entrer et glisser la queue de de Mauverlin, au paroxysme de l'érection, donnant des coups de ventre à ce cul rebondi et superbe, qui se tortillait, s'exhaussait, s'abaissait, suivant les désirs.

Le bras autour de la taille de Lucie, Émile, attentionné au tableau, ne perdait rien des péripéties de ce dernier assaut, qui agissait sur ses sens et ravivait des ardeurs, que ne parvenait pas à éteindre la jolie main de Lucie, lui serrant avec amour la queue.

De Mauverlin éprouva enfin la secousse finale, il s'effondra sur les hanches de la lieutenante, qui se pelotonna sous lui, et les tressaillements les unirent dans la même félicité.

— Nouvelle victoire d'amour, cria Lucie, le poste sous les armes, pour voir défiler les officiers se rendant au cabinet de toilette.

Elle ramassa sa chemise sur le bras, découvrant ses jambes et dit à Émile :

— Accompagne-moi.

Àleur suite, s'avancèrent Héloïse et son cavalier, à qui Émile serra vigoureusement la main et qui n'était autre que le mari d'Héloïse, le comte Mathieu de Bouttevelle, puis Yvonne et de Mauverlin.

Une des femmes qui étaient sur le seuil de la porte, tandis que l'on criait : aux armes, aux armes, précéda le cortège, qui arriva à un grand palier, où sur deux rangs étaient rangés une douzaine de femmes, le corsage ouvert, tenant à la main un sein, et autant de cavaliers derrière elles, la main sur leurs fesses par dessus la jupe.

Passant devant les deux rangs, Lucie avec l'extrémité de sa chemise qu'elle avait pris dans sa main, exécuta un mouvement de droite à gauche, se tourna de face, se découvrit le nombril, posa le petit doigt dessus et dit :

— Gloire à vos beautés et à vos vaillantises, sœurs et frères, ceci est fier d'être vôtre.

Les femmes mirent genou à terre, les hommes sortirent la queue, qu'ils tendirent au dessus de leurs têtes, un murmure répondit :

— Gloire et prospérité à l'Armée de Volupté.

Chaque femme agenouillée saisit une queue dans la main, Lucie fit volte-face, présenta le cul, et dit :

Au troisième couple, le salut.

Le cavalier de ce couple aida à se relever sa dame, s'approcha avec elle, donna un coup de queue entre les fesses de Lucie, tan-

dis que la dame, agenouillée devant Émile, lui frottait l'extrémité du gland avec son sein.

Face à face ensuite, le cavalier avec Lucie, la dame avec Émile, ils échangèrent un baiser sur les lèvres et retournèrent à leur place.

Le même cérémonial s'accomplit avec le comte et la comtesse de Bouttevelle, de Mauverlin et Yvonne.

Les trois couples pénétrèrent alors dans un immense cabinet de toilette muni de tout son nécessaire.

Lucie rayonnait au milieu de ses amis, et s'occupait de réparer son désordre, comme ils s'en occupaient de leur côté. Elle lisait la surprise dans les regards d'Émile, surprise où il n'y avait plus de la défiance, mais une vive curiosité et une admiration encore plus marquée à son endroit.

Chatte et câline à son égard, elle le poursuivait de ses œillades amoureuses, témoignant combien elle partageait le sentiment et la passion qui le lui livraient, et ne cachant pas dans ce milieu voluptueux l'amour ressenti, elle murmura :

— Chéri, chéri, nous allons nous sauver de suite, pour recommencer une nouvelle nuictée comme la première fois.

— Tu emmènes Héloïse, dit Mathieu, le mari épris de sa femme, capitaine comme elle au même siège de capitainerie !

— Je l'emmène pour enchaîner par nos séductions réunies notre nouveau frère.

— Avec deux telles sirènes, notre brave Lodenbach n'a qu'à s'avouer vaincu.

— Vaincu, s'exclama Émile, du diable si je m'attendais à pareil rêve, vaincu, les forces éclatent dans les poumons ! Vous et la comtesse, officiers ?

— Émile, interrompit Lucie, tout le monde se tutoie dans l'armée !

— Oui, oui, mais je suis à peine inscrit. Toi, Mathieu, un capitaine, toi, le modèle des maris, tu laisses aller ta femme !

— Avec Lucie et toi, avec les autres de l'armée !

— Avec Lucie et toi, avec les autres de l'armée ! Nous ne sommes plus qu'une immense famille confondant passions et intérêts pour le bonheur de tous.

— Votre présence à tous deux dans les rangs de l'Armée de Volupté, éclaire bien des choses à mes yeux.

— Tu t'égares, Lodenbach, notre action n'est pour rien dans ce qui t'arrive.

— J'ai rencontré Lucie le lendemain de votre soirée !

— Cela ne prouve rien. Il y avait beaucoup de monde à notre bal, et tu t'es distingué par ta cour assidue auprès d'une de nos valseuses.

Lucette !

Lucie lui mit la main sur la bouche et intervint :

— Nous sommes prêts, courons nous habiller et partons.

volume 1 · IX

Héloïse de Bouttevelle, dans une non moins élégante toilette que Lucie, monta avec son amie et Émile en voiture, et l'on s'éloigna de la capitainerie.

— Maintenant, dit Lucie, il n'y a plus ici que deux amoureuses, désireuses de te donner l'ivresse de volupté et de la partager ; où allons-nous dîner ?

— Si vous voulez, dit Héloïse, nous nous rendrons à un cabaret de Boulogne que j'ai remarqué et où je me suis assuré un cabinet particulier… pour mes fantaisies. Nous y serons libres comme les oiseaux sur la branche.

— Un cabaret !

— Une guinguette au bord de l'eau, c'est-à-dire du chemin qui côtoie la Seine, le cabaret des Jeunes Chats (je vous recommande le tableau qui sert d'enseigne), tenu par une belle gaillarde, la Gadaille, Mélanie Gadaille.

— Elle n'aura rien à nous servir, à moins que ce ne soit un lieu fréquenté, et alors…

— En vingt minutes elle confectionne un repas : elle a deux garçons et une servante qui la secondent ; le cabaret est achalandé de pêcheurs et de touristes.

— Et tu y as un cabinet à toi ?

— Aménagé selon mes indications.

— Tu… fais donc des fugues ?

— Parfois.

— En route pour le cabaret des Jeunes Chats, c'est en somme l'endroit le plus près.

On passa l'ordre au cocher qui fila bon train.

Émile, installé en face des deux femmes, semblait voguer en plein rêve : Lucie lui appliqua un léger coup sur les doigts.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

— Dam, à l'amour !

— Bien vrai ?

— Pourrait-il en être autrement ?

— Montre la preuve.

— Hein ?

— La preuve, pardine, tu le peux, Polycarpe ne voit pas.

— Polycarpe !

— Le cocher ; j'ai oublié de te le présenter, excuse-moi.

— En serait-il, par hasard ?

— Comme tous mes serviteurs, mais rassure-toi, section des auxiliaires, n'ayant rien à exiger de leurs chefs.

— Ouf !

— Oh, le nigaud, qui supposait !... Avec ça, tu ne montres pas...

Les yeux d'Héloïse souriaient comme ceux de Lucie, Émile se déboutonna et exhiba sa queue toute raide.

Lucie frappa des mains et s'exclama ;

— Oh, le terrible homme, il est toujours au port d'armes, touche ça, Héloïse, du fer, toujours du fer !

— Dommage d'avoir ses gants, répliqua celle-ci, palpant la queue d'Émile.

— Si tu avais été le mari de Lucette, reprit Lucie, elle ne t'aurait pas absorbé comme feu de Mongellan.

— Pouvons-nous parler de Lucette ? demanda Émile.

— Non, répondit sèchement Lucie, parlons de nous. Ah, chéri, chéri, ne crois pas que nous soyons jalouses entre nous ! Je suis bien contente qu'Héloïse t'ait touché ; Héloïse est mon amie, je l'aime, elle m'aime, tu seras encore plus heureux qu'avec Yvonne. Tu as vu comme elle était jolie, toute nue ?

— Puis-je rentrer l'objet ?

— Attends. Il n'y a personne sur la route, non ? Bon, un baiser de chacune, tu veux bien ? eh, Héloïse ? Puis, tu l'enfermeras.

— Je veux ce que vous voulez, dit celle-ci.

Lucie se pencha, donna un baiser au gland, se releva, et son amie s'exécuta de même sans façon. Tout rentra dans l'ordre.

— Vous avez vu, dit Émile, j'ai prouvé. Je reverrais aussi avec plaisir, et ce serait bien, bien délectable de comparer.

— Comparer quoi ?

— Vos jolies cuisses et vos… poils.

— Oh le petit polisson qui veut comparer ! Laissons-le comparer, eh, Héloïse ?

— Ce ne sera pas bien commode.

— Bah, en retroussant bien ses jupes, il regardera entre nos jambes et il sera fixé. Il le mérite.

— Allons-y.

Les jupes froufroutèrent, mais malgré toute leur bonne volonté, les deux femmes ne montrèrent guère que l'angle de l'entrecuisses, avec l'ensemble des jambes, le ventre disparaissant sous les plis des vêtements.

— Si on était mieux installés, dit Émile, je vous enconnerais toutes les deux l'une après l'autre.

— Il en serait capable, s'écria Lucie, laissant retomber ses jupes.

— Je diminuerais ta part, fit Héloïse l'imitant.

— Il en a pour nous deux ! Quel régime suis-tu, Émile, pour être ainsi solide ?

— J'aime la femme et j'aime les femmes.

— Notre raison d'être dans l'Armée de Volupté.

— Le cabaret des Jeunes Chats, cria Héloïse, nous sommes arrivés.

La voiture en effet s'arrêtait ; on sauta à terre, et avant de répondre à une grande et forte femme d'une quarantaine d'années

qui, toute fraîche et gracieuse, s'avançait sur le pas de sa porte, Lucie et Émile contemplèrent un tableau qui servait d'enseigne.

De jeunes chats s'amusaient à courir après une boule, et, sur le côté, trois étaient en arrêt devant un quatrième debout, une patte sur le bas-ventre, semblant inviter les museaux à renifler.

— Allégorie transparente, dit Lucie, je ne connaissais pas cet établissement.

— Je vous présente Madame Gadaille, susurra Héloïse.

— Madame, Mesdames, Monsieur, entrez, on va dételer, vous dînez ?

— Oui, oui, Gadaille, continua Héloïse, et dans le cabinet que je vous ai loué.

— Bien, bien, vous êtes chez vous, je vous accompagne pour vous installer, on ne vous fera pas attendre.

On monta un escalier au fond d'une salle de café, et au premier étage, au bout d'un couloir, on se trouva dans un véritable petit nid, aménagé, on l'eût juré, pour la circonstance.

Le parquet était recouvert d'un très beau tapis, avec des tentures assorties à la porte et à deux croisées qui donnaient sur un balcon, dominant la route de la Seine, balcon isolé et ne communiquant pas avec les pièces voisines ; un large divan, des fauteuils et des chaises, une table au milieu sur un carré en linoléum, des pouffs formaient l'ameublement, avec une grande glace. Le balcon était encorbeillé de fleurs et surmonté d'une tente, le garantissant des rayons du soleil et des regards indiscrets d'au-dessous.

Àpeine entrés, Lucie ne se sentit pas d'aise, et sans se soucier de la présence de la Gadaille, débarrassée de son chapeau, elle jeta les bras autour du cou d'Émile, le fixa dans les yeux et murmura :

— Ah, chéri, on pourra prendre patience ou… se payer un de ces acomptes, dis !

Leurs regards restèrent figés dans une extase cérébrale, et la Gadaille, les contemplant, dit tout bas à Héloïse :

— Eh ben mais, eh ben mais, c'est pas vous aujourd'hui qui êtes de la fête ?

— Si, si, moi aussi.

— Tous les trois ensemble alors !

— Oui.

Elle écarquilla des yeux émerveillés et surpris.

— Ah que de chiques choses quand on est jeune, riche et belle !

— Vous ne donnez pas votre part aux autres !

— Pour sûr ; mais il y a des fariboles qu'on ne connaîtra jamais.

— Allons donc, il n'y a qu'à vouloir avec ceux et celles qu'on fréquente.

— On ne voit pas du monde à la coule. Ô les amours, les amours, sont-ils beaux ! Voyez, ils se regardent tout le temps et ils ne voient personne. Vous pourrez leur dire qu'ils ne se gênent

pas, qu'ils s'aiment, qu'ils s'aiment ! Vous ne vous fâchez pas quand je lorgne par le trou de la serrure ?

— Qu'est-ce que ça nous fait, pourvu qu'on nous laisse tranquilles !

— Et qu'on vous laisse tranquilles ici ! Vous savez, je ne suis qu'une femme, mais celui qui voudrait vous déranger, je lui ficherais mon couteau de cuisine dans le ventre.

— Ça vous émoustille donc de voir ? Oh puis, vous faites de votre côté, vous faites avec le cocher. Marchez avec celui-ci, Gadaille, c'est le cocher de mon amie et il aime les femmes de votre genre.

— Bien vrai !

— Puisque je vous le dis.

— Ah, bonté de sainte Madone, les voilà qu'ils se collent la bouche ! Je me sauve, je vais vous faire monter du Madère ; on mettra votre couvert et vous dînerez bientôt, je vous le promets. Ah, sainte Mélanie, ma patronne, voyez-les, ils n'ont plus de bouche, elles ont fondu l'une dans l'autre, j'en ai les jambes qui me tremblotent ! Je dégringole, ça me chavire, ces choses, oh, les anges, les chérubins, les… les… coquins !

La Gadaille se décida à descendre, et Héloïse, qui ne s'ennuyait pas à son verbiage, vint poser la main sur une épaule de Lucie.

— Eh bien, eh bien, vous êtes gentils, vous, je ne compte donc pas, moi !

Lucie tressaillit dans tout son être, comme si une décharge électrique l'eût secouée, Émile se ressaisit, les lèvres des deux amants se séparèrent, Lucie se frotta les yeux et répondit :

— Dieu, que je m'élançais haut, haut ! Qu'y a-t-il, ma chérie, tu t'occupais du dîner avec ton aubergiste ?

— Vous vous moquiez d'être vus !

— Pourquoi se gêner ? Tu nous a affirmé qu'ici on était comme chez soi.

— Il serait bon cependant d'attendre que le couvert fût mis, le dîner servi, les portes fermées, la solitude enfin obtenue et garantie, à moins que vous ne vouliez le faire au milieu du chemin, et dans ce cas, je vous préviens, je ne suis plus de la fête.

— Tu as raison, tu as raison, on va être sages. Quand met-on le couvert ?

— Mais, à la minute. Tenez, pour patienter, on nous sert du Madère ; grillons une cigarette, car tu fumes, Lucie ?

— Oui, oui, excellente idée, ça ne te choque pas, ami Émile ?

— Au contraire, je vous en offrirai et je vous… imiterai.

Une jeune garçon d'une quinzaine d'années, apparut avec un plateau contenant la bouteille annoncée et les verres.

Comme il servait, Héloïse cligna de l'œil Lucie et Émile pour appeler leur attention, et, assise dans un fauteuil, lançant sa première bouffée de fumée, dit :

— Quoi de nouveau dans la maison, Séverin ?

— Toujours la même chose, Madame, le service des pêcheurs qui mangent en courant, et des touristes qui font du tapage.

— Et les cabinets particuliers ?

— Son visage maussade, s'éclaira et il répondit :

— Oh, à part celui-ci, les autres ne reçoivent que des mufles.

— Des mufles !

— Des gonzesses qui se fichent du service et font rire la patronne. Quand on travaille par ici, ça change joliment.

— Pourquoi donc ?

— Toutes les fois que la patronne descend de servir, elle nous embrasse tous dans les petits coins, et si on s'amuse à l'asticoter, elle se laisse faire.

— Alors, lorsqu'elle devient mauvaise, il n'y a qu'à le lui rappeler.

— Alors elle taloche, et c'est une gaillarde ! Puis, faut pas jobardiner avec elle. Quand on asticote, elle asticote.

— Ce qui est très agréable.

— À la condition de n'avoir pas peur et de supporter l'asticotage.

Tout en causant il mettait le couvert, et les trois convives sirotaient le Madère, fumaillaient la cigarette ; Lucie, assise sur les genoux d'Émile, observant le jeune garçon, maigrelet et sec, le visage déluré et sournois en même temps, jetant parfois des re-

gards furtifs qui semblaient scruter les actes possibles d'un homme et de deux femmes dans un cabinet particulier.

Une voix appela :

— Séverin !

— Oh, dit-il, le dîner ronfle, la patronne sera gentille ce soir.

Il se précipita à l'appel.

— Il est drôle ce bonhomme, s'écria Lucie, s'accoudant sur une épaule d'Émile.

— Tout est drôle dans cette maison, répondit Héloïse, et si je lui ai arraché ces quelques mots, c'est pour vous aviser que les portes et les murs ont des yeux et des oreilles, heureusement bienveillants, et qui inspirent à leurs propriétaires la manie de s'échauffer, selon le degré d'échauffement qui règne ici.

— Mes compliments pour ton cabinet, dit Lucie, quittant les genoux d'Émile.

— Moi, cela m'a toujours amusée, et je suis certaine que vous en éprouverez le même effet, lorsque vous verrez l'exaltation de la Gadaille.

— Cela se peut ; pour le moment, il ne me plaît pas de penser que je suis un objet de spectacle.

— Veux-tu que je te remplace auprès d'Émile ?

— Vas-y.

— Gadaille ne tardera pas à servir, examine le phénomène.

— Ne dépasse pas trop les bornes.

— Crains-tu que…

— Non, non, non, c'est pour nous réserver.

— Nous, nous réserver, oh, Lucie.

Lucie éclata de rire à l'exclamation, et Héloïse la remplaçant sur les genoux d'Émile, dégrafa son corsage, sortit un sein, guida une main de son cavalier sous ses jupes et dit :

— Un peu de chaleur à mon égard, Monsieur l'amoureux de Lucie, autrement je me refroidirai à 25° au-dessous de zéro, et bonsoir les folies de la nuit.

— Un peu, beaucoup, répliqua Émile, baisant le sein et pelotant les fesses.

La porte s'ouvrit, Mélanie Gadaille entra apportant le service, qu'elle s'empressa de déposer sur la table, les yeux ahuris, allant du couple formé par Héloïse et Émile à Lucie qui, occupée à installer les chaises, la considérait en dessous.

— Oh, murmura Mélanie, il est pour elles deux !

— Ça se voit, fit Lucie.

— Vous ne vous battrez pas ?

— Nous battre, pourquoi faire ?

— Pour vous le disputer. Vous paraissiez tant vous aimer tout à l'heure !

— Maintenant il aime mon amie.

— Il lui patouille la poitrine et le cul.

— Il me les patouillera dans un instant.

— Oh, oh, oh !

Elle ne trouva pas autre chose à dire et courut à son escalier.

En un clin d'œil on s'installa à table, et l'appétit y étant, on dévora au milieu de mille mignardises.

Était-il question de l'Armée de Volupté ? Par instants on y revenait, et l'échauffement gagnant les trois têtes, se propageait jusqu'à la cuisine, par Mélanie Gadaille qui, l'œil presque tout le temps cloué à la serrure ou à travers la porte qu'elle avait eu le soin de ne pas fermer, ne perdait rien de ce qui se disait et s'accomplissait, et courait retrouver son personnel, ses deux garçons et sa servante, sa nièce, une fille de vingt ans, mal dégrossie, arrivée depuis peu de son village.

— Oh, ce beau monde, s'exclamait-elle, ce qu'ils connaissent de bêtises ! Le Monsieur, je l'ai vu, il leur a baisé le cul à chacune, avant de s'asseoir à table.

— Patronne, je baiserai bien le vôtre.

— Morvailleux, pour ne pas savoir continuer l'affaire !

— Vous auriez pu me l'apprendre.

— Silence. La grande, la rousse, elle a une toquade pour le monsieur, une telle toquade, qu'elle lui prête son amie pour qu'ils s'amusent davantage. Elle lui a dit : « Pas, les nénés à Héloïse, ils sont bien beaux, qui les tétera ? » Il a répondu : « Le petit soldat Mimile de la compagnie Bouttevelle. » Il paraît que le Monsieur il est soldat.

— Ab, patronne, je serais bien soldat d'un régiment dont vous seriez la colonelle ! s'écria l'autre garçon un peu plus âgé, un peu plus grand, mais tout aussi maigre.

— Toi, Piquolong, t'es encore plus serin que Séverin. Puis, Héloïse s'est levée et elle a dit à son amie : « Tu vantes toujours mes seins, mais tu as des jambes comme peu de femmes en ont, des cuisses qui sont tout un poème, et je veux les baiser. » Alors l'amie, Lucie, comme ils l'appellent, elle s'est soulevée toutes les jupes. Ah, ma bonne mère qui dormez, dans l'autre monde, si vous aviez vu ce linge et ces jambes ! Héloïse s'est fichue sur les genoux, et son petit museau, si gentillet, est venu flairer les poils, son amie lui a passé les jambes autour du cou en disant : « Bécot, bécot chéri, tu es le bien reçu. »

— Ah, tante, est-il possible que des femmes s'embrassent là !

— Viens-y voir, répondit Mélanie Gadaille soulevant ses jupes et exhibant une de ces mottes bonnes à fournir un manchon.

— Oh, oh, oh ! crièrent les deux garçons ravis, levant les mains au ciel.

— Taisez-vous, vous les muscadins, et toi, y viens-tu, Bettine ?

La jeune fille, rouge cramoisie, eut un mouvement d'épaules et répliqua :

— Je ne dis pas non, je ne dis pas non, mais faudrait que vous donniez l'exemple, en commençant sous moi.

— Galopine.

— Vous fâchez pas, patronne, dit un nouveau venu, lui saisissant le cul, maître Polycarpe, cocher de Lucie, vous êtes rude-

ment bâtie et rudement chouette. Peut-on remplacer Mademoiselle ?

— Retirez votre main de mon siégeoir.

— Elle y restera jusqu'à la fin des siècles, tant que vous n'aurez pas consenti.

— Si je suis forcée ! Mais, vous savez, je ne la tiens pas quitte.

Le cocher s'agenouilla très galamment, baisa le con de la cabaretière, et dit :

— Mazette, du montant à réveiller un mort !

Les deux garçons jetaient des regards furibonds sur Polycarpe ; Bettine rougissait encore davantage, Mélanie s'attendrissait.

— Relevez-vous, Monsieur le cocher, dit-elle, on va vous donner à boulotter.

— Langage on ne peut plus élégant.

— Dam, on fréquente la haute dans cet établissement !

Pour être objet de galanterie, Mélanie n'en veillait pas moins à son service : elle installa le cocher à une table du café, le confia à Piquolong et regrimpa au premier étage.

Elle demeura haletante sur la porte.

volume 1 · X

Lucie et Héloïse avaient quitté leurs jupes, et toutes deux, en soixante-neuf sur le divan, Lucie par dessus, se dévoraient de chaudes caresses.

Lucie, échauffée après son amie, se tortillait sous les yeux d'Émile, debout devant le divan, et l'admirant dans ses tendresses passionnées.

— Dis, dis, murmurait-elle entre deux sucées, je ne perds pas ton amour, en rendant hommage à de telles beautés, que j'ai toujours aimées et qui toujours m'enflammèrent le sang !

— Non, chérie, je comprends ton goût pour de si riches trésors, et je m'associerais à ton hommage, si nous étions plus à notre aise qu'ici.

— Tiens, tiens, vois mon cul, baise-le, caresse ou becquette entre mes cuisses, unissez vos langues sur mon petit bouton et je croirai que tu m'aimes encore.

— Si je t'aime, si je t'aime ! Ô le joli cul, le joli cul ! Ah, ton amie, sa languette qui se tend vers la mienne, en travers de tes cuisses, ah, je suis à bout, à bout.

— Attends, attends encore un petit peu.

— Parlez, parlez-moi de ce que vous voudrez, mais distrayez ma pensée.

— Amour, amour, approche par ici, vois ses cuisses, viens avec moi faire frissonner son petit bouton sous l'accord de nos langues, oui, oui, approche bien, vois ce ventre délicat, vois ce

nombril ; Héloïse, Héloïse, ne me mords pas les cuisses, je veux qu'il s'incline devant tes beautés ; voilà le bouton, tiens, prends-le dans ta bouche, il est tout mouillé de ma salive.

Derrière la porte, Mélanie Gadaille s'écroulait, tant les tempes lui bourdonnaient.

Émile répondit :

— Oui, je le tiens son petit bouton, et j'aspire sur lui ta salive, ton haleine douce et parfumée ; ton amour m'y pénètre. Oh, que cherches-tu, tu veux m'embrasser là, là ! Non, non, je ne résisterai plus à la fièvre, reviens à ce cher trésor, et puis, puis, laisse-moi te prendre.

— Soit, mon amour, je suis heureuse, toi-même, tu m'invites à la caresser. Elle le mérite, n'est-ce pas, et toi, tu retournes à mon cul, oui, léchez-vous à… la porte, ah, quelle ivresse, ah… mais… calmons-nous le service va venir.

— Ne t'inquiète pas, dit Héloïse, Mélanie attendra que nous ayons fini.

— Bon, bon !

Mélanie ! Elle avait dégringolé l'escalier, attrapé sa nièce par les bras et lui avait dit :

— Viens voir.

La jeune fille ne se fit pas prier. Elle grimpa l'escalier à la suite de sa tante et demeura bouche bée, l'œil sur la serrure, à la vue du cul de Lucie, toujours accroupie sur les cuisses de son amie, du cul qui se soulevait en boule, pour répondre à l'admiration d'Émile debout, et l'attirant vers sa poitrine.

— Hein, hein, tu vois, murmura Mélanie.

Émile, la queue en main, essayait d'arracher les cuisses de Lucie aux doigts d'Héloïse, et de l'en repousser : celle-ci lui frappait le gland de petites chiquenaudes, Lucie collait la bouche sur le conin d'Héloïse.

Bettine sentit sa tante qui la troussait, et gloutonnement lui happait le cul avec les dents.

— Ah, ah, ne le mordez pas, dit-elle sans se défendre ! Ah, ah, quel effet ça fait ces choses-là !

— Faut que tu restes pucelle, répliqua Mélanie, faut que tu deviennes comme ces jolies dames, et alors, les affaires ronfleront.

— Oh, jolies, jolies comme elles ! Phi ont-elles de la chair blanche et du beau linge ! Oh, c'est un veinard, le Monsieur.

— T'as de l'étoffe, et quand tu seras débarrassée, tu verras.

— Me dépuceler avec qui ? Avec vos garçons ! Ils sont trop bêtes ; avec les clients : ils me dédaignent ; avec les domestiques, les cochers de ces gens chics, qui viennent, ils courent après vous.

— Ah, ah, cochonne, tu jouis sous mes baisers, tu vas me faire jouir.

— Et le service ?

— Qu'est-ce qu'ils font dans le cabinet ?

— Les deux dames, elles se séparent, et il y a la roussotte qui est sur les genoux du Monsieur, et qui lui caresse la figure avec ses petites mains ! Lui, il lui gratte la vrillette. La blanchette est

debout, elle a les tétés dans les mains, pour que les autres les lui lèchent.

— Tu as le temps de me rendre mes amitiés.

— Je veux bien, je veux bien, ma tante, mais ça m'amuse tant de regarder !

En ce moment, où toutes les deux étaient absorbées, l'une à regarder par le trou de la serrure, l'autre à faire minettes à la première, Séverin, survenant sur la pointe des pieds, se coula contre le dos de Mélanie, lui flanqua la main au cul avant qu'elle ne fût revenue de son étonnement, et, la poussant à quatre pattes, dirigea avec une telle promptitude la queue entre les cuisses, qu'elle fila dare-dare droit au con, lequel n'eut qu'à se soumettre.

— Ah, petit bandit, petit polisson, ah, vaurien, tu as trouvé la fauvette ! Là, là, fourre-lui ton grain.

Le brave garçon n'avait pas besoin d'encouragement, il attaquait avec une vigueur décuplée par l'excitation, par la vue des fesses de Bettine qui, nonchalamment, se tenait troussée d'une main, tout en gardant l'œil sur la serrure, et semblait ne pas se douter de ce qui s'accomplissait au-dessous d'elle, malgré les coups de tête que sa tante lui appliquait dans les jambes, sous les soubresauts de Séverin.

— Oh, oh, murmura-t-elle, la roussotte s'allonge sur le divan, le ventre et les cuisses nus ! Qu'elle est belle, qu'elle est belle ! Oh, oh, le Monsieur est dans ses jambes, en chemise, et va lui enfoncer son outil ! Oh, l'autre baise le cul au Monsieur et le tapote. Hein, ils s'arrêtent, ils écoutent.

Un petit coup de sifflet strident avait retenti. Émile se penchait une fois de plus pour posséder Lucie. Au coup de sifflet, elle l'arrêta et se souleva sur les coudes. Héloïse se recula du groupe. Un court silence, troublé seulement par les sursauts de l'enconnage de Mélanie, régna dans la maison ; le cocher Polycarpe, dans la salle de café, chanta bruyamment :

« Les oiseaux dans le feuillage
Prennent garde à l'orage.
Attention, les enfants,
Voilà des mécréants ! »

Instantanément, Lucie et Héloïse furent debout et firent signe à Émile de se rajuster, comme elles le faisaient.

Un bruit épouvantable ébranla la porte du cabinet : Séverin, jouissant de sa patronne, dans son exaltation, avait tellement appuyé sur les jambes de Bettine, que celle-ci, surprise, vacilla et roula par dessus le couple, jupes en l'air.

Point de peur chez les deux Voluptueuses. Héloïse, déjà prête, se précipita vers la porte, dont on avait eu soin de pousser la targette, l'ouvrit et aperçut une masse grouillante de chairs et de vêtements.

Des plaintes s'en exhalaient :

— Oh là là, oh là là, j'ai cogné de la tête !

— Cochonne, tu m'as ravi le morceau de la bouche !

— Nom de Dieu, je ne me délivrerai pas de mon pucelage !

— Je me fous de ton pucelage, maladroit !

Lucie avait rejoint Héloïse, et Émile avait suivi Lucie.

— Que signifie, qu'est-ce, interrogea Héloïse ?

Dans le grouillage qui s'agitait sous leurs yeux, il surgissait des supplications. La tante et la nièce se trouvaient embarrassées dans leurs jupes et, de plus, empêtrées de Séverin qui, frustré, se cramponnait à leurs jambes, ne voulait pas lâcher sa proie et attaquait tout ce qu'il pouvait pour ressaisir un cul de femme. Malheureusement, les culs se trémoussaient dans un sens opposé, et une voix cria au bas de l'escalier :

— Ah ça, la Gadaille, où vous cachez-vous, faut-il aller vous quérir ?

Àcette voix, la dislocation se produisit dans le groupe et, sans répondre à Héloïse, sans se préoccuper de la porte ouverte du cabinet, la Gadaille, sa nièce et Séverin coururent à l'escalier.

L'étonnement d'Héloïse et de ses compagnons se manifesta par leurs regards.

— Rentrons, dit-elle cependant, tout s'expliquera, nous n'avons rien à craindre.

— Nous ne sommes pas en sûreté, observa Lucie.

— Si, si.

— Le signal !

— Une arrivée inopinée de clients, leur impatience de ne trouver personne pour les servir, et le signal a été donné.

— Que faisait-on là, à notre porte ?

— Ça, j'en suis certaine, une imitation de ce que nous faisions.

— On nous épiait !

— Que nous importe ! L'exemple est contagieux et nous le devons.

— Tu as raison.

On s'était réinstallé à table : Émile ennuyé récite les premiers vers du rat des champs invité chez le rat de ville.

— Pas d'à-propos, lui dit gentiment Lucie. Nous ne redoutons personne et nous sommes surtout curieuses.

— Plus qu'amoureuses, dans ce cas.

— Non, méchant, mais peut-être presque autant. L'amour, d'ailleurs, n'est-il pas une curiosité ! Quitte ce petit air boudeur, Émile et embrasse-moi.

— Hum, un baiser, après un tel échauffement ?

— Le dédaignerais-tu ?

— Non, non, bien au contraire, mais je redoute, quant à moi, la résurrection de l'échauffement.

— Grand sot, ressuscite et tu me prendras, si tu ne peux te dominer, n'est-ce pas Héloïse !

— Oh, vous avez le temps ! Voyons, voyons, Mélanie répondra-t-elle à mon appel ! Il faut savoir ce qui s'est passé.

— Comment supposez-vous qu'il s'est produit quelque chose, demanda Émile.

— Et le signal !

— Quel signal ?

— Le coup de sifflet et la chanson.

— On a chanté !

— Oui, le cocher, Polycarpe.

— Pour vous prévenir ?

— De nous garer contre une imprudence.

— Il sait donc !

— Soldat de volupté, dit Héloïse lui posant une main sur l'épaule, vive l'amour, et attends pour savoir et juger que ton instruction soit faite.

— Bien, ma capitaine, répondit-il en lui baisant la main.

Elle se pencha, le baisa sur les yeux et dit :

— Nous sommes assez fières de nous-mêmes et nos maris sont assez sûrs de nos volontés, pour que rien ne ternisse le feu de nos ivresses.

Mélanie Gadaille entra, apportant avec Séverin la suite du service.

Héloïse l'interrogea :

— Dois-je renoncer à conserver ce cabinet, madame Gadaille ?

— Excusez-moi, Madame, excusez-moi. On s'est rencontré dans le couloir, on a roulé les uns sur les autres, je ne sais

comment, trop de hâte probablement.

— Il y avait cependant un bon moment que vous étiez tous par là.

— Oh, je vous assure !

— Vos clients s'impatientaient.

— Comment pouvez-vous dire ça ! D'ici on n'entend rien de ce qui se passe en bas, et d'en bas rien de ce qui se passe ici.

— Je vous demande bien pardon, j'ai l'oreille très fine. D'ailleurs, on vous appelait, lorsque je suis sortie au bruit que vous faisiez, et les clients qui sont survenus appartiennent à la police.

— Vous voyez-donc à travers les murs ?

— Nous étions au balcon, d'où on aperçoit tous ceux qui entrent dans la maison.

Pour le coup, devant une telle assurance, la Gadaille faillit laisser tomber le panier qui lui servait à la desserte ; elle eut la présence d'esprit de répondre :

— Ah, c'est vrai, il est si bien placé, le balcon, qu'en pleine nuit, comme à présent, on y voit encore mieux qu'en plein jour.

— Vous pouvez adresser vos félicitations à l'architecte, répliqua sans se troubler Héloïse.

— Je n'y manquerai point ; mais je tiens trop à votre clientèle pour ne pas vous jurer qu'ici vous êtes vos maîtres, et que Mélanie Gadaille vivante, on n'y entrera pas tant que vous ne le voudrez pas.

La parole était sincère, Héloïse lui dit :

— Bien, bien, qu'on ne nous trouble plus.

— Ne vous inquiétez de rien pour la maison, personne ne vous dérangera.

— Oh, oh, personne !

— Je suis votre gardienne.

Elle sortit et l'on recommença à batifoler, mais il y avait moins d'entrain. Lucie attira Émile sur le divan et s'abandonna. Il en rejouit, retrouvant dans cette possession de nouvelles forces, tel Antée embrassant la terre, sa mère.

volume 1 · XI

La voiture, pour le retour, suivait le bord de l'eau et ne marchait pas à une excessive allure, chacun éprouvant le besoin de rêvasser dans le doux silence de cette nuit succédant à la fièvre du repos.

Largement payée, Mélanie avait fait les plus bruyantes démonstrations de dévouement ; Polycarpe, impassible sur son siège, paraissait planer sur tout le monde.

La fête n'était pas terminée, elle commençait. On allait dans le quartier Monceau, à la garçonnière du comte de Bouttevelle, dont la comtesse possédait une clé, finir des ébats qu'on considérait comme à peine ébauchés.

Émile, dans le fond de la voiture, entre les deux femmes, savourait la même rêverie qui les sollicitait.

— Nuit admirable, murmura Lucie.

— Nuit d'amour, répondit-il.

— Refrain éternel, dit Héloïse.

— Aimer, aimer, savoir aimer, reprit Lucie.

— Se le dire, se le prouver, en mourir, répliqua Émile.

— En vivre, dit Héloïse.

— La poésie n'exclut pas la matérialité, continua Lucie.

— La matérialité conduit à la poésie, conclut Émile.

— La poésie et la matérialité s'unissent dans le désir, dit Héloïse.

Toutes deux en même temps se tournèrent vers Émile et partirent d'un joyeux éclat de rire.

— Est-ce bête, quand tout bonnement on pense au bonheur de jouir ensemble !

— Jouir, voilà le mot de la situation, voilà le mot d'ordre des générations ! Jouir de la vie, jouir de la fortune, jouir de son destin.

— Jouir en amour, bêta, le reste ne compte pas. Dis, est-ce bien vrai que plus tu jouis avec moi, plus tu en as envie ?

— Phénomène contraire de ce qui se passe d'habitude. Plus j'use mes richesses, plus je deviens riche.

— Alors je te donne les miennes !

— C'est possible.

— Avec les autres femmes, cela ne t'arrivait pas ?

— Mon maximum avec la même, a été deux… sacrifices.

— Sacrifices, oh ! Deux fois seulement !

Elle fit une petite moue de dédain.

— Et d'autres, avec toi, murmura-t-il, combien de victoires dans le même combat ?

— Je ne me souviens jamais que du moment présent, répondit-elle.

— Donc, ce moment s'évanouissant dans le passé, tu m'oublieras, Lucie.

— La durée du présent, chéri, est dans la volonté des deux amants. La sagesse commande d'y enfermer ses désirs et d'y consacrer les feux de son imagination.

On arriva, et enfin on fut maître de soi. Et dès qu'ils se trouvèrent nus, il fallut qu'il la possédât une fois de plus, à la grande satisfaction d'Héloïse qui, avec un pareil jouteur ne douta pas d'avoir des bribes raisonnables du festin.

On s'appliqua de part et d'autre à entretenir le feu des désirs. Si Émile crut avoir atteint l'Olympe avec Lucie et Yvonne, il dut reconnaître qu'il n'en avait même pas aperçu le ciel, devant l'exubérance de plaisirs que Lucie et Héloïse, rivalisant de science lascive, lui procurèrent.

Ils ne se séparèrent qu'après la grasse matinée, chacun pour reprendre le chemin du logis personnel, avec l'espoir de recommencer souvent d'aussi attrayantes équipées.

Regagnant la rue Cortambert pédestrement, Émile Lodenbach s'examinait pour se rendre compte s'il n'était pas le jouet de quelque rêve surhumain.

Le doute ne hantait pas son esprit. Il aimait Lucie d'un amour ardent et fougueux, dominateur et indomptable. Il l'aimait, et il pressentait, sans s'en effaroucher, que son rôle dans l'Armée de Volupté, ne se bornait pas à un rôle purement passif, et que, comme Héloïse de Bouttevelle réputée dans le monde pour l'amour voué à son mari, elle devait se prodiguer dans des parties analogues. Cette femme, rencontrée par hasard, au Moulin-Rouge, lui prenait sa vie, alors qu'il cherchait à échapper à l'aguichage des charmes de Lucette.

Lucette, Lucie, Héloïse, Yvonne, que s'était-il passé pour qu'il glissât ainsi sur une pente insoupçonnée et qu'il se mêlât à cette association prohibée d'une bande d'amoureux ! Qu'en était-il de cette association ; en somme, il en connaissait peu de chose.

Il trouva ses domestiques dans la consternation. Jamais il n'avait découché, et Léonard, constatant au matin son absence, courut au commissariat faire une déclaration de disparition.

Dans une folle colère, Émile lui dit :

— Animal, ne suis-je pas maître de mon temps et n'ai-je pas le loisir de m'attarder, si je suis en société qui me convienne ?

— Monsieur aurait dû prévenir. Depuis ce matin, avec Rosalie, nous ne cessons de pleurer.

— Êtes-vous idiots ! Je suis bien touché de votre affection, mais pas d'exagération, hein ! Je rentrerai quand il me plaira, et si je veux même voyager sans vous le dire, je ne solliciterai pas votre agrément.

— Certes, nous ne sommes pas les maîtres de Monsieur ! Mais, attachés à son service, nous nous considérions comme de la famille.

— Bon, bon, bon, je crois à vos sentiments puisque je vous garde et que je te tolère avec tous tes défauts ! Seulement occupez-vous de votre ouvrage et fichez-moi la paix pour le restant. Est-on venu me demander ? Où est mon courrier ?

— Le courrier de Monsieur est dans son cabinet. Il est venu une dame en bicyclette, oh, une jolie personne, un peu effrontée, qui voulait parler à Monsieur, et qui, ennuyée de ne pas le rencontrer, a laissé un gros pli.

— Où est-il ?

— Sur le bureau de Monsieur avec son courrier.

Émile devina qu'il s'agissait de l'Armée de Volupté, il s'enferma dans son cabinet de travail et se hâta de décacheter le pli.

Il contenait une liasse de papiers avec une carte de visite, sur laquelle il lut :

Claire Harling

Rue de Prony.

Comme il l'avait présumé, les papiers concernaient l'Armée de Volupté et portaient divers titres. Son attention fut captivée dès

les premiers s'occupant de l'organisation.

« L'Armée de Volupté est constituée en cette année 1892, de trois corps d'armée : le premier, avec quartier général à Paris ; le deuxième, quartier général à Bordeaux ; le troisième, quartier général à Lyon, relevant directement des six grands maîtres et maîtresses résidant à Paris.

« Le premier corps d'armée à Paris comprend deux régiments divisés chacun en quatre bataillons de deux capitaineries chaque. La capitainerie se subdivise en cinq groupes de douze personnes, six de chaque sexe, et un groupe de formation se réunissant à la capitainerie. Le premier régiment est placé sous la direction d'une colonelle, et tient garnison sur la rive droite. Il a pour colonelle, Lucette de Mongellan. Le deuxième est sous la direction d'un colonel et tient garnison sur la rive gauche. Il a pour colonel, Lucien Gourraud.

« Chacun de ces régiments fournit un contingent de soldats des deux sexes à la caserne, appelée Collège Saint-Yves, lieu de retraite pour gens du monde, avec conférences sous les auspices de M. l'aumônier Rectal.

« Le corps d'armée de Bordeaux, non encore organisé en régiments, par ses capitaineries disséminées dans toutes les régions de l'Ouest, a pour général directeur, le duc de Montsicourt. Le corps d'armée de Lyon, placé dans les mêmes conditions pour la région Est, a pour générale directrice, sœur Sainte-Lucile, de l'Ordre des Bleuets. »

Suivaient quelques détails :

« L'Armée de Volupté a pour base la plus parfaite égalité des sexes en amour, et ne se subdivise en officiers et soldats que par les degrés d'initiation, les cotisations versées, les services rendus, l'initiative personnelle, l'ancienneté, etc. Elle ne comprend dans ses rangs que des personnes d'éducation et sûres, acquises à la liberté de l'amour et de ses plaisirs. Elle s'appuie sur l'armée auxiliaire, où l'on incorpore les gens de service et de petite naissance ou de petite position, offrant certaines garanties et pouvant aspirer par le perfectionnement à passer dans les cadres de l'Armée de Volupté. Tout soldat de l'Armée de Volupté est de plein droit officier dans l'armée auxiliaire.

« L'armée auxiliaire a ses groupes dépendant d'un groupe de capitainerie, et fournit un contingent spécial à ses capitaineries.

« Tout nouveau soldat, admis dans l'Armée de Volupté, verse un droit d'entrée et une cotisation mensuelle.

« Ces cotisations servent au développement de l'administration sociale, aux grandes fêtes, à l'achat d'immeubles pour casernes, lieux de réunion, à des indemnités aux membres peu fortunés qui entrent dans l'armée.

« En dehors des cotisations, l'Armée de Volupté accepte des dons, espèces, propriétés, ou de toute nature, dont le Conseil des grands maîtres et des grandes maîtresses fait usage dans l'intérêt de tous.

« L'enrôlé reçoit désignation du groupe auquel il appartient, le lendemain de son engagement, ainsi qu'un ordre de service, pour l'instruire des saints, usages, règlements des réunions, etc.

« S'il est absent, il se rendra chez la personne qui aura porté le pli où sont renfermés ces divers papiers et qui est chargée de son apprentissage. Il s'y rendra sans faute le jour suivant. »

Àce paragraphe, Émile relut la carte portant le nom de Claire Harling, et murmura :

— Une autre beauté à l'horizon, mais quel chaos pour l'instant !

Il se reposa le reste de la journée, de façon à être prêt à tout événement, et se rendit au jour fixé rue de Prony.

Au renseignement qu'il demanda à la concierge de l'immeuble, celle-ci lui indiqua une porte du rez-de-chaussée, et ayant sonné, il fut introduit par Claire Harling elle-même, dans un appartement très luxueusement meublé.

— C'est à madame Claire Harling que j'ai l'honneur de parler ? dit-il.

— Mademoiselle, répondit la jeune femme, une jolie blonde dorée, élancée, au timbre de voix très doux.

— Ah, Mademoiselle !...

— Pour le monde, Monsieur, répliqua en souriant la belle personne, vêtue d'une toilette de drap gris clair.

— Aussi je m'étonnais !

— Monsieur Émile Lodenbach, probablement ?

— C'est juste. Vous m'avez introduit sans que je me nomme. Eh, eh, n'y aurait-il pas du danger ?

— Non, j'ai votre portrait et je vous ai reconnu.

— Mon portrait !

— Votre photographie, voyez plutôt.

Elle alla à un meuble, ouvrit un tiroir, et en sortit la photographie d'Émile.

— Prodigieux ! Comment avez-vous ce portrait ?

— Par quelqu'un qui vous a désigné comme pouvant appartenir à l'armée, et en fait tirer les épreuves nécessaires.

— Les épreuves !

— Une copie ici, pour moi votre… initiatrice, dirai-je.

— Charmante initiatrice.

— Merci. Une pour le grand Conseil, une pour votre capitaine, votre commandante, votre colonelle.

— Ah, mon Dieu, que de chefferesses pour un homme aimant l'oisiveté !

— Votre vie ne sera pas dérangée. L'armée est composée de frères et de sœurs, ne visant qu'à s'être agréables et à ne pas se troubler dans leurs habitudes.

— Vous avez donc à m'instruire ?

— En effet ; situation drôle, mais très amusante. Moi, petite fille par rapport à vous, j'ai vingt ans, Monsieur, faire l'instruction d'un… gentleman qui est mon aîné !

— Voulez-vous que je vous adresse une observation pour commencer ?

— Oh, très volontiers !

— Il me semble que nous sommes tous les deux en faute.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on m'a dit hier, que dans l'Armée de Volupté tout le monde se tutoyait.

Elle eut un mouvement de tête et répliqua :

— Oui, c'est vrai, mais nous n'avions pas encore terminé notre présentation.

— Elle l'est et je donne l'exemple, chère initiatrice : on t'a désignée pour m'instruire. Quelle instruction ?

— Enseigner d'abord les premières règles de reconnaissances entre nous. Tout soldat de l'Armée de Volupté arbore la marguerite à sa boutonnière : l'officier en est dispensé.

— Tu ne la portes pas, tu es donc officier ?

— Lieutenante d'un groupe des Ternes. La marguerite désignant dans la rue un voluptueux ou une voluptueuse, on se salue par la main effleurant la fleur. Si le salut est rendu, ce qui signifie qu'il n'y a pas erreur, entre sexes différents, on se doit la pression de mains, la présentation, la promesse d'une rencontre amoureuse.

— Cela marche vite !

— L'Armée de Volupté veut faciliter l'amour partons les moyens ; il est bon de se connaître le plus possible entre membres de la même famille, et comment se mieux connaître que par l'acte d'amour !

— Ah, Mademoiselle, vous dites cela si gentiment que l'idée en vient sur-le-champ !

— On ne refusera pas… plus tard, si tu profites bien de ta leçon. Une mauvaise note pour le vous, employé après avoir relevé notre incorrection du début, et… je la marque.

Elle prit un calepin posé sur une table près de laquelle elle se tenait.

— Je tâcherai de mériter mon pardon. Quelle punition encourrais-je autrement ?

— Retard d'un, de deux, de trois jours et plus, dans la rencontre avec la bien-aimée maîtresse que tu chéris par-dessus toutes les autres.

— Diantre ! Comment effacer la note ?

— En en méritant de nombreuses bonnes.

— Mon rôle est difficile, apprenti comme je suis, et encore imbu de bien des routines mondaines.

— On t'en tiendra compte. Le salut d'amour est obligatoire entre membres de l'Armée de Volupté se rencontrant en rendez-vous ou dans les dépendances de domaines appartenant à l'armée.

— Le salut d'amour !

— Oui. Quelques mots avant d'aborder ces questions. Nous sommes ici dans des conditions peu ordinaires. L'Armée de Volupté n'est point une conception banale. Je parle librement de sujets scabreux et interdits aux jeunes filles de mon âge. Faisons ton examen de conscience. Avant d'être appelé à apprécier le mérite de notre enrôlement, tu as vécu amoureusement. Quel a été ton premier amour ?

— Oh !

— Oublié ?

— À peu près.

— À quel âge es tu sorti de l'enfance ?

— Dam, cela dépend de la façon dont tu l'entends.

— Nous causons de choses d'amour ! J'appelle sortir de l'enfance, approcher une femme, perdre… son pucelage.

— Ah bien, très bien, à quel âge j'ai perdu mon pucelage ?

— Oui, c'est cela.

— Et bien mais, sur les seize ans.

— Avec qui ?

— Avec une petite cousine.

— Très bien cela ! Pas de bonnes et pas… de salariées ! Qu'est devenue la petite cousine ?

— Bien délicate, la question ! Un homme ne conte pas ces histoires.

— Tu n'es plus seulement un homme, tu es membre de l'Armée de Volupté, et comme tu n'as pas à confesser le nom, tu peux parler sans crainte.

— La petite cousine est mariée, mère de famille et habite la province.

— Après la petite cousine, as-tu épuisé une longue série de maîtresses ?

— Non, pas trop. Mettons-en trois en vedette, plus quelques aventurettes.

— Bagage amoureux d'une moyenne raisonnable ! Qu'as-tu pratiqué avec tes maîtresses et dans tes aventurettes ?

— Comment, pratiqué !

— Quel genre de plaisir ?

— Le genre ! Mais il n'y en a pas des tas !

— Oh, oh, oh ! Où étais-tu il y a deux soirs ? Tu peux parler, je suis au courant : tu étais avec des officiers de l'Armée de Volupté.

— Lucie Steinger et Héloïse de Bouttevelle.

— Des femmes supérieures et qui aiment la grande variété des plaisirs.

— Ah, j'y suis, j'y suis ! Ma belle enfant, c'est presque une confession que tu m'arraches, et quelle confession ! Tu es adorable, et je ne vois pas trop ce que ma confession a à faire dans l'instruction que tu dois me donner.

— Elle est pour me soutenir dans mon œuvre. À parler de ces secrets de cœur et d'alcôve, je pénètre dans ton âme, je m'habitue à la leçon que j'ai à t'apprendre, et j'oublie que je suis devant un homme… qui n'appartient pas encore à la communion de volupté. Donc, réponds-moi, nous nous en trouverons bien tous les deux.

— Là, je reconnais la jeune fille, tout au moins l'intellectualité d'une jeune fille, et je te satisferai sur toutes les questions. Jusqu'à Lucie, je n'ai pratiqué que ce qu'on nomme l'amour simple, l'amour naturel, sans des fioritures exagérées. Un accord sexuel dans le lit, avant le sommeil, de petites blaguettes dans la journée, suivant les circonstances, pas, pas de variétés !

— Un esprit neuf à la volupté.

— Depuis dix jours je ne le suis plus.

— Tes désirs féminins dans tes liaisons se bornaient à l'acte ! Ma tâche devient épineuse. Je ne la récuse pas. L'Armée de Volupté compte actuellement un peu plus de six mille voluptueux ou voluptueuses : elle suit une rapide progression depuis ces dernières années, elle marche avec moi, elle m'inspirera. Je te disais que le salut d'amour était obligatoire entre deux membres de sexes différents se rencontrant en rendez-vous d'amour ou dans les dépendances de l'armée. Le salut d'amour est l'acte de courtoisie du cavalier vis-à-vis de la dame avec laquelle il peut y avoir accord de plaisir, après un échange de signes et de gestes, les mettant tous les deux à l'aise.

Elle quitta son fauteuil, et se plaçant debout devant lui, continua :

— Le cavalier salue la dame en lui prenant le bas de la jupe et en la baisant. La dame répond en prenant le bas de la robe et en la retirant avec les jupes jusqu'à hauteur des seins, se dévoilant ainsi les jambes.

— Splendidement faites chez toi, mignonne, répondit-il, car tout en causant, ils exécutaient le salut.

— Chez toutes celles qui aiment l'amour et ses voluptés. Me vois-tu bien à ta fantaisie ?

— Je vois tes cuisses blanches et rondes, j'aperçois ton blond duvet, j'admire ton ventre et j'adore ton nombril, encadré par la chemise.

— Le cavalier s'agenouille devant la dame, baise ses cuisses, glisse la main… vers les fesses.

— De cette manière ?

— S'il Veut les embrasser, il appuie le pouce au milieu ; la dame se tourne, lui présente l'objet… ainsi, puisque tu le demandes. Le baiser fait, le cavalier se redresse et se montre à la dame.

— Se montre ! Ah oui, oui, se déculotte et sort… la lance d'amour. La voilà.

— La dame la touche avec les doigts et ils se remettent en position normale, le salut d'amour est terminé. Rasseyons-nous et reprenons la leçon.

— Bien délicieuse, agrémentée par l'exemple, par la pratique.

— Le salut d'amour ou baiser d'amour est de rigueur avant toute conversation et toute ébauche de plaisir. On se le rappelle réciproquement si l'un des deux l'oubliait, et il s'exécute dans un salon, par le maître de maison, autant de fois qu'il entre de dames ; par la maîtresse de maison, autant de fois qu'il entre de cavaliers. Dans une réunion de plusieurs membres de deux sexes, le salut d'amour est remplacé par le salut de volupté. La réunion étant constituée par l'assemblée de tous les membres d'un groupe, ou par des frères et des sœurs invités à une fête ou convoqués à un centre de garnison ou par des couples s'organisant en partie multiple, les dames se groupent sur un point, les cavaliers sur un autre ; ceux-ci s'avancent vers les dames, à la suite les uns des autres : les dames, rangées sur une même ligne, se troussent toutes en même temps jusqu'à la ceinture. Les cavaliers défilent autour d'elles, la main dans leur culotte, puis s'approchent chacun d'une dame, et placent leur machin dans la raie du derrière.

— La figure mimée est bien plus facile à retenir.

Elle sourit, repoussa son fauteuil, et sans aucun embarras, ramassa ses jupes sur un de ses bras, montrant de nouveau ses jambes, avec les mollets rebondis sous des bas noirs rayés de jaune. Elle ne le quitta pas des yeux pendant qu'il tournait autour d'elle, et quand elle sentit sa queue entre ses fesses, elle reprit :

— On reste une seconde dans cette posture : les dames font un pas en avant et rendent la liberté à l'engin masculin, se tournent vers le cavalier en soutenant toujours leurs jupes, se penchent en avant dans un salut incliné, et le cavalier approche de leur bouche… Oui, oui, très bien, asseyons-nous.

— Il y a beaucoup de saluts de cette nature ?

— Mais, assez. Nous ne les verrons certainement pas tous dans une fois.

— Mon instruction sera donc longue ?

— Cela dépendra de ta bonne volonté.

— J'en ai énormément.

— Je te crois.

Elle eut un joyeux éclat de rire, et rangeant ses jupes d'un coup de main sur les genoux, elle ajouta :

— Tu es amoureux de Lucie et elle est amoureuse de toi ; or, dans l'Armée de Volupté, c'est un grand bonheur et un grand honneur de s'échauffer à sa leçon. Approche, que je t'apprenne comment se fait la déclaration d'amour dans nos rangs.

— Il y a des déclarations d'amour ?

— Oh, le sot, qui se figure que parce qu'on se voit, qu'on se tripote et qu'on couche ensemble, il n'y a pas d'amour vrai, capable d'inspirer et de recevoir des déclarations ! L'amour est de plusieurs nuances. Il y a l'amour de la femme et il y a l'amour de la chair, lesquels provoquent le désir du duo simple entre les deux amants, ou des extases multiples en bandes nombreuses.

— Tu es bachelière ès-amour.

— Je suis lieutenante de l'Armée de Volupté. Une déclaration, c'est encore et souvent un motif d'entraînement entre un frère et une sœur se rencontrant pour la première fois. La dame est as-

sise comme je suis, le cavalier est debout devant elle comme tu l'es, voilà le regard coulé de la dame.

— Diable, un regard pareil agit sur la bête.

— Ne dis pas sur la bête, dis : sur l'homme, soyons de notre espèce. Mon regard a eu ton approbation, je ne te le ménage pas ; sous ce regard, tu t'agenouilles à côté, du côté gauche, tu me prends par la taille, ta main va à mes seins et tes lèvres, oui, oui, oui, sur les miennes. Ouf, un moment de repos, recule-toi. Cela produit son effet et nous ne sommes pas… pour aller jusqu'au bout… dans la première leçon.

— Hein, tu dis ?

— J'encourrai une punition si, t'instruisant, je m'abandonnais au désir.

Il se leva prestement et s'écria :

— Oh, alors la suite au prochain numéro, Mademoiselle… ma sœur de volupté. Je n'ai nulle envie de laisser ma carte dans ma culotte.

— Grand nigaud, va, si je ne puis m'abandonner, il m'est permis de te prêter telle partie extérieure de mon corps qui te conviendra… pour te soulager. Viens achever la déclaration, viens, petit soldat d'amour.

Il se jeta sur les deux genoux, la reprit par la taille, et les yeux dans les yeux, attendit ses indications.

— Le baiser des lèvres échangé, continua-t-elle, tu appuies la tête sur mon épaule et tu murmures : « Amour, amour, dans la vérité. » Répète.

— Amour, amour, dans la vérité.

— Bien, bien. Je dégrafe mon corsage et je sors ces deux petites colombes que tu baises et têtes. Sainte Vierge, que c'est dur et doux de telles leçons !

— Claire, Claire, qui le saurait !

— Moi et toi. Laisse mes seins, tu les as assez baisés. Je te caresse les joues, je me renverse en arrière, tu dis : « Amour, amour, où es-tu, je désire. » Répète.

— Amour, amour, où es-tu, je désire.

— L'amour, l'amour est là, est là, vois le temple où il réside, et baise la porte de l'oubli terrestre, baise… tu as compris.

Couchée en arrière, les jambes écartées et en avant, les jupes ramassées sur la ceinture, elle présentait son conin, et il le baisait, léchait le clitoris.

— Assez, assez, dit-elle, se dressant debout et repoussant ses jupes, ne me retiens pas et finissons la leçon, l'heure s'écoule. Si tu veux jouir, parle, dicte ton caprice, sauf la possession, même par la bouche, et mon action t'aidant, mon corps est à toi.

— Que me reste-t-il ?

— Le toucher et la vue.

— Le toucher !

— D'approcher… tel point… qui te tentera.

— Non, non, tout ou rien. En sera-t-il de même à une autre leçon ?

— Demain, à la même heure, tu dois venir ici pour continuer à t'instruire. Demain, si tu es aussi… ardent, je serai libre de te céder. Mais… que de choses d'ici demain ! Te soumets-tu à l'épreuve de partir comme tu es venu ?

— Oui, et j'ai du mérite.

— Un tel mérite que ta mauvaise note est effacée.

Elle lui apprit encore plusieurs signes de reconnaissance, et ils se séparèrent pour rentrer déjeuner chacun chez soi.

volume 1 · XII

Comme il se débarrassait de son chapeau dans son vestibule. Léonard lui dit :

— Monsieur, il y a encore une dame qui vous a demandé et qui vous attend dans le salon. J'ai eu beau dire que vous rentreriez peut-être tard, elle a tenu à rester. Ah, Monsieur, défiez-vous des dames, elles courent beaucoup après vous depuis hier.

— Monsieur Léonard, trêve à vos observations, et prévenez Rosalie que je sonnerai pour servir.

— Si Monsieur déjeunait auparavant, cette dame n'est pas pressée, puisqu'elle vous attend.

— Vraiment, ne suis-je plus le maître chez moi.

— Oh si, oh si, Monsieur, je ne parlais que pour votre bien.

Dans son salon, Émile aperçut une dame en toilette sombre, avec une épaisse voilette sur le visage, et qui, à son apparition, se leva pour le saluer.

Il s'apprêtait à rendre le salut avec gravité, lorsque la dame retira sa voilette, et il s'écria :

— Lucette, vous !

— Ta colonelle, mon ami, qui vient se rendre compte par elle-même de tes progrès.

— Ah, ah, ah, elle est bien bonne, celle-là !

Mais, se souvenant du salut appris par Claire, il s'empressa de l'exécuter et put ainsi constater que, sous la toilette sévère de Lucette, se cachaient de très riches dessous et une chair très appétissante que ne voilait aucun pantalon.

— Mon ami, dit-elle alors, maintenant je redeviens Lucette de Mongellan et je vous prierai de m'inviter à déjeuner.

— Quoi, vous m'accordez cette faveur !

— Pour être plus à même de causer… ensuite, si vous le jugez bon.

— Comment donc !

Ses ordres donnés à Léonard, tout ahuri de ce manquement aux habitudes solitaires de son maître, et en attendant qu'on annonçât : « Monsieur est servi », s'emparant des mains de la jeune femme, il lui demanda :

— À qui dois-je la révélation de l'Armée de Volupté.

— À moi ! Votre amour m'avait touchée, je voulais votre bonheur, je ne pouvais me détacher des devoirs acceptés et qui m'ont valu la hauteur du grade que j'occupe dans l'Armée de Volupté ; après le bal chez Héloïse, je décidai que vous seriez des nôtres et j'ai agi.

— Vous m'aimiez !

— Votre bonheur m'était cher, et depuis, je doute que votre bonheur se retrouve dans le mien. Comment ça, il y a des nuances. Parlez-moi franchement, Émile, bien franchement, me désirez-vous avec la même ardeur qu'autrefois !

— Avec la même ardeur, oui.

— Vous sortez de votre première leçon, et Claire s'est refusée. Écartez l'échauffement qui résulte de votre entrevue, est-ce la femme que vous désirez en moi, est-ce Lucette ?

— Je ne sais distinguer ; vous êtes belle, belle, et je vous aimerais avec frénésie.

— Et si Lucie était là !

— Lucie ! Oh, quel rêve avec vous deux !

— La volupté domine l'amour ! Et s'il vous fallait choisir entre l'une ou l'autre ?

— Choisir !

— Oui, choisir.

Il eut un serrement de cœur, hésita, puis répondit :

— L'Armée de Volupté est donc un mensonge, que la jalousie peut y subsister et que cette jalousie peut faire ennemies deux sœurs.

Elle tressaillit, se ressaisit, et le visage calme murmura :

— Il n'y a pas d'ennemies dans l'Armée de Volupté : la jalousie n'y existe pas ; je sondais ton cœur. Moi, l'ennemie de Lucie, ma sœur cadette, que j'ai toujours aimée ! Tu ne l'as pas cru. D'ailleurs, si tu la connais, tu me le dois. Je l'avais envoyée au Moulin-Rouge.

Comment savais-tu que j'irais ?

Ils se tutoyaient, et le tutoiement ne trahissait pas le même élan d'amour que le vous employé jusque-là.

— Ne me disais-tu pas, répondit-elle, qu'en me quittant après des danses voluptueuses, tu courais les lieux où l'on rencontre des femmes faciles !

— J'allais au Moulin-Rouge en chercher une pour la première fois ; je pouvais aller au Jardin de Paris, ailleurs.

— Dans tous ces lieux, j'avais envoyé une officier de l'Armée, avec avis de se laisser aborder.

— Comment pouvait-on me reconnaître ?

— À ton portrait, qu'elles avaient.

— Comment pouvait-on se faire aborder par moi ?

— Par un intermédiaire placé sur ta route.

— Glomiret ?

— Celui-là n'en était pas, et il a agi tout naturellement, empêchant un des nôtres, un de tes amis, d'intervenir pour te désigner Lucie.

— Et toi, que faisais-tu ?

— Je t'attendais à notre quartier général.

— Ce n'est donc pas dans son appartement que m'a conduit ta sœur ?

— Si, dans son appartement d'intendante générale.

— Et c'est bien toi que j'ai vue… valsant.

— Tu m'as reconnue ! Eh bien, si ma sœur ne t'avait pas eu subjugué comme elle l'a fait, à ce moment, je courais à toi pour t'apporter la femme que tu désirais tant, et Lucie, auprès de nous, prenait le rôle qu'à rempli Yvonne.

— Yvonne, sa prétendue femme de chambre !

— Sa femme de chambre, en réalité, et lieutenante quand même, par son mérite et ses qualités.

— Tu dansais… avec un homme nu, avec un… amant.

— Et ma sœur t'apparaissait déjà comme une aventure de choix.

Malgré elle, il y avait de l'amertume dans le ton : Léonard annonça que le dîner était servi et coupa la conversation.

Àtable, le vous reparut, ils devisèrent de choses indifférentes, ne permettant pas au jugement de maître Léonard de s'égarer dans de folles suppositions.

Il comprit que c'était une dame du monde, du grand monde, et il s'en montra très flatté, changea complètement d'allures auprès de madame de Mongellan.

Les deux convives purent parler de l'Armée de Volupté à mots couverts.

— Depuis quand existe-t-elle, interrogea Émile ?

Depuis 1872, mais sous divers noms, et ce n'est guère que depuis cinq ans qu'elle a pris de l'extension. Au début, elle fut la création d'un mari et de sa femme, tous deux débauchés, qui voulurent accroître leurs moyens de plaisir, en formant un groupe de voluptueux et de voluptueuses. On se réunissait dans une maison de campagne, et l'on sacrifiait à Cupidon par couples variés. La Société s'appela : Réunion des Sectateurs de Vénus. Les ressources se trouvèrent insuffisantes pour les toilettes, les déguisements, les orgies, les désirs rêvés, les sectateurs de Vénus tombèrent dans la prostitution clandestine, et il se vécut des aventures assez corsées qui appelèrent l'attention de la police. Il s'effectua même une descente dans un appartement du boulevard Malesherbes où l'on se donnait rendez-vous, et une première dispersion s'opéra. Annita de Thémin, la belle vénusienne, la fondatrice de la Réunion des Sectateurs de Vénus, fit la connaissance d'un riche financier, qui non seulement s'éprit de ses charmes, mais encore de la liberté amoureuse qu'elle prenait avec son mari, s'intéressa aux quelques membres de la secte restés unis, et l'on créa : Les Disciples d'Éros, qui au bout de peu de temps devinrent : La République des enfants d'Éros, avec, par contraste sans doute, une reine gouvernant très sérieusement les intérêts matériels et passionnels de la secte. Naturellement Annita fut proclamée reine et régna sur environ deux cents sujets. Elle ai-

mait trop la haute noce, elle résigna dans l'année même sa royauté qui passa à sa principale lieutenante. On épuisa ainsi cinq reines successives, se retirant toutes après l'exercice d'un pouvoir voluptueux très accidenté, et Annita, toujours dévouée à son idée, lui fit subir une troisième transformation, il y a six ans, en créant l'Armée de Volupté, avec toute son organisation actuelle.

— Et cette Annita ?

— Elle est l'une des grandes maîtresses qui commandent en chef avec les grands maîtres.

— Il est étrange qu'une pareille entreprise ait pu se développer aussi largement.

— L'Armée de Volupté a en caisse cent millions espèces ou valeurs, et possède pour trois cent millions d'immeubles. Elle entretient des affiliés dans tous les mondes et elle constitue une puissance.

— Est-ce possible ?

— Elle n'est pas la seule association de ce genre. Elle vit en excellents rapports avec plus de cinq sociétés amoureuses, dont les principales sont : L'Association des demi-Vierges, les Groupes phalanstériens des Gérando, la Secte des lunaires.

Le repas achevé, ils retournèrent au salon.

Me voici soldat sous tes ordres, dit Émile.

— Des ordres ! Nous n'en donnons pas : nous avons une hiérarchie pour nous intéresser davantage à l'Armée et pour créer une discipline dans les plaisirs. Ici, la colonelle disparaît, il n'y a plus que Lucette.

— Enfin, murmura-t-il !

— Enfin ! tu désires donc toujours ?

— Le sang est en feu à vivre vos idées.

— On est isolé dans ce salon ?

— Nous sommes nos maîtres.

— Alors parle-moi d'amour.

— Parler, ne vaudrait-il pas mieux agir !

— Agis, si tu préfères, mais entraîne-moi, comme tu as entraîné Lucie.

— Lucie ! Tu en es jalouse !

— Non, j'ai seulement peur d'avoir laissé prendre une place que je désirais !

— Colonelle de l'Armée de Volupté et enfant, ô femmes, vous vous perdez dans des subtilités.

— Ah, Émile, Émile, déshabille-moi, que je sache si tu vibres comme le soir de la sauterie chez Bouttevelle.

— Te déshabiller ! Je veux revoir tes chères jambes dans leur cadre de dentelles et de jolis dessous !

— Vois-les.

— Ô délectables trésors !

Mais, tandis qu'il lui faisait minettes sous les jupes, elle se dégrafait le corsage, se dénouait les cordons des jupes, s'apprêtait à

la nudité, et elle pensait au moyen de le dominer dans ses sens. Il lui déplaisait de l'abandonner à sa sœur, qu'elle n'avait considérée dans cette affaire que comme une de ses mandataires, de sa sœur Lucie, qui, admise après elle dans l'Armée, brillait dans le haut Conseil, car, son titre d'Intendante générale lui octroyait la grande maîtrise.

Les deux sœurs, même les trois sœurs, une troisième encore appartenait à l'Armée, la sœur Sainte-Lucile des Bleuets, entrées dans l'association amoureuse à des époques diverses, y suivirent le même mouvement ascensionnel, s'y soutenant mutuellement de cœur et d'âme.

Une famille extraordinaire par les femmes que la famille des Callicini, de laquelle elles sortaient.

Leur père, le prince Oscar de Callacini, à la suite d'un duel à Milan, où il tua un de ses plus chers amis, abandonna l'Italie et s'installa à Paris, finit par se faire naturaliser français, après son mariage avec mademoiselle de la Rochecipaie. De ce mariage naquirent Lucine, qui devint sœur Sainte-Lucile, Lucette et Lucie.

L'union demeura une union modèle, en ce que la princesse, au grand étonnement de son mari, observa une sagesse exemplaire et mourut peu après la naissance de Lucie, sans que nul propos malveillant eût effleuré sa réputation d'honnête femme.

Au grand étonnement de son mari, car de tradition, toutes les Callacini s'affichèrent à travers les temps de l'histoire, d'impérieuses sirènes, insatiables à l'amour, sources inépuisables de volupté, entreteneuses des forces masculines par leur science et leurs ardeurs. La famille Callacini se vantait de compter Messaline parmi ses lointaines aïeules.

— Ma femme fit exception, s'écriait le prince, mes trois filles rattraperont la génération perdue, je m'étais mésallié en ne pas suivant la coutume ancestrale, ordonnant le croisement perpétuel du sang des Callacini et des Panderoni au moins dans les aînés.

Cette exclamation du père attestait la moralité de l'homme.

Quand Lucine eut dix ans, il ne la mit pas entre les mains d'une gouvernante, il la plaça pour son instruction sous la direction de l'abbé Rectal, jeune prêtre qui lui avait été recommandé par un de ses amis de Rome. Au premier coup d'œil qu'il jeta sur l'abbé, il se dit :

— Mes filles seront en bonnes mains, l'homme a un regard de chienne en chasse.

Successivement les trois filles montant en âge, furent les élèves de l'abbé Rectal, bien appointé, bien choyé, bien respecté. Elles marchaient à intervalles de trois ans. Lucine atteignait ses seize ans. Lucette ses treize, Lucie ses dix, lorsque le premier événement se produisit.

Un soir, le prince Oscar, alors âgé de quarante-deux ans, manda l'abbé et lui dit à brûle-pourpoint.

— Cette nuit, à minuit, vous êtes entré dans la chambre de Lucine et vous n'en êtes sorti qu'au matin. Que s'est-il passé ? Quelle leçon pressée aviez-vous à lui donner ?

— Prince !

— Le fruit était mûr, vous l'avez cueilli, comment s'est-on comporté ?

— Oh !

— Allons, trêve d'exclamation ! Vous êtes l'amant de ma fille aînée, vous l'avez dépucelée ? Vous avez attendu bien longtemps, l'abbé. Une Callacini est prête à l'amour entre quatorze et quinze ans. Retenez-le et soyez moins long pour les autres. Vous avez dix mille francs de traitement, il vous faut des soins particuliers pour échapper à la fatalité qui veut l'éreintement du premier amant d'une Callacini, je vous en donne douze mille, mais à une condition, pas de remerciements. Vous préparerez Lucine à ma visite nocturne pour demain.

— Vous !

— C'est à prendre ou à laisser. Remarquez que je pourrais agir par moi-même. Pour votre mission, deux billets de mille francs de gratification.

Callacini était immensément riche : l'abbé Rectal, tout étourdi, jura absolu dévouement à ses fantaisies, et Lucine, ne mentant pas à la race, se déclara très fière de l'attention paternelle.

Pour Lucette, l'abbé se souvint de l'observation du prince, et la fillette touchait à peine à ses quinze ans, qu'elle céda à l'entraînement des sens, habilement provoqué par son digne précepteur. Du coup, l'abbé vit porter son traitement à quinze mille francs et reçut cent mille francs, le jour où, ayant enfin libéré Lucie de son pucelage, à ses quinze ans et demi, le prince lui déclara sa mission terminée.

Les trois filles, devenues femmes, ne passèrent pas toutes les trois par la tendresse paternelle, transformée en tendresse incestueuse. Seule Lucine demeura quelque temps l'alimenteuse du

feu sacré chez le prince. Puis, celui-ci rencontra Annita de Thémin, en pleine royauté de république d'Éros, se laissa séduire par sa furie luxurieuse et traita avec le financier Herzogen pour qu'il la troquât contre sa fille Lucine.

Amant d'Annita, il accepta de faire partie de l'association, et de plus en plus épris de cette femme, l'introduisit dans son hôtel.

La belle Annita fut bientôt la tendre amie de Lucette, et l'entraîna avec l'autorisation du père, dans la république, sur laquelle elle n'exerçait plus la royauté. Ce fut son mari, Laurent de Thémin qui, après l'abbé Rectal, se chargea de la jeune fille.

Lucette avait le caractère plus tranché que son aînée. Elle aimait certes le plaisir, elle voulut néanmoins s'assurer une position régulière. À seize ans, elle épousait Étienne de Mongellan, bien moins riche qu'elle, mais très amoureux, et en six mois d'une lune de miel ininterrompue, elle le voyait dépérir et mourir, la laissant enceinte. Elle le pleura cinq mois, accoucha et retourna à la république d'Éros, où, à l'âge de dix-huit ans, elle devint la troisième reine.

La création d'Annita était en pleine effervescence. Composée de près de six cents membres, raccolés dans les mondes riches, aristocratiques, parmi des intelligences indépendantes et audacieuses, elle apparaissait comme un rêve d'enchantements, où chacun s'ingéniait à inventer des distractions et des plaisirs. Beaucoup renonçaient à leur vie usuelle pour se consacrer à cette œuvre d'amour, où la volupté circulait en toute liberté.

Pour Lucette, la cérémonie du couronnement fut particulièrement belle, Annita continuant à l'aimer avec passion et Lucette ne voyant que par ses yeux.

Elle exerça son pouvoir en toute conscience, fit adopter des mesures de décorum et d'apparat pour l'honorer, afin qu'elle brillât étoile lumineuse d'amour, et il y eut des cérémonies où elle put s'illusionner et se croire vraiment détentrice d'un pouvoir terrestre. Elle portait le diadème, le manteau royal ; elle ordonna des fêtes de nudité où l'on se prosternait à ses genoux, à son passage. Des déclarations brûlantes l'assaillirent de toutes parts, il y avait de quoi emballer la raison la plus froide. Elle voulut consacrer cette royauté élective et temporaire par des prérogatives, se faire octroyer une garde d'honneur, s'attribuer un sérail d'amis et d'amies, son père lui dit :

— Tu dépasses le but, petite, tu es reine d'amour, non reine sur les esprits et les cœurs.

— L'amour domine les esprits et le cœur, et le cul autorise tout. Laurent veut qu'on adore le mien en effigie, il parle de le faire mouler et de l'exposer dans la salle des fêtes.

— Laurent est très épris. Le pouvoir d'un cul est éphémère, et j'en vois se lever un à l'horizon qui ralliera de nombreux fervents.

— Lucie ! Elle est ma sœur, et de plus une de celles qui m'adore le mieux.

— Je t'ai prévenue, fais ton profit de ce que je t'ai dit :

Lucette n'en continua pas moins à accentuer son autorité et on commença à se refroidir à son égard. Laurent fut l'un des premiers à se calmer dans sa fougue.

Des événements surgirent qui jetèrent le trouble dans la vie de Lucette et de Lucie : le prince Oscar mourut dans les bras d'Annita et leur sœur Lucine entra au couvent des Bleuets.

Les trois filles d'Oscar éprouvèrent un très vif chagrin à sa mort. Elles héritaient de son immense fortune : Lucie venait d'épouser Horace Steinger, attaché d'ambassade et ami du financier Herzogen. Le partage de la succession prêta à pas mal de tiraillements, à cause des intérêts d'à côté, représentés par le couvent des Bleuets, auquel s'intéressait Lucine, devenue sœur Sainte-Lucile, par Annita de Thémin, bénéficiant d'un gros legs, par Herzogen agissant dans l'intérêt de la république et d'Horace Steinger. Tout s'arrangea cependant, mais Lucette avait perdu sa principale force dans la disparition de son père, suivie de sa rupture avec Annita. Il y eut une petite insurrection dans la république, et elle dut renoncer à sa royauté, qui passa à une demi-mondaine, admise depuis peu dans l'association, en lui abandonnant toute la fortune, gagnée dans la haute galanterie, une anglaise, Miss Eva des Chainons.

Le rôle de Lucette déclina à partir de cette heure, jusqu'à la transformation en Armée de Volupté, où, assagie par l'expérience, elle obtint d'être colonelle du régiment de rive droite.

Entre les deux sœurs Lucette et Lucie, l'accord se maintint toujours étroit et tendre. Lucie ne subit pas les contrecoups de la vie amoureuse de sa sœur.

Affiliée à la république d'Éros, dès son dépucelage accompli, elle demeura quelque temps satellite et vogua ensuite avec assez de rapidité de ses propres ailes. À la prise de voile de sa sœur Lucine, elle la remplaça auprès d'Herzogen, dont elle resta constamment depuis la passion dominante. Recueillant d'un autre côté la succession de Lucette dans les ardeurs d'Annita ; elle reçut le titre de Conseillère d'Éros, durant le temps que l'association observa le régime républicain, puis à la constitution en

armée, fut nommée commandante du quartier Monceau, et peu après intendante générale, avec la grande maîtrise d'autorité.

Lucine, Lucette, Lucie, étaient les dignes descendantes de cette longue lignée des Callacini, de l'amour desquelles on ne guérissait que par la mort ou la claustration dans les ordres les plus sévères.

Toutes les trois cependant procédaient de façon bien différente et arrivaient aux mêmes résultats : on ne pouvait plus les oublier.

Avec Lucine, c'était l'amour enveloppant, répandant sur l'amant l'alanguissement et la torpeur intellectuels, avec l'effroi du vide, de la solitude, la maîtresse aimée s'éloignant ; avec Lucette, c'était l'amour fougueux, bouillonnant, s'exaltant, emportant, jetant l'homme dans une surexcitation perpétuelle, où brusquement les nerfs se tendaient, se disloquaient semblant donner la mort à l'esprit même et où l'affaissement succédant à l'exaspération permettait de croire à la fin de tout sentiment ; avec Lucie, c'était l'amour vainqueur de toute faiblesse, l'amour dominateur et dompteur de toute matière, l'amour ressuscitant de lui-même, l'amour inextinguible s'alimentant des fluides de la femme, pour bouleverser les fluides masculins, et les porter à unir les deux corps dans un flux continuel de sensations se renouvelant à la seconde.

Et des trois sœurs, Lucine et Lucie retenaient leurs amants, alors que Lucette seule les voyait parfois lui échapper ; d'où, Lucine étant au couvent entre Lucette et Lucie, des tendances à se séparer dans les scènes d'amour, afin d'éviter des froissements.

Lucette, dérogeant une fois à cette habitude, avait laissé sa sœur Lucie s'attaquer à Émile pour l'endoctriner et l'attirer dans l'Armée de Volupté.

Àcette heure où, tous cordons dénoués, elle sentait entre ses cuisses l'amoureux ardent qui la poursuivait avec une constance infatigable à travers les bals et les fêtes du monde, elle se demandait avec mélancolie si cette victoire demeurait bien à son acquis et n'appartenait pas davantage à sa sœur.

Émile aspirait les chairs satinées de la jeune femme, échauffé, surexcité par sa leçon du matin ; il extravaguait devant cet abandon de la femme, se révélant dans ses charmes, et il pétrissait avec une fièvre de plus en plus folle les trésors qu'il découvrait.

— Il n'y a plus d'Armée de Volupté entre nous, murmura-t-elle, Émile, Émile, mon amant, ta passion me pénètre, viens au plaisir, à l'ivresse.

Elle se souleva et tous ses vêtements roulèrent à ses pieds, même la chemise ; elle apparut, magnifique statue vivante dans ses chairs et dans sa pose, se pencha au-dessus du jeune homme qui la caressait à pleines mains, et répondait :

— Enfin, je retrouve la Lucette entrevue dans le monde, la Lucette qui se moqua si souvent de mes tourments et qui, transformée, est la Lucette compatissante à l'amour qu'elle provoque.

— Ah, parle, parle, et aime-moi.

Parler ! Il se disposait à se dévêtir à son tour, on frappa à la porte du salon.

Inquiète, Lucette chercha un coin où se dissimuler.

— Au diable l'importun, cria Émile ; ne t'effraie pas, on n'entrera pas, je vais voir.

— Si tu ouvres, on m'apercevra.

— Non, mets-toi sur le côté, la tenture tombée, on ne te distinguera pas.

Sur la porte, il aperçut Léonard obséquieux ; il l'obligea à reculer.

— Monsieur, dit le domestique, il y a une autre dame qui veut vous parler de suite.

— Une autre dame !

— Voilà sa carte. Ce n'est pas une inconnue, c'est celle de l'autre jour.

— Lucie ! s'écria-t-il en lisant. Où est-elle ?

— Dans votre cabinet. Ah, Monsieur trop de femmes !

Il haussa les épaules, et sans s'occuper de Lucette, courut rejoindre Lucie à son cabinet de travail.

volume 1 · XIII

Les yeux de maître Léonard pétillaient de malice. Le drôle avait certainement regardé par le trou de la serrure et distingué quelque chose, car, Émile disparu du côté de son cabinet, il se courba de nouveau pour voir, et fit une grimace devant la tenture bouchant le trou.

Il se remit promptement et, sans se troubler, traversa deux pièces, arriva à une autre porte donnant sur le salon, et d'où il recontempla Lucette dans sa superbe nudité, debout devant une glace et se souriant.

— Mazette, murmura-t-il, quelle splendide créature ! Oh, si Rosalie était là, je la lui montrerais et ça lui produirait de l'effet. Je suis sûr qu'elle se laisserait embrasser partout. Elle est bizarre, la Rosalie, depuis qu'elle est ma femme, elle veut que je la respecte. En voilà un de respect ! Ah, quelle femme, quelle femme, et comme Monsieur doit se régaler ! Il n'y a pas mieux sur les tableaux ! Bon, voilà qu'elle se caresse le cul, cette garce, vrai de vrai, j'en coule dans ma culotte. Oh, oh, qu'est-ce qu'elle a, elle s'impatiente, elle n'ouvrirait pas la porte par hasard ! Tiens, tiens, elle s'ouvre la porte ! Oh, oh, Monsieur avec l'autre dame !

Les cheveux du pauvre Léonard s'en hérissèrent. Qu'allait-il se passer !

Émile s'était rendu à son cabinet et y avait trouvé Lucie, cachant sa photographie, qu'elle lui apportait sous un appuie-mains. Elle n'en eut pas le temps, il s'était précipité :

— Toi, toi, j'ai ta sœur Lucette ici !

— Ah !

Elle tenait la photographie à la main et allait la remettre dans sa poche, il lui saisit le bras :

— Qu'as-tu là ?

— Je t'apportais mon image nue, tu as sans doute en ma sœur la réalité, inutile que je te la donne.

— Lucie !

— Oh, je ne suis pas jalouse !

— Alors viens avec nous.

— Je ne refuse pas.

— Et pose le portrait dans ce tiroir.

Il la tenait dans ses bras, et leurs lèvres qui s'approchaient, n'hésitèrent plus à s'agripper.

— Je veux, dit-elle, que tu m'aimes d'amour plus que de volupté.

— Oh, je t'aime d'amour !

— Et Lucette ?

— Elle est de toi, de ton sang.

— Elle m'a précédée dans ta vie.

— Viens.

— Encore une caresse. Là-bas, tu entends, je ne serai que comparse : il ne faut pas qu'il y ait de la haine entre deux sœurs, entre deux sœurs comme Lucette et moi, tu comprends ?

— Et si moi je te veux aussi.

— Tu ne m'auras pas aujourd'hui.

— Oh, Lucie, Lucie, un rien de toi, je suis comme le chien affamé, il me faut ta chair !

— Tu l'auras sous tes lèvres, mais tu jouiras avec Lucette. Viens, viens, ne nous attardons pas davantage.

Àleur apparition, Lucette demeura comme figée, mais Lucie s'élançant à ses genoux, lui entoura les jambes de ses bras, lui baisa le ventre, le nombril, les fesses, murmurant :

— Oh, qu'il y a longtemps, chérie, que je n'ai pas comblé de tendresses toutes ces chères beautés.

Les caresses de Lucie agissant sur Émile, il s'agenouilla près d'elle et dit :

— Je l'adorais quand tu es venue, et mon adoration pour un tel chef-d'œuvre du ciel s'augmente de la tienne.

Lucette poussa un soupir, sourit, et tendant la main à sa sœur, répondit :

— Lève-toi, Lucie, joins-toi à nous et unissons-nous pour son bonheur.

— Que serai-je auprès de toi, sœur aimée, tu es belle, belle.

— Il t'aime et il m'aimera.

— Il t'aimait, il ne m'aimera plus.

— Que la volupté nous emporte l'âme, chérie, et ne pensons plus qu'à elle.

Lucie se releva et en peu d'instants fut nue comme sa sœur, qu'elle arracha aux minettes et aux feuilles de roses d'Émile, en

l'attrapant à bras le corps, en l'entraînant sur un canapé où elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Le tableau fut vertigineux : enlacées par le cou, ne formant qu'une masse compacte de chairs, dont les reins et les fesses de Lucie resplendissaient au-dessus, elles s'agitaient dans les assauts de deux amants épris, unissant leurs clitoris. Émile vit les mains de Lucette courir sur le cul de Lucie, dont elles jouèrent avec les doigts comme elles l'eussent fait sur des touches de piano ; il y eut des tressaillements dans les jambes qui s'arqueboutaient, et enfin des échanges de mots trahissant les impressions :

— Lucette, Lucette, tu es à moi avant d'être à qui que ce soit, le sens-tu, le devines-tu ?

— Ma Lucie, ma Lucie, tu as toujours été notre royale amante. Oh, tu m'enivres, tu me prends, tu me prends en réalité.

— Ma Lucette, nos chairs sont pour s'aimer, dis, m'aimes-tu ?

— Je t'aime.

— Et moi aussi, je t'aime ; je te tiens, tu jouis par moi, tu jouiras par lui ! Ah, qu'il vienne, qu'il vienne ! Émile, qu'attends-tu ?

Tout nu à son tour, les targettes poussées aux portes, haletant, il était devant ce couple féminin et ne pouvait agir, tant les ondulations des corps se précipitaient. Il bandait à les crever toutes les deux : Lucie se redressa, se poussa sur le côté, et le jeta sur Lucette. Sa queue s'engouffra dans les cuisses de la jeune femme, les frappant de si violents coups, que brusquement enserrés l'un à l'autre, ils jouirent dans un spasme de folie.

Immobile statue, dans une pose de domination séraphique, Lucie assista à leurs ébats, une main sur ses seins, l'autre sur ses cuisses, telle une Vénus en chair et os, descendue de l'Olympe.

Et Léonard, derrière la porte, râlant presque, la main dans la culotte, se masturbait avec rage, murmurant :

— Il n'y a qu'à moi, il n'y a qu'à moi qu'arrivent de telles aventures ! Rosalie qui n'est pas là ! Cochon, va, en voilà ta pleine culotte ! Qu'est-ce qu'ils vont faire maintenant ! Oh, Monsieur, deux femmes, et quelles femmes ! Mazette, la roussotte qui lui pelote le cul, je lui fournirais bien le mien à peloter ! Oh, bon sang de bon sang, ils n'ont pas fini, il cède encore sa place à cette garcette qui est la sœur de l'autre ! Ils marchent bien dans cette famille ! Les voilà qui recommencent leurs manigances. Ce qu'elles s'emplâtreront le cul, si ça continue ! Bon, Monsieur qui bande toujours et qui lèche le cul de sa peloteuse ! Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? Oh là là, je bandaille encore, faudra encore se secouer le nœud, mon salopiot ! Mon vieux Léonard, sois sage, va-t'en, ne te monte pas le bourrichon. Bon, la roussotte, elle lui passe encore la place et Monsieur recommence ; ils ont le diable dans le corps. C'est beau tout de même à voir ainsi enfiler une femme, et Monsieur travaille à merveille. Je lui en adresserai mes félicitations. Imbécile, il saurait que tu l'as espionné ! Oh, oh, ils jouissent, ils se trémoussent, oh, les voilà en bas du canapé, c'est bien fait ! Oh, quelle vigueur, la brune, m'est avis que la rousse est une feignante ! Elle ne se laisse pas tirer ! Faiseuse d'histoire, va, mais elle est bougrement belle et foutue, oh, ma mère ! Oh, elles se valent, et avec des particuliers de cet acabit, hum, je crois, maître Léonard… Et ça y est, faut récidiver, faut agiter le moinillon, il partirait tout seul sans ça ! Tonnerre, est-ce qu'il le lui

foutrait dans le cul ? Il a joui, ce salop-là, il n'en finira donc pas. Oh, il le lui pousse par derrière, oh, les deux jolis culs ! Il faut qu'il lèche celui de la roussotte en bourlinguant l'autre ! Elle s'est placée devant sa figure, cette gueuse ! Ah, biscaïen de Magenta, je dégouline, je dégouline, ma pauvre culotte ! Ah, c'est pas du jus de sauterelle que je perds, c'est du jus d'éléphant, tant il en sort, oh, oh, oh, Rosalie, à ta santé, bougresse ! Y a pas à dire, faut que je me sauve, ces cochons m'éreinteraient avec leurs turpitudes.

La fête se prolongea dans l'après-midi, et les deux sœurs se retirèrent ensemble dans l'accord le plus parfait.

Émile devina-t-il la conduite scandaleuse de son valet de chambre, il lui dit :

— Monsieur Léonard, il est très probable qu'à partir de ce jour, je recevrai de nombreuses visites féminines ; si cela trouble votre honnêteté, si cela chiffonne vos… bonnes mœurs, je vous autorise à chercher un autre gîte ainsi que Rosalie.

— Monsieur nous renvoie ?

— Non, je vous rends votre liberté. Je ne voudrais pas avoir à vous reprocher votre damnation.

— Ma damnation !

— Mes relations peuvent ne pas vous convenir.

— Monsieur plaisante.

— Et comme je ne tolérerai pas vos observations ni votre surveillance, je prends les devants.

— Que Monsieur se rassure ! Nous lui sommes trop dévoués pour ne pas nous réjouir des distractions qu'il s'offrira.

— Et pas de regards dans les serrures ! Ah, polisson, vous nettoierez le tapis du fumoir, près de la porte duquel j'ai remarqué des taches… qui n'y étaient pas ce matin.

Léonard devint tout cramoisi et ne sut que répliquer. Émile ajouta :

— Allons, ouste, à l'ouvrage.

FIN DU PREMIER VOLUME

volume 2 · 01

Rue de Prony, le lendemain, Émile trouva, avec Claire Harling, une autre jeune personne qu'elle lui présenta comme la chefferesse du groupe auquel il appartiendrait, madame Gabrielle de Cavisse.

— Dans l'Armée de Volupté, dit-elle, la présentation ne se fait pas simplement comme dans le monde, par l'énonciation des noms et des qualités. On ajoute des saluts et des usages. Tu connais le salut d'amour et tu l'as exécuté on ne peut mieux. Présenté à Gabrielle, vous avez à faire une gamme amoureuse. Cette gamme comprend une pose, un salut, une posture, une scène, un tableau.

— Dicte la pose.

Gabrielle se tenait debout au milieu du salon et ne disait rien : à sa réplique, elle ramassa ses jupes par devant et les souleva à auteur des genoux. Claire reprit :

— Elle est placée. Toi, tu t'agenouilles et te baisses pour regarder au dessous des jupes, tu salues, en portant la main entre ses jambes, très bien ; elle te répond, en se troussant jusqu'à la ceinture : apercevant son ventre, tu glisses la main dans ta culotte et vous êtes dans la posture. Tu lui embrasses le nombril en croix, c'est-à-dire en quatre baisers imitant le signe, dont un au milieu ; elle se tourne, tu refais le baiser en croix sur les fesses, le premier à la naissance, au bas des reins ; le deuxième et le troisième sur chacune des joues, le dernier, dans la profondeur de la raie… à la porte. Ces baisers donnés et reçus, elle pose une jambe sur ton épaule droite, tu mets un doigt à son bouton, vous représentez le tableau, et… vous êtes présentés.

— Quelles jolies cuisses !

— N'est-ce pas ! Les usages, dans une présentation veulent que vous soyez toujours à côté l'un de l'autre, que vous vous tripotiez en toute occasion et que vous vous familiarisiez de plus en plus ensemble. Gabrielle vient m'assister pour cette leçon, et te prouver que chefferesse de ton groupe, elle n'en est pas moins ton amie pour tous tes désirs.

Émile, depuis sa rencontre avec Lucie, ne cessait de se demander s'il vivait ou rêvait : les beautés succédaient aux beautés et l'imprévu se dressait à chaque pas. Il se sentait emporté dans un tourbillon de félicités, où les femmes se surpassaient pour découvrir des moyens nouveaux de séductions, et il n'apercevait pas

bien le rôle de l'homme, des compagnons qu'il était appelé à fréquenter dans les rangs de l'Armée.

Il avait vu le comte de Bouttevelle, de Mauverlin, il en avait vu quelques-uns à la capitainerie d'Héloïse, jusqu'ici on ne le mettait pas en contact direct avec eux, et il en parla à son initiatrice Claire.

— La délicatesse de notre institution le veut ainsi, répondit-elle. La femme a compris tout ce qui pouvait y avoir d'obstacles dans le groupement de cavaliers destinés à s'unir à un groupement de dames, et elle a établi les périodes d'initiation de telle façon que l'homme, après un contact absolu avec des voluptueuses s'habitue à l'idée de leur contact avec d'autres compagnons, ses frères en amour. Je t'initie à l'intelligence de la femme ; Gabrielle t'apprendra à ne pas souffrir des plaisirs que, t'ayant prodigués, elle prodiguera à un autre. Elle est chefferesse d'un groupe composé de six femmes et de cinq hommes, dont tu vas faire le sixième. Elle relève de la capitaine Héloïse qui, sur le désir de Lucie, t'a demandé dans sa capitainerie. Là, tu accompliras ton stage, et en peu de temps rien ne te choquera plus.

— Rien ne me surprendra.

— Oh, tu n'es pas prêt.

Gabrielle était une blonde de vingt-cinq ans, un peu boulotte, mais très gracieuse et très avenante. Elle intervint :

— Mon mari est de notre groupe et, par sa bonne amitié, il te témoignera l'entente absolue que nous avons acceptée.

— Ton mari !

— Francisque, de son petit nom ; il fait courir aux courses et il aime beaucoup les femmes, ce dont je suis très fière, parce que ça ne l'empêche pas de continuer à m'aimer et de me le prouver quand je le désire. Et je l'aime, mon mari ! Viens dîner avec nous ce soir et tu jugeras s'il se froisse de quoi que ce soit entre nous. Voilà une occasion de marcher en avant, ainsi que le veut Lucie à ton sujet.

Elle avait une attitude mi-ingénue, mi-audacieuse, en formulant son invitation, qui lui allait à ravir : Émile, qui guignait des yeux Claire, pelotonnée dans son fauteuil et suivant d'un œil curieux les pensées qui pouvaient l'agiter, profita de la liberté qu'on lui assurait permise, enlaça Gabrielle, lui mit un baiser sur les lèvres et répondit :

— Il ne s'effarouchera pas, même si je t'embrasse ainsi !

— Pourvu qu'il n'y ait pas de témoin indiscret ; et chez moi, il n'y en a pas.

— Chez toi, pourquoi ?

— J'emploie comme services une fille de chambre et une cuisinière ; toutes les deux appartiennent à notre armée auxiliaire.

— Des espions, des traîtres, pour une heure donnée.

— Ne t'en inquiète pas ! Ta main pétrit ma robe, envoie-la donc où elle désire, sans hésitation : pour ta gouverne, un cavalier qui brûle de toucher… les fesses à une dame et qui hésite encore par timidité, n'a qu'à lui toucher les lèvres avec le deuxième doigt. Alors, elle le regarde ainsi et il n'hésite plus : bien, tu as compris.

— Bravo, cria Claire, il ne s'attarde pas.

— Tu sais, ma petite Claire, je suis un taureau. Tu m'as privé hier et je compte sur toi, sur vous deux.

— Sur nous deux ! Quel homme ! Et la leçon !

— Oh, la leçon, je saisis mieux en fourrageant vos jupes et en vous serrant toutes les deux dans mes bras.

Il s'était laissé tomber sur un canapé et il les tenait toutes deux enlacées.

Claire lui donna une légère claque sur la joue, puis un baiser et répliqua :

— Oui, oui, tu as raison, démontrer avec exemple est agréable, moi, je ne demande pas mieux.

— Et moi aussi, dit Gabrielle posant ses deux jambes sur les genoux d'Émile et se troussant aussi haut que possible.

— Oh, les cuisses grassouillettes, murmura Émile les patouillant.

— Tu les as déjà trouvées jolies ! On les apprécie assez.

— Et toi, Claire, tu n'exposes pas les tiennes là, à côté.

— Si fait, regarde-les : elles sont moins fortes, mais elles savent quand même gigoter.

— Oh, de cette demoiselle dépucelée, s'écria Gabrielle, comme elle connaît sa science d'amour !

— Je n'ai jamais reculé au doux plaisir, et au couvent des Bleuets, j'entretenais des amours avec toutes mes camarades.

— Les hommes, les femmes, tout t'est bon !

— Je préfère les hommes.

Gabrielle fit une petite moue et dit :

— Oh, les femmes, ça a bien son charme pour une amoureuse très passionnée !

— Je ne dis pas, mais il leur manque ce qu'Émile garde encore dans la culotte.

— Vous voulez voir, mes anges !

— Mais non, continue à peloter, puisque tu as de la patience.

De la patience, certes il en avait, mais ce qui l'arrêtait surtout, c'était l'hésitation du choix, ses yeux fouillaient les cuisses de Claire, et celles de Gabrielle ; les deux femmes s'arrangeaient pour le faciliter dans sa contemplation de leur joyau caché, et écartaient les cuisses.

Ses regards glissaient sous les poils de Claire et de Gabrielle, ne s'appesantissaient pas sur le clitoris, se fixaient sur les lèvres secrètes : elles mettaient un doigt dessus, et riant, s'écriaient à tour de rôle :

— La porte est fermée, le Monsieur ne l'enfoncera pas, s'il n'est pas tout plein gentil.

— Qu'entendez-vous par : tout plein gentil.

— Qu'il bécote celle… qu'il tirera.

— Toutes les deux.

— Chiche.

Et toutes deux, jupes troussées, cuisses en avant, de dire :

— Les portes s'ouvrent.

— Et la leçon ?

— Monsieur recule ! Tu commences à savoir, la leçon est pour développer les connaissances, tu nous sembles en posséder suffisamment pour l'instant.

Àquatre pattes, il renifla les deux paires de cuisses, broutailla les poils de Claire la plus près, et la saisissant par le cul lui dit :

— Je ne recule jamais ! Je te connais d'hier, déshabille-toi, je te prendrai la première.

La quittant pour coller les lèvres entre les cuisses de Gabrielle, il vit Claire qui laissait retomber les jupes, lui allongeait un petit coup de pied dans les fesses, tout en lui répondant :

— Cela se sollicite, la nudité d'une femme.

— Ah, répliqua-t-il la bouche ensalivée des minettes dont il dévorait le conin de Gabrielle, j'ignorais, c'est dur de retirer la main de ce joli cul.

— Tu me baiseras après Claire, appuya Gabrielle en se retirant pour échapper à ses chaudes caresses, sollicite la nudité.

Àgenoux, les mains jointes, il dit :

— Beaux anges du paradis, ayez pitié d'un pauvre assoiffé de vos beautés et livrez-les-lui dans tout leur éclat.

— Bêta, intervint Gabrielle s'agenouillant à son côté et le prenant par le cou pour l'embrasser, tu le demandes très bien, et

nous te l'accorderions de suite, si actuellement nous ne remplissions pas à ton égard les fonctions de professeurs, et si nous ne devions t'enseigner comment on s'exprime dans l'Armée de Volupté pour solliciter une femme de se dévêtir.

— Ah, il y a une formalité !

— Des signes.

— Apprenez-les moi.

— Tu as sollicité d'abord Claire, je vais te remplacer et jouer auprès d'elle la pantomime : regarde bien je fais l'homme, et ma foi, je le serais volontiers pour cette petite.

— Quand il te plaira, mignonne, dit Claire.

— Bon. Bientôt, dans ce cas.

— J'attends, intervint Émile.

Très gracieusement, Gabrielle debout devant Claire, s'approcha tout près et vint lui toucher le nez avec le sien. Claire lui posa une main grande ouverte sur chaque joue et elle en baisa le creux : Elles se fixèrent dans les yeux, puis Claire appuya le front sur la poitrine de Gabrielle, et celle-ci lui pelota les seins par dessus le corsage.

Émile était resté agenouillé ; il envoya les mains sous les jupes de Gabrielle, et lui pelota les fesses.

— Eh bien, Monsieur, s'écria-t-elle, est-ce ainsi que vous suivez ma leçon ?

— Je n'en perds pas une nuance.

— Oui-da, avec votre tête sur mon tutu !

— Oh, j'aime beaucoup toutes les simagrées imaginées pour demander et accorder le plaisir, mais, je cesserais d'être moi, si, ayant deux femmes sous la main, je n'en pelotais pas une.

— Pelotais et léchais ! Lève ta langue de là, petit cochon, et examine ce qui est par terre.

— Il y a quelque chose par terre ! Ah oui, un mouchoir.

— Ce mouchoir, Monsieur, appartient à Claire, qui vient de le laisser tomber de sa poche ; il signifie qu'elle consent à vous accorder sa nudité. Maintenant, pendant qu'elle se déshabille, puisque vous vous prétendez assez solide pour jouir de deux femmes, sollicitez ma nudité, à moins que vous ne prétendiez me prendre avec ma toilette. Je te préviens alors que j'ôterai ma robe, il ne s'agit pas de la friper.

— Non, toi aussi, nue !

— Demande.

Il s'empressa d'exécuter le frottage du nez et le reste, au milieu de la folle hilarité des deux femmes, et lorsqu'il en fut au pelotage des seins, il demeura embarrassé, Gabrielle ayant dégrafé son corsage et lui présentant les seins.

— Et le mouchoir, dit-il ?

— Tu as laissé à terre celui de Claire sans t'informer de ce que tu devais faire : ce mouchoir y est encore : en te donnant mes seins à caresser, cela équivaut à un refus.

— Un refus, méchante !

— Dam, je suis obligée de supposer que tu as changé d'avis, puisque tu n'as pas ramassé le mouchoir de Claire. Examine-là. Elle a bien retiré sa robe, mais elle a suspendu son déshabillage, et, assise sur le canapé, attend que tu te décides.

— À quoi ?

— Monsieur, quand une femme à qui vous demandez sa nudité, accepte de vous la servir, en laissant tomber son mouchoir, on s'empare de ce mouchoir, on le fourre dans sa culotte, et sitôt que la femme se trouve en petit jupon, on s'approche, on lui place le mouchoir, retiré de la culotte, entre les deux seins et on colle sa bouche entre ses cuisses, jusqu'à ce que, doucement, elle l'ait fait glisser à travers sa ceinture, à son ventre, et qu'on puisse le recueillir avec les dents, puis le lui promener dans la raie des fesses, le baiser et le lui rendre.

— Je ne savais pas, chère monitrice.

— Tu n'as pas accompli cette partie de ta tâche, je lui devais et je me devais de te refuser.

— Mais, ne me remplaçais-tu pas, et ne te revenait-il pas de l'exécuter pour m'instruire ?

— Tu as rompu le contrat, en adjugeant à tes lèvres…

— Ton cul ?

— Oui, petit polisson.

— Eh bien, je vais réparer mon oubli.

— Dépêche-toi, et nous achèverons… la formalité pour moi.

Claire se leva, Émile lui glissa entre les seins le mouchoir, non sans en profiter pour la peloter, s'accroupit entre ses jambes, et il aperçut le mouchoir descendre sur le ventre ; il le happa et fit toute la manœuvre conseillée.

Claire, rentrée en possession de son mouchoir, lui jeta une jambe autour du cou et lui dit :

— Fais-moi minettes, et tu retourneras ensuite à Gabrielle.

Sur sa bouche, devant ses yeux, apparut le petit nid d'amour, encore à peine entr'ouvert, joyau précieux, et il l'humecta d'une chaude caresse, en murmurant :

— Presque une pucelle.

— Oh, je le ménage : il ne faut pas que mon futur mari soit trop volé sur la marchandise, le soir du mariage.

— Tu comptes te marier !

— N'est-ce pas mon devoir et mon droit ! Mais cela ne concerne pas la cause qui nous réunit ; tes baisers me chatouillent agréablement ; arrête, arrête-toi, vas à Gabrielle, elle est prête.

— Comment, prête ?

— Oui, regarde.

Il examina du côté où il avait laissé la jeune femme et il la vit, en petit jupon, étendue sur le tapis, les cuisses et le ventre nus, les bras allongés, tenant, dans une des mains, le mouchoir, bras, épaules et seins nus aussi.

— Claire, Claire, murmura-t-il, tu dois passer la première, si j'approche d'une telle tentation, je ne réponds pas de mon calme.

Comme si elle eût voulu l'affoler, Gabrielle écarta les jambes, et il distingua les lèvres secrètes, paraissant l'appeler par leur légère échancrure.

— La faute de ne pas avoir accompli la formalité pour mon mouchoir, dit-elle, t'a conduit à une tentation plus accentuée, mais ne te dispense pas de l'ordre que tu as indiqué toi-même. Je profiterai de ta chaleur, voilà tout, et je te supplie de ne pas trop me faire languir. Son mouchoir est dans ses mains, tu dois le lui prendre, et puis exécuter tes figures de regret.

— Des figures de regret ?

— Vas donc.

Elle le poussa et il se jeta la tête entre les cuisses de Gabrielle, pour les baiser avec transports, sans qu'elle l'en empêchât. Sa langue la fouilla dans le conin, elle lui pressa la tête avec la main qui tenait le mouchoir. Il la patouilla et elle le favorisa ; il s'échauffa et tenta de glisser sur elle ; elle se souleva sur les genoux et lui tendit le mouchoir.

— Baise-le, dit-elle.

Il le baisa.

Elle le passa sous elle, fit le geste de s'en frotter le cul, se le frotta avec l'intention de la chose, le lui représenta, et dit :

— Baise-le, en pensant à l'acte réel qu'il eût pu accomplir.

Il le baisa de nouveau.

Elle le plia en plusieurs plis, le roula comme un cigare, le glissa entre ses cuisses et doucement l'introduisit entre ses lèvres secrètes.

— Ouvre la bouche, dit-elle.

Il l'ouvrit toute large et, le mouchoir retiré de son con, elle le lui enfonça dans la bouche en disant :

— Ainsi, par mon essence dans ta bouche, c'est moi qui te prends, et je te jette le mouchoir pour t'abandonner ma personne.

Elle le pressa dans ses bras, lui enleva le mouchoir ; il n'y voyait plus, il la poussait sur le tapis pour la posséder ; elle n'était guère non plus en état de se défendre, une main se posa sur son épaule : Claire, toute nue, leur souriait.

Émile baisa sur les lèvres Gabrielle, lui donna une claque sur les fesses et, tout en se retournant vers Claire, lui dit :

— Déshabille-toi et viens vite te joindre à nos ébats.

Claire lui souriait, se prêtait à ses chaudes lippées, courant sur tout son corps, elle murmura :

— Débarrasse-toi de tes vêtements, toi aussi, tu seras mieux.

Sans décesser ses caresses, en un rien de temps, il fut nu.

Nu, il attira la jeune fille sur le tapis et la joute commença.

Chez qui régnait le plus de vertige ! Ils eussent été bien embarrassés tous les trois pour répondre.

Achevant de jouir de Claire, mourante sous la sensation, il saisit Gabrielle par les jambes et la poussa sous lui. Elle ferma les yeux, envahie, stupéfaite, conquise, murmurant :

— Tu es le diable ! Quoi, pas de répit !

— Je suis un homme qui aime ardemment la femme.

— Et tu dois les aimer toutes !

— Qui ne les aimerait, devant vos beautés si diverses et si merveilleuses ! Ah, je les ai enfin tes grasses cuisses, je les aplatis avec les miennes, je te sens dans tes frémissements de volupté et je t'ai bien devinée dans ta molle langueur de fine dodue !

— Ah, ah, ah, pelote, pelote-moi, tu m'emportes l'esprit et le cœur.

— Ah, ah, murmura Claire encore sous le charme de la possession, il me semble qu'il me prend en même temps que toi.

— Je vous prends toutes les deux, je l'ai dit et je vous tiens bien.

Il jouit de Gabrielle comme il avait joui de Claire, sur les flancs de laquelle s'étaient abattues ses mains, pour la soulever dans les soubresauts qui se précipitaient.

volume 2 · 02

Habillés, sur le point de se quitter, ils se contemplèrent dans un réel ravissement.

— Tu seras un bon soldat de volupté, dit Claire.

— Bientôt un brillant officier, ajouta Gabrielle.

— Oui, il marchera vite, il est noté par le grand Conseil.

— Vive l'armée qui m'envoie de telles initiatrices !

— Mignon, dit Gabrielle, tu es de mon groupe, il te faut vite franchir tes étapes. Te voilà acclimaté à la volupté avec deux femmes, je sais que tu l'as déjà éprouvé, ne manque pas de venir dîner ce soir chez moi, je te présenterai à mon mari et tu comprendras mieux nos plaisirs.

— Comment m'accueillera-t-il !

— En frère. Du reste, voici une note d'indications pour te mettre à l'aise comme nous le serons, nous.

Elle lui donna un petit cahier, contenant plusieurs chapitres, dont un consacré aux diverses formalités à remplir vis-à-vis d'une femme, lorsque deux cavaliers se trouvaient ensemble en sa présence, dans l'intention de la posséder. Il y jeta un coup d'œil et répondit :

— Ma foi, un peu plus tôt, un peu plus tard, puisque je dois au partage de vos faveurs le plaisir d'être des vôtres, je me garderai bien de manquer à ta gentille invitation, pour me rendre compte des impressions que j'éprouverai près de ton mari, d'un frère, comme tu dis.

— Tu dois déjà en savoir quelque chose. Tu as jouté à la capitainerie d'Éloïse.

— Tu le sais ?

— Oui.

— Je ne m'en défends pas, mais il n'y avait pas partage de la maîtresse aimée.

— L'impression n'est pas plus pénible qu'elle ne l'était pour Claire et pour moi, quand tu nous prenais successivement.

— Hum, hum, dans tous les cas, ton mari acceptant la chose, j'aurais mauvaise grâce à me dérober à la partie.

Gabrielle se tourna vers Claire et lui dit :

— Le dîner sera intime, pour l'accoutumer, mais il sera suivi d'une réception. Viendras-tu, ma petite lieutenante ?

— Impossible, ce soir mon père me présente un prétendant.

— Il y a donc un mariage sérieux sous roche ?

— Un grand nom, le prince de Zucco, qui veut redorer son blason avec mes dix millions de dot.

— Le prince de Zucco ! Ah, ma chère, une famille prétentieuse et hautaine.

— Je la mettrai à la raison.

— Tu es donc prête à accepter ?

— Pour être tout à fait libre, oui.

— Tu le seras moins que jeune fille.

— Ne le crois pas, dit-elle avec un sourire ironique, le prince marchera ou je le briserai.

— Il n'acceptera jamais l'Armée de Volupté.

— J'y resterai, moi, et cela suffit.

Émile ne disait rien. Il écoutait avec curiosité cette bizarre jeune fille, parler avec tant de liberté de son mariage. Elle le remarqua, vint lui tendre les lèvres et lui dit :

— Tu sais, tu es mon élève. Demain, encore leçon, à moins de contre-ordre d'en haut. Un bon conseil, amuse-toi bien avant de venir à tes leçons, autrement on expérimentera le plaisir, et tu ne connaîtras pas grand'chose de l'administration. Hein, l'administration de l'Armée, ça sonne bien ! Puis, si cela te plaît quand même et malgré ton cœur qu'on prétend pris, s'il te plaît de goûter à nos amours, et bien, je ne te refuserai jamais, même si je deviens la princesse de Zucco, et je crois bien que je le serai.

On échangea quelques baisers et l'on se sépara.

Émile grimpa dans un fiacre pour réintégrer ses pénates ; en dépit de sa robustesse, il se sentait des faiblesses, non qu'il fût prêt à crier grâce aux doux combats d'amour, mais parce qu'il ne voulait pas se casser les jambes après un tel exercice de volupté.

Dans son esprit bourdonnaient toutes sortes de pensées et il en germait tant et tant, qu'il ne se reconnaissait plus ; il cherchait à démêler les impressions féminines qui l'emportaient, et ces impressions se revêtant des personnalités de Lucette, Lucie, Héloïse, Yvonne, Claire, Gabrielle, il ne distinguait plus que des minois jolis et gracieux, lui souriant, l'entraînant dans un vertige inouï de sensations, où tout ce qui n'était pas la femme et ses plaisirs disparaissait.

Il frissonnait dans son être : à évoquer de telles images, les désirs renaissaient, et si sa raison parfois s'effrayait, il se ressaisissait bien vite devant le souvenir des joies déjà vécues, lui en promettant de nouvelles encore plus effectives.

Il déjeuna solitaire dans sa salle à manger, qu'égaya la veille la présence de Lucette, et il dégagea ces deux physionomies principales de ses rêves, Lucie, Lucette.

Laquelle des deux dominait son âme ! Il revoyait Lucette assise en face de lui à sa table, il entendait sa voix lui raconter des détails sur l'Armée de Volupté, il la suivait dans le salon où il se jetait sous ses jupes, il assistait à cette transformation surhumaine de la femme en déesse, s'échauffant sous l'action combinée de ses désirs amoureux et des extases de Lucie, et il admettait que chez les femmes enrôlées dans l'Armée de Volupté, le même feu les animant toutes, elles conquéraient une extrême puissance de leur sexe, bénéficiant des fougues du masculin.

Il sortait d'une véritable orgie charnelle, orgie d'un autre genre que celle de la veille, que celles vécues avec Lucie et Héloïse, ou Lucie et Yvonne, car dans le trio de ce jour, Claire et Gabrielle agirent dans leur individualité exclusive, sans se préoccuper l'une de l'autre, et il soupirait déjà après de nouveaux assauts.

Des mots lui échappaient qui faisaient sursauter son brave Léonard, le servant en silence et hochant parfois la tête.

— Inimaginable ! criait-il tout à coup en frappant d'un couteau sur son assiette.

Léonard tendait l'oreille, plus rien.

Àla fin du déjeuner, il prit son café sans passer dans son fumoir et en se promenant de long en large dans sa salle à manger. Léonard desservait, il l'interrogea :

— À quelle heure me suis-je couché ?

— Monsieur le sait bien. À neuf heures. Monsieur a été rangé comme il l'était naguère.

— Plaît-il ?

— Aussi ce matin, Monsieur a le teint reposé, le teint frais, le teint d'un homme respectable.

— Maître Léonard, trêve à vos flagorneries ! Vous ne me trouvez donc pas vanné ?

— Vanné, Monsieur ! Dam, après… ce qui s'est passé !

— Hein, que dites-vous ?

— Oh rien, rien, Monsieur. Je dis que Monsieur a une santé florissante, et que s'il se couche tous les soirs comme hier, il enterrera tous les centenaires du globe.

— À propos de coucher, j'ignore à quelle heure je rentrerai cette nuit. Vous ne vous étonnerez donc pas si je suis largement en retard.

— Oh, Monsieur, déjà ! Ce n'est pas raisonnable. Vous n'avez pas eu le temps de réparer.

— Que signifie ? Vous voulez donc me rappeler votre scandaleuse conduite d'hier.

— Monsieur !

— Vous êtes un sot misérable ! Souvenez-vous des tapis et de mon indulgence.

— Monsieur !

Le pauvre Léonard était tout blême ; Émile le laissa à sa confusion et se rendit dans son cabinet pour étudier le cahier remis par Gabrielle. Il y avait tout un code de signes, de salutations, de gestes, appliqués aux principaux cas de la vie : il les apprit le mieux qu'il put et arriva ainsi à l'heure de l'invitation.

M. et M de Cavisse occupaient un troisième étage du boulevard Haussmann.

Il fut reçu par une jeune femme de chambre, à la mine éveillée, aux yeux inquisiteurs, qui, la porte ouverte, sur le signe qu'il lui adressa en portant la main à son front avant de lever son chapeau, frappa des deux mains, sans plus d'informations, le laissa entrer, referma la porte en le saluant des bras croisés sur la poitrine et d'une légère inclinaison de tête.

Il la prit à bras-le-corps par derrière, déposa un baiser sur sa nuque ; elle envoya la main à sa culotte et dit :

— Madame attend Monsieur, je suis au courant, veuillez me suivre.

Elle l'introduisit dans un salon où il aperçut Gabrielle et son mari, lisant un journal près d'une fenêtre. Elle se retira.

Gabrielle, à cette heure, maîtresse de maison, dans une exquise toilette gris perle, avec une attitude toute différente de celle du matin, le salua, et dit à son mari, debout à son côté :

— Mon ami, Monsieur Émile Lodenbach.

Les deux hommes se saluèrent dans les formes usitées ; puis, comme ils étaient face à face, encore inclinés, Gabrielle s'avança entre eux, tendit une main aux lèvres de son mari, une autre à celles d'Émile, et tous deux la baisant, Émile dit :

— Je vous salue en elle et j'aspire à votre amitié.

Il mit un genou à terre, de Cavisse prit à bras-le-corps sa femme par derrière comme il avait pris la femme de chambre, la baisa sur la nuque et répondit :

— Je te salue, frère, sur ce corps de femme, ma femme, corps d'union et non de désunion, et je te la présente dans ses beautés, pour que tu sois convaincu de ma sincérité, ainsi que de l'affection que je te promets.

D'un mouvement lent, il la retroussa par devant jusqu'à la ceinture, et appliquant un doigt sur le nombril, il ajouta :

— Baise mes terres qui sont aussi tiennes de par notre engagement volontaire dans les voluptueuses ; ma maison t'est ouverte comme ses cuisses, mon lit est à ta disposition pour la fêter.

Émile baisa le conin, le bouton et le nombril de Gabrielle, et se prosternant, la tête sur ses bottines, murmura :

— J'ai baisé et j'ai tressailli ! Que les assises du temple soient offertes à mes lèvres.

Gabrielle se retourna face à face à son mari qu'elle prit par le cou, et posa les lèvres sur les siennes : il la retroussa par derrière, étala son cul au-dessus de la tête d'Émile en disant :

— Honore ces assises, qui sont aussi asile de volupté, et sois le bienvenu dans cette voie dont le mystère est encore amour.

Émile, baisant en croix les fesses, répondit :

— Gloire, gloire à la volupté.

Les jupes retombèrent, Émile se releva ; les deux hommes se serrèrent cordialement la main, Gabrielle les embrassa sur la bouche, l'un après l'autre, elle sonna, la fille de chambre apparut et annonça :

— Madame est servie.

Au dîner, rien d'extraordinaire ne coupa la conversation qui roula sur l'Armée de Volupté.

Gabrielle faisait la réplique à ses deux cavaliers, sans embarras et sans trouble, parlant naturellement de ce qui est réputé si scabreux.

Émile s'informa de ce qu'était un groupe.

— Un groupe, répondit Francisque de Cavisse, se constitue par des couples mariés ou des isolés de l'un et l'autre sexes, sympathisant ensemble, et se mettant en contact direct par des réunions hebdomadaires, dans lesquelles on s'étudie à se familiariser avec les plaisirs amoureux partagés. Deux femmes et un homme, et réciproquement deux hommes et une femme, forment un noyau pour chercher à se procurer le plus de satisfactions possibles, par le développement successif des jeux de la grande oie, en retardant le plus longtemps qu'ils le pourront l'acte de la possession.

— Diable ! s'exclama Émile, avec des enchanteresses pareilles aux femmes de l'armée, il est bien difficile de reculer l'explosion.

— Avec ça, intervint Gabrielle. Et ce matin, n'as-tu pas attendu un gros moment ! Ah, si tu l'avais vu ! fit-elle en se tournant vers son mari, il me tenait sur ses genoux avec Claire Harling, toutes deux jupes troussées, il avait envie de mes cuisses plus fortes que celles de Claire, mais il avait aussi envie du petit nid de Claire, plus resserré que le mien, il nous pelotait et il mourait de la fièvre d'amour ; eh bien, il s'est écoulé bien près d'un quart d'heure avant… que son machin approchât du brasier entre nos cuisses.

Se rappelant la scène de possession, elle frappa des mains dans un sentiment d'admiration et s'écria :

— Oh, quel homme infatigable !

— Qui ne serait indomptable avec vous, dit Francisque, mais revenons aux groupes. Les poses, les jeux de costumes, les familiarités mignardes, le dévêtissement à périodes, les plaisirs des attouchements et des caresses également distribués par l'unité aux deux compagnons ou aux deux compagnes, l'étude des diverses salutations amoureuses à effets plastiques de poses et de caresses, etc., aident beaucoup les premiers temps. On s'accoutume à ne plus salir les plaisirs, et on devient apte à fusionner avec d'autres membres du groupe. Nous ferons tout ce qu'il dépendra de nous, mon cher hôte, pour que tu sois bientôt à ta place parmi nos autres amis.

— Oh, il le sera promptement, il est déjà très avancé.

— Il y a la pratique des signes, des mots, des gestes.

— Il l'acquerra en frayant les membres de l'armée.

Après le dîner, on passa dans les salons, trois en enfilade, où une dizaine de personnes déjà se trouvaient réunies, en général

de jeunes hommes et de jeunes femmes, qui flirtaient fort aimablement.

L'apparition du maître et de la maîtresse de maison fit ranger les cavaliers d'un côté, les dames de l'autre, et Émile assista à l'exécution du salut d'amour, prescrit par les règlements.

Gabrielle lui prit le bras, et le menant par les salons, le présenta successivement à tous, en ajoutant à ses noms l'épithète de soldat aspirant.

Peu à peu, le monde augmenta, et il s'établit une intimité très libre, mais qui ne dégénéra pas en violente saturnale.

Les gestes se multipliaient à droite, à gauche, sollicitant ou accordant des faveurs licencieuses ; il n'y avait pas de brusquerie dans les actes, il y avait des douces extases, préludant un échauffement général.

On se mit à danser, tandis que des filles de chambre, sous la direction de celle de Gabrielle, Zinette, faisaient circuler des gâteaux et des sirops, dans une toilette fort coquette de soubrettes Louis XV.

Émile contemplait et rêvait, parlant aux uns et aux autres, ne s'avançant pas trop, se ménageant pour bien analyser, pris et quitté par Gabrielle, suivant les nécessités que lui imposait son rôle de maîtresse de maison.

Àun moment, comme il regardait danser, et ne dansait pas, Gabrielle passa à son côté avec une autre femme, une brune rieuse et aguichante et lui dit :

— Tiens, Émile, je te confie à ma belle-sœur Amélie de Marmoise, afin qu'elle soit ta Béatrix dans notre enfer.

— Je ne suis pas le Dante et je me trouve dans le Paradis.

— Oh, et moi je ne pose pas non plus à la Béatrix, s'exclama Amélie.

Tout pétillant dans cette nouvelle apparition, les yeux, les lèvres, l'attitude, sous le très large décolletage des épaules, des seins dont on apercevait la pointe ; il se rappela un signe et le fit.

Prenant la main de la jeune femme par la paume, il la souleva jusqu'à son menton, sur lequel il la frotta.

Immédiatement elle retira sa main, la posa sur ses seins pour les présenter à Émile qui les baisa l'un après l'autre.

— Te voilà lancé, dit Gabrielle, je vous laisse ensemble

Ils s'élancèrent sur le champ dans une polka et Amélie lui demanda :

— Depuis quand es-tu soldat aspirant ?

— Depuis trois à quatre jours à peine, je ne me souviens plus.

— Tu perds la tête ! Aah, tu la retrouveras après tes étonnements calmés, ta surexcitation assagie, dans les cuisses de celle qui t'aima assez pour te vouloir dans les rangs de l'Armée de Volupté.

— Celle qui m'aima !

Il eut un regard effrayé et ajouta :

— Celle qui m'aime ! Celle que j'aimais ! Est-ce que j'aime encore ! Autant de nouveaux visages, autant de nouvelles tentations ! Mon tempérament ne me condamne pas à la rêverie, il faut que je prenne.

— Eh, mon cher Lovelace, il paraît que tu séduis à chacun de tes pas. Gabrielle t'a confié à ma discrétion, je veux veiller sur toi, au moins ce soir, au moins tant que tu seras près de moi, et je t'économiserai tes forces.

— Non, non, pas de ces pitiés ! Le baiser que j'ai déposé sur tes seins m'a révélé en tes charmes une saveur toute particulière, cette saveur…

— Celle de la femme qu'on n'a pas encore possédée ! Ah, malheureux, n'y cours pas après dans l'Armée ! Il y en a des milliers, et chacune, à un instant donné, se détache en vedette. Suis la bonne règle, cantonne-toi à ton groupe, à tes bien-aimées qui t'ont mené parmi nous, et ferme les yeux sur les étoiles qui passent.

— Es-tu de celles-là ?

— Non, j'appartiens à ton groupe, et c'est toi qui y deviens mon cavalier, mon mari qui y remplissait ce rôle, ayant été appelé à l'état-major de notre commandante.

— Commandante ! Je n'entends parler que d'officiers femmes et pas d'officiers hommes.

— Mon mari est nommé lieutenant et tu connais un capitaine dans le comte de Bouttevelle !

— Ah, tu as une bouche qui mendie la caresse !

— Je ne la prêterai qu'après la danse, pour te maintenir en douce tranquillité.

— Il fallait me laisser dans l'étude, à laquelle je me livrais, en regardant les jeux de ces salons.

— Étudie en agissant.

Les mesures musicales se ralentissaient, pour permettre quelques familiarités entre les couples durant les dernières notes, elle approcha les lèvres et ajouta :

— Prends.

Les lèvres se collèrent, elle ne retira pas sa main qu'il dirigea vers sa culotte et elle murmura :

— Dessus seulement ! Oh, pauvre chéri, et tu as été plusieurs fois heureux dans cette journée !

— Toi et Gabrielle, si vous voulez, et je recommence.

— Non, pas de possession.

— Pourquoi ?

— Goûte aux hors-d'œuvres !

La main qui dirigea la sienne vers la culotte, elle l'avait saisie à son tour, et la pressait sur ses seins.

Émile les pelota en conscience et dit :

— Et pourquoi pas, au-dessous.

— Si tu veux, tu peux voir, c'est permis.

Ils s'arrêtèrent : à côté, des cavaliers baisaient les cuisses de leurs danseuses troussées, et certaines dames ne refusaient pas de sucer leurs cavaliers.

Il glissa la tête sous les jupes d'Amélie et lui fit quelques minettes.

Tout à coup il se redressa, Zinette annonçait :

— La colonelle Lucette de Mongellan.

volume 2 · 03

Lucette apparaissait en effet en toilette de velours noir, décolletée en pointe, la jupe sans traîne et plutôt courte, à peine au dessous du cou-de-pied, avec un entrecroisement de galons d'or, partant des bras, et venant expirer au dessous de la ceinture en se rejoignant sur un cercle rouge.

On l'acclamait, on la saluait, elle rayonnait et s'avançait, balançait un de ses bras nus au dessus des têtes, en signe d'amicale bienvenue.

Était-on dans le monde vivant, était-on dans le rêve ! Lucette avait à peine fait quelques pas, que les soubrettes, promptement dévêtues sur place, se montraient nues, alors que les dames se rangeaient d'un côté relevaient leurs jupes, tandis que les cavaliers sur un autre, se déculottaient et sortaient leur queue.

Amélie, poussant Émile vers les cavaliers, pour se mettre, elle, avec les dames, lui dit :

— À tout à l'heure, salut à la colonelle, imite.

Il obéit machinalement et vit Lucette s'arrêter ici et là, murmurant :

— Salut à l'amour et à ses plaisirs, frères et sœurs.

Elle se touchait les seins sous le décolletage et ajoutait :

— Mon corps est en joie de vos beautés, mes sœurs, de votre vaillance, mes frères.

Gabrielle et son mari se faisaient vis-à-vis, un peu en avant de leurs sexes : parvenue devant eux, Lucette se troussa jusqu'à la ceinture, montra ses blanches chairs, avec ses jambes serrées dans des bas noirs, sur lesquels pendaient deux glands d'or, se détachant des jarretières, posa un doigt sur ses cuisses et dit :

— La fièvre est ici comme chez vous tous.

Gabrielle et son mari s'agenouillèrent, et la baisèrent, l'une entre les cuisses, l'autre sur les fesses.

Elle vint jusqu'à Émile, les jupes sur les bras, et lui posant la main sur l'épaule, dit :

— Me bénis-tu dans mes résistances du passé ?

Il s'agenouilla, la baisa sur les cuisses et les fesses, et répondit :

— Je te bénis.

— Offre-moi le bras et conduis-moi à celle avec qui tu étais à mon arrivée.

Il la mena devant Amélie, devant qui elle s'inclina en disant :

— Merci à toi, sœur, d'avoir accueilli un de mes amis.

Amélie mit un doigt sur son nombril et répondit :

— Je n'ai fait qu'un petit accueil, tu es survenue.

— Il te le revaudra.

Se tournant vers toute la société, Lucette ajouta.

— Que le plaisir continue.

Les couples se reformèrent et l'on recommença à rire, plaisanter, s'amuser, Lucette circulant au bras d'Émile, à qui elle dit dans l'oreille :

— Je suis libre ce soir, libre pour toi, me veux-tu, malgré tes exploits.

— Si je te veux ! Oh, tout de suite.

— Eh non, seigneur soldat, mais chez vous, où nous nous réfugierons dans quelques minutes, si tu me permets d'accorder quelques pelotages. On le mérite bien.

Et il trouva tout naturel qu'à des gestes la sollicitant pour telles caresses à lui donner sur son corps, elle répondit par des gestes de consentement : et, il ne s'indigna pas de quelques baisers qu'elle accorda elle-même à des queues mendiantes, à des cuisses se découvrant.

Elle l'avait repris à toutes, même à sa sœur Lucie. En ce moment elle incarnait à ses yeux l'amour qui la désira si longtemps, la femme qui peut procurer un plaisir sans limites, la beauté qui accapare tous les reflets des sentiments et des passions pour enflammer l'homme.

Elles étaient toutes jolies, les femmes qui, autour d'eux, brillaient par l'éclat des conversations et des prouesses amoureuses espérées, elles étaient toutes des sirènes ensorcelantes, ces jolies femmes qui, les seins hors du décolletage et les jupes troussées, étalaient des blancheurs de chairs éblouissantes, attirant les baisers et les caresses ; Lucette planait au-dessus de toutes, son décolletage exhibant à peine l'intersection des seins : il entrevoyait à travers les jupes la sveltesse du corps dans ses courbes gracieuses, et il soupirait après l'heure de la possession.

Avant de se retirer, ils se rendirent dans la chambre de Gabrielle, où les attendaient la jeune femme, son mari, Amélie de Marmoise, et aussi Zinette, la fille de chambre, pour le salut de départ.

Lucette s'avança vers Francisque, agenouillé entre sa femme et sa sœur, elle s'avança, les jupes relevées par devant, vint jeter une jambe autour de son cou pour qu'il lui fît minettes, tandis qu'Émile s'agenouillant derrière Gabrielle lui faisait feuilles de roses et ensuite à Amélie.

La jambe de Lucette quitta le cou de Francisque, Lucette baisa sur les lèvres Gabrielle et Amélie, elle descendit avec Émile, ils se trouvèrent dans sa voiture les emportant rue Cortambert, il l'enlaçait, lui disait :

— Lucette, Lucette, tu es à moi, tu es venue me chercher !

— Oui, je suis venue, parce que je te savais là et parce que je te voulais, comme tu m'as voulue dans le temps. M'aimes-tu ?

— Je t'aime.

— Ne veux-tu bien que moi, malgré tout ce que je t'ai fait apprendre ?

— Je ne vois rien que ta beauté.

— Tu oublies bien… les autres.

— Il n'y a que la tienne, il n'y a que la tienne, Lucette, ma Lucette.

— Ta Lucette, oui, si tu sais l'aimer comme tu le lui disais.

Ils étaient pelotonnés l'un contre l'autre, leurs lèvres s'unissaient en petits baisers.

— Et Lucie ? murmura-t-elle.

— Lucie, elle te ressemble tant !

Il s'excusait de l'amour qu'il avait cru concevoir pour la sœur.

— Ma ressemblance ! Est-ce qu'on se ressemble tant que ça ? Ne m'as-tu pas contemplée dans tout mon corps ? Ne suis-je pas plus fine, plus déliée, plus découpée que Lucie ?

— Tu surpasses toutes les femmes et tu réunis en toi toutes les beautés !

— Tu verras comme je saurai t'exciter.

Il faisait glisser sa tête vers le décolletage que cachait le manteau jeté sur les épaules, elle enlevait ce manteau, se renversait en arrière, le buste tendu, les seins rejetés hors de leur cachette, et murmurait :

— Baise-les, suce-les, enivre-toi de ma beauté, de mon corps, je te veux fou, fou de félicité.

Il répondit :

— Si tu m'excites trop, le bien se perdra.

Elle sourit, lui caressa les joues et répondit :

— Pauvre chéri, t'ai-je assez jeté du feu dans les veines ! Mais… tu savourais ta jouissance en pensée.

Àeux expirait la création. Lucette représentait toutes les femmes ; Émile, tous les hommes : ils ne songeaient même plus au cadre qu'était pour leur amour, l'Armée de Volupté.

Sous cette prostration du mâle qui, les lèvres collées aux seins de son amante, la tenait enlacée et renversée en arrière, une béatitude infinie s'emparait des sens d'Émile et de Lucette, supprimant toute vie étrangère à leur amour.

Dans ce coupé, plus étroit que celui de Lucie, aux lumières plus voilées par des lanternes à verres plus opaques, s'il détachait les lèvres des chairs satinées et fiévreuses de son amoureuse, il tressaillait dans tout son être, car sous ses yeux miroitait le palpitement des deux jolis petits globes, s'émouvant à ses caresses : il devinait le regard mourant de la femme qu'il étreignait, et qui, énamourée dans son corps et dans son âme, buvait avec délice cette minute de passion, où les mains immobiles ne cherchaient pas à soulever les autres voiles.

Pouvait-il se souvenir du trajet parcouru quelques jours auparavant avec Lucie et Yvonne ?

Oh, ces seins qui flamboyaient dans cette demi-obscurité, de quel charme étaient-ils donc doués ! Lui, lui, qui ne se lassait pas de la possession féminine, il ne parvenait pas à s'arracher à ce

fluide qui le maintenait haletant, penché sur eux, s'affalant dans ses baisers, dans ses suçons.

Ils ne parlaient plus, elle lui retira la main avec laquelle il la pressait à la taille, il se laissa faire, elle glissa les lèvres vers les siennes et murmura :

— Ne te fatigue pas, un peu de patience et ton bonheur sera le mien.

— Je ne me fatigue pas, je t'aspire dans ta beauté, tes seins allaitent ma force.

— Il faut les cacher, nous ne sommes plus très loin de ta demeure.

— Les cacher ! Pourquoi ne pas entrer en conquérante, en déesse dans mon logis ?

— Fou, fou, il n'est pas permis de traverser la rue dans un tel décolletage !

— Qui te verra ? Le manteau jeté sur tes épaules pour sauter de voiture, j'ouvre, et tu es dans ton royaume en posant le pied dans ma maison. Ton cocher lui-même ne s'apercevra de rien.

— Oh, mon cocher, devant lui, je traverserais la rue toute nue, que cela ne m'inquiéterait guère.

— Il est aussi de l'armée, comme celui de Lucie ?

— N'est-ce pas une garantie sérieuse ?

— Et de vous voir ainsi libres, ils n'en oublient pas leur rang ?

— Pourquoi l'oublieraient-ils ? Ils ont nos femmes de service, des appointements plus élevés, une protection de tous les instants, de grandes espérances pour leurs vieux jours ; ils ont la joie de la vue, parfois du toucher, puisqu'ils peuvent nous servir de femmes de chambre, si la nôtre n'est pas là.

— Oh, oh, Lucette, et ils s'arrêteraient !

— Ils sont plus à leur aise avec les femmes de leur rang. Ils ne désirent pas et nous savons éviter l'éveil de leurs désirs.

— Je suis sceptique, pardonne-le-moi.

— Tu as tort ; quant à ma sœur et à moi, nous obtenons assez de succès pour en solliciter de qui ne répondrait pas à la finesse de notre âme : notre sang est de noblesse et pur ; si des faiblesses se produisaient, nous ne les dissimulerions pas.

— Mais, en dehors de vous !

— Ceci ne nous regarde pas. Toutes les femmes sont libres, pourvu qu'elles ne provoquent pas le trouble dans l'armée.

La voiture arrivait devant l'hôtel de la rue Cortambert.

— Alors, ajouta-t-elle, tu veux que j'entre chez toi les seins libres ?

— Oui. Voilà le manteau.

— Garde-le, il n'en est pas besoin. Il fait doux. Je donnerai ainsi mes ordres à Houdin, et tu le verras rester impassible sur son siège. Examine auparavant s'il n'y a personne dans la rue.

Il sauta à terre, ne s'opposant pas à cette condition, fit signe qu'elle pouvait le suivre, et, superbe dans son allure, avec les

seins hors du corsage, tandis qu'il ouvrait sa porte, elle s'approcha de son cocher et lui dit :

— Demain à deux heures, ici, avec la toilette que te remettra Addy, et les lettres.

Il avait levé son chapeau devant sa maîtresse lui parlant ainsi décolletée, et la main appuyée sur sa poitrine, il répondit :

— Soyez en toute quiétude, ma colonelle.

Elle toucha un de ses seins de sa main gantée, tendit cette main au cocher et dit :

— Que Vénus t'accompagne, fidèle ami.

— Grand merci, je reste à vos ordres.

Il avait pressé la main de sa maîtresse, il reprit les rênes, la vit rentrer, et partit.

volume 2 · 04

Ils étaient dans la chambre d'Émile et, assise sur un fauteuil, retirant ses gants, elle lui souriait, heureuse de lui apporter enfin le bonheur après lequel il courut tant, et de ressentir elle-même ce bonheur plus qu'elle ne l'avait cru.

L'amour possible, entrevu entre sa sœur et Émile, exerça-t-il son influence sur cette concentration subite de ses pensées et de ses sens, se retournant vers l'amant qu'elle ne comptait prendre que pour l'entraîner dans l'Armée de Volupté !

Elle rayonnait du même désir qui lui agitait le cœur et s'abandonnait à son adoration muette, elle le contemplait avec des regards aussi tendres, aussi ardents que ceux dont il la dévorait.

De l'un à l'autre, il courait des frissons de luxure, qui faisaient trouver délicieusement exquise cette minute de calme.

Elle jeta les gants sur un canapé, passa une main sur toute la longueur d'un bras et, lui en montrant le haut, tout rond, tout potelé, elle lui dit :

— Petit baiser ici, petit lever de rideau, eh !

Il croulait à ses genoux, baisait la place indiquée ; elle le prit par le cou, plongea les yeux dans les siens et ajouta :

— Devant toi, Houdin a vu mes seins ; devant toi, je les ai touchés de la main ; devant toi, de cette main, j'ai serré la sienne ; es-tu jaloux, es-tu froissé ?

— Non, et je suis réellement surpris du calme de mon esprit. Car enfin, avant cette vétille avec ton cocher, je t'ai vue t'offrir aux regards de tous, dans les salons de Gabrielle ; je t'ai vue accorder des licences, et je ne doute pas que ces licences soient peu de choses à côté de ce que tu as dû faire ailleurs… et souvent.

— L'amour, pour certaines femmes d'élite, et il m'est permis de supposer que je suis du nombre, est comme un reflet de l'Olympe qui entretient, éblouissante, la beauté et ne la flétrit pas. Tu as approché Claire Harling et, ensuite, Gabrielle de Cavisse ; je sais tout ce qui se passe dans le régiment dont je suis la chefferesse : de Claire à Gabrielle, tu as constaté la nuance qui peut exister entre une jeune fille… à peine déflorée et une femme… de tempérament très voluptueux ; tu m'as possédée et

tu m'as vue ; de qui me rapprocherais-je davantage dans ma structure d'amante ?

— De Claire.

— Patience, patience, tu ne contrôleras pas encore. Je ne m'enorgueillis pas de cette imperceptible nuance, Gabrielle ; sur ce point, se différenciant peu de moi, de Claire, mais j'ai un degré de plus de féminité, par la pureté et la jeunesse, qu'avec mes sœurs, nous conserverons longtemps, longtemps.

Elle eut une courte rêverie qu'il respecta, ne la perdant toujours pas des yeux ; elle reprit :

— Donc, Émile, l'amour n'existe que dans l'âme, activant les sens ; tout ce que tu m'as vu faire, tout ce que tu supposes qu'on m'ait pu faire faire, ne demeurent, à l'heure où les désirs s'éveillent, que formalités acceptées de part et d'autre, pour découvrir le sentiment et le plaisir. Sur ce, aide-moi à me déshabiller, et ne pensons plus qu'à nous.

Mais il lui fit le signe appris pour obtenir la gamme amoureuse que, toute souriante, elle lui accorda, lui prolongeant ses baisers en croix autant qu'il le voulut, le repoussant quand, de ces baisers, il essaya de se lancer dans les minettes ou les feuilles de roses.

— Ici, c'est la formalité, Monsieur, vous l'avez sollicitée, ce n'est pas encore le plaisir.

Lorsqu'elle fut toute nue, il la conduisit à son tub et à son cabinet de toilette, et il se dévêtit à son tour.

Puis, comme il la mangeait de baisers, de caresses, qu'il la pressait de plus en plus, qu'elle riait à petits rires nerveux, devant l'exaltation de ses ardeurs, qu'elle lui rendait ses baisers et ses caresses, qu'elle s'amusait à lui échapper des mains pour courir par la chambre et aguicher ses désirs, elle lui dit soudain qu'elle avait faim, et ils descendirent dans la salle-à-manger visiter les provisions.

Un impromptu fut bientôt organisé, malgré sa vive surexcitation, dont elle parut se moquer, et, à table, mangeant de fort bon appétit, elle lui dit :

— Monsieur, quand on a été l'amant de deux femmes dans la même journée, on n'a qu'à prendre patience le soir, pour avoir la troisième.

Il allait lui répliquer par un gros baiser sur les épaules, lorsque, sur la porte laissée entr'ouverte, Léonard apparut et poussa un cri de stupéfaction.

— Animal, idiot, hurla Émile, je ne suis plus maître dans ma maison !

— Monsieur, Madame, Monsieur, balbutia le malheureux domestique.

— Ne le gronde pas, ne le gronde pas, intervint Lucette sans se troubler, et, puisqu'il est là, qu'il serve.

— Mais…

— Tu as entendu, polisson, cela t'apprendra.

Indécis, sur la porte, il n'osait ni avancer, ni reculer. Lucette se leva de table, vint le prendre par le bras, le secoua et lui dit :

— Et presto, je n'aime pas attendre. Vas faire une omelette et reviens la plaquer sur les reins de ton maître.

— Méchante, est-ce nécessaire !

— Je le craignais… l'arrivée de ce serviteur vous a produit un tel effet…

Elle pouffa de rire, il voulut s'élancer sur elle, elle l'arrêta.

— Soyez sage, monsieur Lodenbach, dit-elle, il y a des yeux innocents.

— S'il faut faire une omelette, dit Léonard, ce n'est pas de ma compétence. Je vais réveiller Rosalie.

— Tu n'es pas capable de brouiller des œufs, s'écria Lucette, eh bien, je t'en dispense. Sers nous.

Léonard était en manches de chemise. Entendant du bruit et des voix, il avait cru à une invasion de cambrioleurs, en l'absence de son maître, et il n'avait pas pris la peine de se vêtir complètement.

Il demanda :

— Monsieur me permettra bien de passer une veste ?

— Il te le permet, mais vite, répondit Lucette.

Léonard disparut et Émile, joignant les deux mains, murmura :

— Quelle folie, quelle folie, Lucette, vous m'attardez encore.

— Bah, tu auras ta revanche : tu as tout le temps d'ici deux heures de l'après-midi… et peut-être ensuite.

— Dans cet état, devant mon domestique, il potinera dans le quartier !

— Mais non, mais non, il faut qu'il s'engage dans notre armée auxiliaire.

— Lui, c'est une brute ! Et sa femme, Rosalie, une singesse.

— On en a façonné de plus rustres.

Léonard reparaissait dans une tenue impeccable : il avait trouvé le moyen d'endosser une chemise blanche et de presque se vêtir. Ses yeux écarquillés ne témoignaient nulle mauvaise humeur du service auquel on l'appelait, et, voyant que Lucette tendait son verre, il s'empressa de lui verser à boire.

Elle l'interpella :

— Tu es marié, mon bonhomme ?

— Oui… Ma… Madame.

— Oh, dis Mademoiselle, si tu veux ! La nuit, je te tutoie, demain, au jour, ce sera autre chose. Tu peux donc m'appeler Mademoiselle. D'ailleurs, je la suis pour toi.

— Madame est bien bonne.

Elle vida son verre, et comme Émile s'occupait de lui remplir son assiette, elle le remercia et se mit à manger. Léonard, versant à boire à son maître, lui dit :

— Si Monsieur m'avait prévenu, on aurait attendu pour se coucher, et il n'aurait pas eu la peine de mettre le couvert. Oh, Monsieur est bien imprudent de se découvrir ainsi, un mauvais rhume est si vite pris !

— Eh bien, et moi, modèle des serviteurs !

— Oh, vous, Madame, vous devez être cuirassée.

— Hein, l'insolent ! Bah, tu as raison, mon ami de te permettre cette observation ! Je suis certaine que tu n'as jamais dîné dans ce costume en compagnie de ta femme.

— Oh, ma mère ! Si je le proposais à Rosalie, elle me ficherait toute sa cuisinerie à la tête.

— Tu te l'imagines ! Demande-le lui, et, si elle te refuse, dis-lui que tu ne lui feras jamais plus rien, tu verras.

— Eh, eh, elle est dans le cas d'en être bien aise, et alors je serai l'attrapé.

— Émile, c'est un serin, ton domestique ! Comment l'appelles-tu ?

— Léonard.

— Léonard, mon ami, quand un homme demande quelque chose à une femme, et surtout à sa femme, il lui appartient de savoir la décider à ce qu'il veut.

— Ah, Madame, elles ne sont pas toutes… comme vous.

Elle s'amusait à faire des singeries à Émile pour le remettre en train, la présence de Léonard lui enlevant… ses moyens. Elle se renversait sur son siège, se saisissait les seins, déposait un baiser dessus et le soufflait dans sa direction ; elle se rapprochait, se rapprochait, enfin se leva à son côté, lui prit la main pour qu'il l'enlaçât, et cette main, se posant sur ses hanches, elle la poussa

vers ses fesses, vers la raie de son cul, tout en se penchant sur lui pour lui donner ses seins à caresser.

Léonard se tenait à quelques pas derrière, une bouteille à la main, ne sachant trop quelle attitude observer.

— Ah, murmura-t-il, jamais Rosalie ne me fera de telles doucinetteries.

Elle se retourna, dans un mouvement de pitié, et lui dit :

— Eh bien, mon ami, allez la retrouver, nous n'avons plus besoin de vous, et si, après ce que vous avez vu, vous ne la décidez pas, c'est… qu'elle n'a rien pour votre nez.

— Monsieur m'autorise ?

— Puisque Madame te l'a dit. Quand elle est ici, tu dois lui obéir.

Il se retira, et Émile, plus à l'aise, enlaçant Lucette, murmura :

— Lucette, remontons, ne restons pas davantage ici ; vous avez fini ?

— Pas tout à fait, chéri, je veux que vous reconquériez votre vigueur ici même.

— Ma vigueur ! Elle n'est pas perdue, vos regards suffisent à la ressusciter.

— Câlinez-moi sur vos genoux, je verrai ensuite.

— Ô fantasque, fantasque créature que la femme !

— N'en dites pas du mal, méchant.

Elle s'était installée sur ses genoux, les bras autour de son cou, et il la pelota avec délices, la becquetant de petits baisers réitérés.

— N'est-on pas bien partout, lorsque le désir se réveille !

— Ne me refuse plus… la pâture.

— Ici, ou là haut ?

— Où tu voudras.

— Tu es si pressé ! Oh, oh, tu as terriblement allongé !

— Pour peu que cela se prolonge, tout mon être sort par là.

— Et comment me prendrais-tu ?

— Ah, tiens, comme ça.

D'un brusque mouvement, il la plaça à cheval sur ses cuisses et la darda dans le conin, qu'elle approcha, du reste.

— Oui, oui, entre.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre, les reins de Lucette ployèrent sous la fougueuse pression des bras d'Émile, leurs lèvres s'agrippèrent, elle s'agita faiblement, murmurant :

— C'est moi qui fait l'homme !

Elle secoua doucement le ventre pour agir sur la queue emprisonnée entre ses cuisses, elle le fixa dans les yeux avec des regards de passion ; leurs articulations crièrent dans les bras, elle sentit la main d'Émile qui la fessait à petites claques : elle se tordit comme une couleuvre, précipita les mouvements et, dans un baiser fou, où ils se mordirent les lèvres, le frisson du spasme les emportant, elle râla :

— Oh, oh, oh, tu me tiens des deux côtés, amour, ton doigt est tout, tout dedans, dans la raie, ah, ah, plus encore, il est tout enfoncé, oh, oh !

Elle se tortillait des fesses, il avait toutes les peines du monde à la garder dans ses bras, collée sur ses cuisses, pour qu'aucune éclaboussure de l'éjaculation ne se perdît au dehors.

Et des baisers enragés se succédèrent, comme s'ils n'eussent pas voulu s'arracher à la béatitude qui les engluait.

— Toujours, ne se lassaient-ils de répéter, toujours, chéri, marche, marche, tu y es encore.

— Oui, oui, toujours, ne remue plus, colle-toi davantage contre ma poitrine.

— Dis, ainsi, mon ventre sur le tien, mes seins s'écrasant contre tes chairs !

— Plus près, plus près encore.

— Écartèle-moi, pour me traverser de part en part, il n'y a pas moyen de se coller davantage.

volume 2 · 05

Léonard, à pas lents, avait regagné sa chambre. La méditation à laquelle se livrait son esprit, lui tendait les veines du front, et cette méditation le tracassait dans la moindre moelle de son être, à un tel point qu'il se frottait la poitrine, le ventre, les jambes, et qu'il poussait de gros soupirs.

Âgé de trente-cinq ans, grand et long, le visage maigrillot orné de l'impériale, Léonard ne présentait guère l'aspect d'un Céladon. Il avait eu cependant des succès auprès de quelques filles de chambre des environs, et même auprès d'honnêtes magasinières, lorsque Rosalie entra chez son maître comme cuisinière, deux ans auparavant, et il l'épousa quelques mois après. Autant il était calme, posé dans ses allures, autant Rosalie, petite, grasse, avec un minois chiffonné, se montrait turbulente et vive. La cour galante qu'ils se firent avant le mariage, avait-elle produit tout son effet ? Du jour où ils se trouvèrent unis de par M. le maire et M. le curé, Rosalie rationna son mari dans ses désirs amoureux et ne lui accorda ses services conjugaux que de façon très sobre, et de loin en loin. Léonard aimait sa femme, il se livra à des bassesses pour obtenir une portion plus congrue de félicités, il n'obtint rien de plus que les naturelles opérations permettant la perpétuation de l'espèce. Il se désola dans des excitations sensuelles, s'affirmant de plus en plus fréquentes.

Rosalie n'était pas une méchante femme ; elle avait sans doute ses raisons pour ne pas le suivre dans les écarts de pensée que parfois il lui dévoilait. Quand elle le voyait trop affamé, elle le menait dans leur chambre, se jetait sur le lit, jupes troussées, et lui répétait invariablement :

— Pisse ton jus, salopiau, puisque tu ne peux pas attendre ton jour, et débarrasse-toi de tes folichonneries.

— Ah, Rosalie, Rosalie !

— Tu ne veux pas pisser, je m'en retourne à la cuisine.

Elle faisait le geste de le planter là, et il l'enconnait rapidement.

Cette semaine, particulièrement, il avait sollicité des acomptes si rapprochés, que Rosalie s'était écriée :

— Pour sûr, tu dois être malade pour que ça te démange si souvent. J'en parlerai à Monsieur, et il te donnera une lettre pour son médecin.

Ce soir-là justement, elle lui avait refusé ses services, sous le prétexte qu'ils ne pouvaient décemment toutes les nuits exécuter une gymnastique qui leur brisait les jambes et les rendait lourds pour leur service du lendemain.

Réveillé en sursaut par le bruit entendu dans la salle à manger, non loin de laquelle il couchait avec sa femme, il la laissa endormie, les draps rejetés, et il la retrouva dans la même posture qu'en la quittant, le corps allongé, appuyé sur le côté droit, la tête reposant sur les bras, la chemise remontée par suite des mouvements inconscients du sommeil.

C'était le cas de le dire, il voyait la lune dans son plein relief, grosse et ronde, avec sa démarcation du milieu marquée comme si on l'eût rayée d'un fort coup de pouce labourant les chairs, et il apercevait à l'entrebâillement des cuisses quelques poils drus qui se dressaient, semblant le contempler et le narguer.

Sans bruit, il posa sur la commode la lampe dont il s'était muni, et les yeux figés sur les rotondités de sa moitié, il se remémora la vue de Lucette et de son maître, il se récita les paroles dites.

Rosalie ne s'éveillait pas ! Léonard demeurait muet dans sa contemplation, la face épanouie, cherchant comment il impose-

rait ses volontés lubriques à cette entêtée épouse, qui s'obstinait à ne lui tendre que des cuisses ouvertes.

Il se déshabilla pour être plus vite prêt dans ses tentatives, se dépouilla même de sa chemise en rougissant bien fort, car il accomplissait cette énormité avec une intention érotique pour la première fois, et, le sommeil de sa femme continuant, il s'approcha peu à peu, se demandant s'il lui fourragerait le cul de sa langue ou de sa queue déjà en érection.

Le lui fourrer là, comme ça, sans crier gare, diable, elle s'éveillerait, tapagerait certainement, le désarçonnerait, et bonsoir, il débanderait, jouerait un rôle ridicule.

Yenvoyer la langue sans être d'accord, il y avait peut-être des inconvénients. Le meilleur parti consistait à patouiller, à la tirer doucement de son sommeil, à l'entraîner sans qu'elle s'en doutât, on s'expliquerait ensuite.

Dans cette résolution, il s'installa au bord du lit, à proximité du cul, et commença son pelotage, gardant dans la main sa queue, pour la contenir dans ses élans impérieux exigeant l'action immédiate.

Il pelotait, pelotait, et les doigts chatouillant la raie, s'y arrêtèrent, grattouillèrent même l'anus.

Rosalie allongea une jambe, tressaillit, son souffle se ralentit, elle s'éveillait, et tout à coup se redressant sur un coude, tourna la tête, surprit son mari dans ses manœuvres et dans sa nudité.

— Oh, le grand salop ! s'écria-t-elle, ne voilà-t-il pas qu'il me guette dans la nuit, dans mon sommeil, pour me torchignonner le cul avec sa vilaine patte.

— M…erde, répondit Léonard exaspéré, grand salop tant qu'il te plaira, mais ton cul est à moi comme le reste, et je veux me le payer.

— Tu veux te le payer, sale ordure, espèce de mal embouché, lève ta patte de là, ne me tiens pas la jambe ou j'appelle Monsieur.

— Oh, appelle si le cœur t'en dit, mais Monsieur est avec sa belle qui, elle, ne fait pas tant de manières, lui prête son cul et te dira que tu es une dinde.

Plus fort qu'elle, exaspéré par ses désirs et par la fureur de sa résistance, il avait grimpé sur elle, la serrant dans ses jambes, la maîtrisant de ses bras.

— Veux-tu te lever de là, répéta-t-elle en lui mordant les bras.

— Non, tu as un trop beau cul pour que je ne le garde pas.

— Cochon, tu n'en feras rien.

— Je le patouille et je le tiens.

— N'est-il pas honteux d'abuser de sa force pour me violenter ! Allons, je serai une bonne femme, je n'ai pas voulu en nous couchant, viens vite jouir et puis dormir.

— Il me faut plus maintenant.

— Te faut plus, te faut plus, qu'est-ce qu'il te faut de plus, gros pisseur ?

— Ton cul, ton con ! Patouiller, baiser, lécher, nous amuser comme Monsieur avec sa petite dame.

— Tu deviens fou, mon pauvre Léonard ; on ne fait pas ces saloperies avec sa femme, on ne les fait avec personne, et tu as mal vu Monsieur.

— Possible qu'on ne le fasse pas avec sa femme, quoique je n'en sache rien ! Puis, Monsieur, il est vrai, n'est pas marié, mais il reçoit des dames du grand monde, il en a une dans ce moment, et c'est avec elle qu'il s'en fourre.

— Léonard, Léonard, lève ta tête de mon cul.

— Jamais de la vie, tu deviens raisonnable. Tu me le laisses baiser, je ne te violente plus, tu es une bonne femme.

— Oh, le chameau, il y enfonce la langue !

— Et qu'elle s'y trouve très bien ! Ah, ah, Madame Léonard, elle vous chatouille que vous haussez le cul ?

— Cochon, cochon, cochon, vas-y donc, puisqu'il n'y a plus moyen de te refuser, mais tu me montreras Monsieur et sa belle dame. Oh, de cet homme, il me fourre tout son nez dans le cul ! Qu'est-ce que tu y sens, dis ?

— Pas la rose, pardine, ça asticote joliment tout de même.

— Ah, ah, assez, assez, viens vite le faire, j'ai la tête qui me chavire !

— Le faire, le faire dans ton cul aujourd'hui ?

— Dans mon cul ! C'est défendu.

— Par qui ? Je m'en fous ! Je te dis que je le ferai dedans, et je suis sûr que Monsieur le fait.

— Monsieur, où est-il ?

— Dans la salle à manger, tout nu et la dame aussi.

— Nus tous les deux !

— Oui. Oh, quel riche cul tu as ! Jamais je ne m'en fatiguerais. Quitte ta chemise.

— Non.

— Si.

— Léonard, Léonard, laisse ma chemise.

— Montre tes tétés.

— T'es fou ! Tu abandonnes mon cul, tu ne l'auras plus.

— Oh, je ne l'abandonne pas ! Tiens, vois Bibi, comme il est content !

— Qui, Bibi ?

— Fais pas la bête ! Tu sais bien que le premier soir, après les cérémonies, je te l'ai présenté ainsi, que t'as ri et que t'as dit que ça s'appelait Jules.

Ce nom, passé inaperçu le soir des noces, ressuscitant au milieu de son orgie charnelle, le frappa au cœur : il suspendit ses caresses, et redevenu grave, assis sur le lit, les bras croisés, reprit :

— Qui t'a dit que ça s'appelait Jules ? Ah, benêt que j'étais, moi qui y avais pas fait attention ! T'as eu un autre homme, et voilà pourquoi tu n'étais pas embarrassée quand j'ai approché les marchandises. Ah, la gueuse, la gueuse !

Sans se troubler, tortillant elle-même le cul sous les yeux de son mari, elle répondit :

— Alors, la comédie est finie, tu n'embrasses plus, t'as assez cochonné, on va dormir.

Il envoya les mains à ses flancs, la tint, et murmura :

— T'as eu un amant, avoue-le.

— Tu es un pataud de chercher des misères lorsque tu mets entrain le monde ! Tu m'as éveillée, je ne sais pas ce que tu me dis avec toutes tes imaginations. J'ai ôté ma chemise, es-tu content à cette heure ? Et mes tétés, ils te plaisent autant que mon cul ?

Ramené à l'œuvre de chair, et cette fois caressé par sa femme, il oublia sa jalousie rétrospective, lui pelota les seins, le ventre, les cuisses, mais en essayant de revenir au cul.

— Tu veux le cul, toujours le cul ! s'écria-t-elle.

— Il me produit un tel effet !

— C'est tout de même vrai, je ne t'ai jamais vu si flambant !

Elle lui prit la queue dans les doigts, la caressa très gentiment, et ajouta :

— Tu crois que tu pourras me l'enfoncer dans le cul ?

— Si je le crois ! Ça entrera comme dans du beurre. Oh oui, tu veux la baiser ? Vas-y, vas-y, on s'amusera bien ensemble, hein ?

Elle se baissa et porta gloutonnement la bouche à sa queue, qu'elle suça.

Faisant les yeux blancs, il s'agita, disant :

— Hé là, oh là, pas tant de bécots, ou ça part !

Elle lâcha la queue des lèvres et demanda :

— Si nous allions voir Monsieur ?

— Oui, oui, mais pas de bruit, autrement il se fâcherait.

Tous les deux nus et enfin d'accord, ils se dirigèrent vers la salle à manger, où régnait le plus absolu silence.

— Ils ont achevé de boulotter, murmura Léonard, et ils sont remontés dans la chambre, ils n'auront pas fermé la porte, Monsieur se fout de tout, viens.

— Parle pas ainsi, Léonard ! Ah, qu'est-ce que tu fabriques là, à genoux ?

— Une lipette, et puis on grimpera l'étage.

— Et si on nous surprend ?

— Pas de danger, ils sont bien trop occupés !

— Tu l'es pas mal, toi aussi.

— Ça y est, ça y est ! Ah, Rosalie, quelle chouette femme pour ton petit mari ! T'as de l'épaisseur !

— Palpe pas et montons.

Ils gravirent à pas de loup les marches de l'escalier ; malgré les prévisions de Léonard, ils constatèrent que les portes étaient closes, et de plus les tentures baissées.

— Oh ! dit-il, ils se méfient. Partie remise, Rosalie, tu les verras un autre jour.

— Bon, retournons à notre chambre, il faut dormir.

— Dormir !

— Après que tu te seras servi tout ce qui te passera par la tête, cochon.

— Oh alors !

Dans leur chambre, Rosalie, cette fois consentante, Léonard recommença ses feuilles de roses, qu'il termina par un enculement un peu difficultueux, Rosalie ayant l'orifice des fesses légèrement resserré. Elle supporta cependant avec vaillance l'assaut, non sans mordre l'oreiller dans la première souffrance, bientôt calmée par la douce chevauchée de son mari.

Émile et Lucette s'étaient couchés : dans les bras l'un de l'autre, ils s'enivraient de tendresses, ravivant leurs forces et les rejetant dans les bons combats.

volume 2 · 06

Les étonnements de Léonard n'étaient pas finis.

Sur les dix heures et demie du matin, son maître reposant avec Lucette, Rosalie était sortie pour son marché, il achevait de remettre de l'ordre dans la maison, lorsqu'une voiture s'arrêta à la porte et un coup de sonnette le fit accourir.

Une femme, descendue d'un coupé, dont la portière demeurait ouverte, était devant lui et demandait :

— Monsieur Lodenbach ?

— C'est ici, Madame.

— Il est avec une dame ?

— J'ignore.

— Pas d'histoires. Cette dame est ma maîtresse et je lui porte une toilette de rechange, ainsi qu'une lettre pressée ; il faut que je la voie.

— C'est que…

— Nous nous expliquerons après ; prenez dans la voiture les cartons et les paquets.

Léonard, débordé devant l'impérieuse attitude de la femme de chambre de Lucette, mademoiselle Addy, s'empressa d'obéir, et elle entra dans un salon sur ses pas, la porte d'entrée refermée.

Comme il déposait les objets dont il était surchargé, il demeura bouche bée devant Addy qui, les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, semblait immobilisée.

Il se hasarda à dire :

— Vous faites votre prière, Mademoiselle ? Ah, vous tombez mal, vous êtes dans la maison d'un libre-penseur.

— Vous n'en êtes pas, répondit Addy, quittant son attitude.

— Je vous prie de m'excuser, Mademoiselle, je pense comme Monsieur.

— Ah, bien, bien !

Elle s'approcha, lui prit le menton en souriant, et dit :

— Vénus est venue !

— Ah, s'écria Léonard, souriant à la main de la jeune femme de chambre lui tenant le menton, Vénus est l'un des prénoms de votre charmante maîtresse, ici, on l'appelle Lucette.

Addy retira la main du menton et, de nouveau, s'exclama :

— Vous n'en êtes donc pas, menteur.

Voulant en avoir le cœur net, elle se planta devant lui dans une demi-révérence, prit ses jupes dans la main et les souleva à mi-mollets aux regards de plus en plus ahuris de Léonard.

La curiosité mâle agissant, il claqua de la langue en signe d'admiration, se pencha, comme pour mieux distinguer les jambes, eut un gros rire, avança la main pour saisir la robe et… reçut une gifle d'Addy, remise en posture normale, et lui disant, les yeux irrités :

— Vous n'en êtes pas, et vous me faites perdre mon temps.

— Je n'en suis pas, de quoi donc ?

— Où est ma maîtresse ?

— Vous ne la verrez pas.

— Il le faut, cependant.

— Je le regrette beaucoup, mais je ne la dérangerai pas : mon maître m'a formellement défendu d'entrer dans sa chambre avant qu'il ne sonne.

— Vous, mais pas moi.

— Ah bah, est-ce que, par hasard, vous remplaceriez l'autre ! Mes compliments, Mademoiselle.

Il fit un large salut, les bras arrondis, le haut du corps à moitié ployé, et Addy, toute étonnée, se tourna prestement et plaça une main ouverte sur ses jupes, par derrière.

Léonard apercevant cette main, petite, blanche, soignée, n'hésita pas et l'embrassa au creux.

— Vous en êtes donc, dit-elle, le regardant par dessus son épaule, et sans quitter sa pose.

— J'en suis, je n'en suis pas, murmura Léonard, je n'y comprends rien, mais votre main est douce, douce…

Il continuait à la baiser et elle tortillait des hanches, ce que voyant, il tomba sur les deux genoux et engouffra la main sous les jupes. De nouveau Addy fit brusquement face et lui allongea une maîtresse claque.

— Vous n'en êtes pas, mon Dieu, mon Dieu, le temps se perd, et il faut que je prévienne Madame.

La joue toute rouge, très dépité, Léonard se releva et dit :

— Ah ça, êtes-vous folle, Mademoiselle, ou vous gaussez-vous de ma patience ?

Subitement, Addy tira de sa poche un petit sifflet et en lança trois sons, longs et aigus.

— Miséricorde ! s'écria Léonard, tout le quartier va s'ameuter.

Il n'eut pas le loisir de réfléchir ; du dehors, on carillonna à la porte et, bientôt après, la sonnerie électrique du premier répondit à ce carillonnage et à deux autres coups de sifflet que donna Addy.

Se prenant la tête avec les mains, ne sachant de quel côté courir, Léonard dit :

— Silence, silence, Mademoiselle, vous serez cause qu'on me flanquera à la porte.

Lucette apparut à cet instant, toute nue, et s'élança vers Addy, demandant :

— Qu'y a-t-il ?

— J'avais à vous parler, Madame, cet homme s'y opposait.

— Ah, quel imbécile !

Instantanément, les bruits s'étaient tus.

— Viens, suis-moi, ajouta Lucette, entraînant sa femme de chambre vers le premier.

Léonard s'écroulait sur un fauteuil, la tête dans les mains.

— Ah, que le diable emporte toutes ces femelles qui courent après Monsieur ! Depuis qu'elles envahissent la maison, on ne sait plus comment on vit.

Il se désolait sur son fauteuil, ayant renoncé à tout travail, lorsque sa femme Rosalie entra et le trouva plongé dans son accablement. Elle déposa ses paquets et se précipita à son cou en lui disant :

— Qu'est-ce que tu as, mon loubet ?

— Ah, bonté du ciel, il y a qu'on perd la boule dans cette boîte ! La femme de chambre de cette coquine qui est en haut est arrivée, avec la voiture arrêtée à la porte, et tous ces embarras ; elle voulait voir sa maîtresse, je lui expliquais que ce n'était pas possible, elle a foutu un charivari, et la garce, celle de là haut, est descendue la chercher.

— Laisse leur faire leurs affaires, benêt ; t'as fait les tiennes, cette nuit, monstre d'homme, tu les feras encore, pas vrai ; viens m'aider à préparer le dîner, et qu'on se bécote…

— Oh oui, Rosalie, répliqua-t-il, le visage épanoui, qu'on s'en payera encore !

— T'as des forces de reste ?

— Toujours.

— Alors, allons-y.

La sonnette d'appel du premier retentit et empêcha le bel élan conjugal qui emportait vers la cuisine les deux époux. Ennuyé, Léonard dit :

— Voilà qu'il m'appelle, le coco.

— Faut obéir, chéri, on se retrouvera.

— Léonard s'exécuta et, pénétrant dans la chambre d'Émile, aperçut son maître tout seul, debout, occupé à lire une lettre.

— Monsieur Léonard, prononça Émile, je ne voudrais pas vous contrarier, mais il importe néanmoins que je vous avise d'un fait

très ennuyeux pour mon service : votre intelligence manque de tact.

— De tact, Monsieur !

— Parfaitement. Vous veillerez donc à vous munir de cette marchandise pour l'avenir, car, malgré toute mon indulgence, sans cela, nous serions dans la dure nécessité de nous séparer.

— Monsieur…

— Pour aujourd'hui, vous aurez à obéir à ce que vous commandera mademoiselle Addy.

Celle-ci entrait dans la chambre. Ayant entendu la dernière phrase d'Émile, elle dit :

— Qu'il monte donc les objets laissés en bas et qu'il prévienne le cocher d'être ici au plus tard vers une heure et demie.

— Ah, vous me restez donc à déjeuner ?

— Oui, mon ami, répondit Lucette, apparaissant à son tour, chaussée et en chemise.

Léonard se hâta d'obéir et, les paquets montés, Addy le suivit pour vaquer aux divers détails du service.

Émile et Lucette se retrouvèrent seuls.

— Tu as lu, interrogea Lucette ?

— Oui, et je ne comprends pas ta détermination.

— Ma sœur Lucine à Paris, me mandant aux Bleuets, ne saurait le faire que pour une raison très sérieuse. Addy l'a bien saisi. Dès la lettre reçue, elle est accourue.

— Et tu veux que je t'accompagne à ce couvent ?

— Tu verras une chose que peu d'hommes connaissent : une communauté cloîtrée de femmes.

— On me permettra de pénétrer ?

— Avec moi.

— Et ces femmes ?

— Toutes, jeunes, belles, jolies, capables d'inspirer d'ardentes passions et d'en ressentir ! Je suis tranquille sur ta fidélité ! puis… un accroc, ça ne compte pas dans l'Armée de Volupté.

— Ah, tu as absorbé mon sang en entier !

— Il fallait que j'arrache l'image de Lucie de ce cœur auquel je tiens.

— Lucie ! Serais-je bien un homme, si elle se dressait en ce moment devant moi !

— Ni elle, ni personne pour aujourd'hui ! Ah, Émile, tu es bien robuste, mais je le suis aussi, et c'est toi qui as crié grâce.

— J'éprouve des vertiges à me souvenir de cette nuit ! Tu m'as brisé.

— Voyons ça.

Il était à demi vêtu, il sortit sa queue, elle baissait pavillon. Lucette eut un geste de tendresse.

— Je connais ces états-là, murmura-t-elle, elle en a au moins pour deux jours.

— Méchante, méchante !

— Mon baiser te laisse insensible.

volume 2 · 07

Lucine, sœur Sainte-Lucile, avait écrit à sa sœur Lucette :

« Ma mignonne, je suis à Paris, exclusivement pour toi ; je t'attends aux Bleuets aujourd'hui même, le plus tard dans l'après-midi. Je te baise.

Lucine. »

Sitôt après déjeuner, Lucette et Émile partirent pour le couvent des Bleuets, Addy ayant l'ordre de retourner chez sa maîtresse.

Le couvent des Bleuets, derrière un haut mur maître, défiait les curiosités. On y entrait par une monumentale porte massive, au milieu de laquelle était pratiquée une petite porte, pour laisser pénétrer les piétons. C'est par là, qu'après avoir sonné, s'introduisirent Lucette et son amant.

Un vieil homme, à demi-bossu, se tenait dans le préau.

Lucette, sans lui adresser la parole et sans qu'il s'y opposât, se dirigea vers le côté droit, une sonnerie électrique se répercuta au loin. Elle s'engagea dans un long couloir qui côtoyait de hautes fenêtres, donnant sur une immense cour carrée ombragée, et y entraîna son compagnon en disant :

— Nous sommes chez les sœurs cloîtrées des Bleuets.

— Sans plus de difficultés ?

— Essaie seul, on ne te laissera pas passer.

Au bout du couloir, dans un magnifique vestibule marbré, on rencontra une religieuse qui, debout, paraissait attendre.

Ah, la belle et étrange créature !

Sur une robe blanche, se dessinait une croix bleue ; des épaules partait un manteau bleu qui enfermait la robe sur tout l'arrière du corps et une partie du devant, et d'où s'ajustait sur la tête une capuche encadrant et enserrant le visage très joli et très gracieux.

— Sœur sainte Capraisine, dit Lucette la présentant à Émile ; Émile Lodenbach, soldat de volupté, homme à moi, continua-t-elle en présentant son cavalier.

Sœur sainte Capraisine s'inclina et répondit :

Il est sous ton rayonnement, Lucette, il pénétrera ; mais il faut qu'il soit sous l'habit religieux, entrons au parloir.

Un salon luxueux ne rappelant en rien l'austérité voulue par les vœux, avec de merveilleuses tentures sur les portes et les fenêtres, des draperies couvrant les murs, des glaces superbes de distance en distance, des tapis étouffant le bruit des pas, un ensemble de meubles capitonnés très riches, tel était le parloir où l'on introduisit Émile et où il s'assit sur un tabouret, en face des deux femmes, mollement installées sur un canapé à deux places.

— Frère Émile, dit alors sœur sainte

Capraisine, vous êtes parmi les élus, et pour ainsi marcher avec la protection de notre chère Lucette, il faut que vous ayez beaucoup de mérite. Je vous tends donc la main de tout mon cœur et de toute mon âme. Nous aimons et honorons le Seigneur par l'amour ; vous aimez l'amour, il n'est pas nécessaire de vous demander le silence sur notre maison, vous l'observerez.

— Je ne me souviendrai qu'elle existe qu'en m'y trouvant.

— Bien, bien, c'est ainsi.

— Débarrasse-toi donc de ton manteau, intervint Lucette, et reprends tes aises.

Sans hésiter, sœur sainte Capraisine ôta son manteau et sa capuche, et se montra sous sa seule robe blanche avec la croix bleue sur la poitrine, robe dessinant le buste par le corsage se moulant sur le corps : Capraisine offrit cette particularité dans sa personne, qu'elle portait les cheveux, d'un joli blond, coupés à la garçon, avec la raie sur le côté, cheveux frisés imprimant à la physionomie un air mutin très endiablé.

— Voici Capraisine et non plus sœur sainte Capraisine, ajouta Lucette.

Les yeux de la religieuse riaient, la bouche fine et coquette mignardait, Émile soupira et dit :

— Ah, cruelle, si tu prévoyais cette visite, tu as été bien méchante !

— Je ne la prévoyais pas, répondit Lucette en éclatant de rire, mais la vue, dit-on, est souvent plaisir divin ; tu pourras ainsi te

consoler et te convaincre que les sœurs des Bleuets sont des âmes bien pensantes.

— Tu as passé par là, dit Capraisine pinçant l'oreille de Lucette, et je comprends l'exclamation de ton pauvre ami. Fi de la vilaine sécheuse de mâles.

— Celui-ci est des plus robustes, et peut-être que ta toilette de dessous…

— Révèle-la lui, fit Capraisine allongeant les jambes.

— Regarde, Émile, dit Lucette.

Lentement elle souleva la robe de Capraisine, exhiba les mollets rebondis sous des bas d'un rouge vif, puis dressa un petit jupon de satin bleu et découvrit les cuisses d'un blanc laiteux, légèrement entr'ouvertes pour laisser apercevoir la fine toison blondinette.

Immobile dans son abandon, Capraisine se prêtait au jeu de Lucette et à la contemplation d'Émile.

— Eh bien, susurra Lucette, n'est-ce point un tableau délicieux, cher Émile, que ces sources de vie, car tout sort de là ! Quoi de plus important que le plaisir goûté sur ces trésors, et pour lequel on crée les palais et les merveilles ! Ah, les savants et les guerriers, les moralistes et les financiers, peuvent déplacer l'intérêt de l'existence, le chercher dans les découvertes de leurs alambics, dans la conquête des terres, dans la catégorisation des masses, dans les triomphes du lucre, tous, tous, oublieront leur but pour adorer, comme toi, ces deux jambes de femme.

Émile, fasciné par le satin des étoffes et des chairs, par le scintillement d'un gros bracelet en or placé au-dessus du genou gauche, venait de s'effondrer entre les cuisses de Capraisine, murmurant :

— Ah, Lucette, Lucette, si tu m'as momentanément ravi les forces, tu ne m'as pas supprimé le désir !

Les minettes plurent, et Capraisine, les yeux à demi-voilés par la langueur, ne les entrava pas.

— Il a salué le temple, dit Lucette, l'union est faite, parle-lui, Capraisine.

La sœur arrêta doucement les caresses d'Émile, le fit se relever, et dit :

— Je vais te conduire chez nos frères, où tu revêtiras la robe monacale et acquerras ainsi le droit de circuler dans nos établissements, à moins que Lucette ne t'ait mené pour te montrer la porte et non la chapelle.

— Je suis ici pour voir ma sœur Lucine, répondit Lucette, je ne comptais pas me présenter au temple. Si Émile veut séjourner parmi les saints et les saintes trois jours et trois nuits, je vous le livre et le reprendrai ensuite.

— Trois jours et trois nuits ! s'écria-t-il, oui, mais repos jusqu'à demain.

— Accordé, répondit Capraisine. Je te confierai au frère intendant qui te pourvoira d'une cellule, où tu auras tout loisir de méditer, prier, lire et dormir.

— Et chez moi ?

— Je préviendrai par télégramme, dit Lucette.

Il avait soif d'une revanche auprès de cette jolie sœur, dont il eût voulu goûter les tendresses ; il acceptait avec joie cette perspective de s'enfermer dans le couvent.

— Des frères et des sœurs, observa-t-il, comment cela peut-il cohabiter ensemble ?

— On ne cohabite pas ensemble, répondit Capraisine, tu vas t'en rendre compte ; dis adieu à Lucette et suis-moi.

Les deux amants s'embrassèrent avec ardeur, après s'être promis de se retrouver dans trois jours, et Émile accompagna Capraisine, qui avait remis son manteau et sa capuche.

Par une galerie souterraine, elle le conduisit dans un vaste vestibule, orné de nombreuses colonnes ; ils gravirent les marches d'un étage, après qu'elle eut sonné à une grosse cloche, et en haut de l'escalier, on se trouva en présence d'un moine à robe noire, avec la croix bleue sur la poitrine.

Le moine et la sœur se saluèrent correctement, et Capraisine dit :

— Un frère pour les Bleuets : il désire le repos jusqu'à demain, je te le recommande, frère Pierre.

— Doit-il avoir liberté ?

— Pleine et entière.

Elle prit la main d'Émile et la baisa.

— Il est notre hôte, dit frère Pierre. Capraisine inclina la tête, et se disposant à se retirer, dit à Émile.

— Frère Pierre est ici ton guide et ton précepteur, écoute-le.

— Au revoir, ma sœur.

Émile entendait se reposer, frère Pierre l'installa dans une cellule, meublée d'un confortable relatif, lui remit un costume de moine pour le cas où il voudrait aller et venir, le pria cependant de ne pas agir sans le prévenir, lui indiqua les heures de repas, et lui apprit qu'à minuit il ferait bien de se rendre à un Benedicite chanté dans la chapelle.

— Bon, dit Émile, j'irai.

Il éprouvait vraiment le besoin de se reposer, avec ses exploits de ces derniers jours, et il usa de sa cellule en conséquence. Il avait bien déjeuné, il se coucha et dormit du sommeil des justes, sans s'apercevoir que frère Pierre lui apportait quelques provisions de bouche, en ne l'ayant pas vu apparaître pour le dîner.

Vers les dix heures et demie, il s'éveilla au bruit d'allées et venues précipitées dans le couloir sur lequel donnait sa cellule.

Étonné, il reconnut que celle-ci était éclairée par une étoile électrique, et il distingua les mets laissés sur la table.

Sans perdre de temps en réflexions, il fit ses ablutions, endossa la tenue monacale et mangea de fort bon appétit. Il ressuscitait.

Une bouffée de vanité orgueilleuse lui traversa l'esprit.

— Lui, vaincu en amour ! Oh, Lucette, quelle erreur !

L'estomac satisfait, il sortit sur le couloir, vide alors, et l'arpenta pour chercher le frère Pierre.

La direction de l'éclairage le guida dans ses pas : des parties de bâtiments étaient laissées dans l'obscurité ; il suivit les parties éclairées et parvint ainsi, après une assez longue pérégrination, dans une chapelle très vaste, divisée en deux dans toute sa longueur par une balustrade dorée. Il vit que les moines se réunissaient sur le côté gauche, et les sœurs des Bleuets sur le côté droit.

Au fur et à mesure qu'on entrait, on pénétrait dans une des rangées de bancs, on s'agenouillait pour murmurer une prière, puis on s'asseyait les bras croisés et on méditait.

Il imita le mouvement général, sans provoquer la moindre surprise chez aucun de ses voisins.

La chapelle était brillamment illuminée, et l'autel resplendissait, non sous la lumière des cierges, mais sous les feux d'une centaine de lampes à puissants réflecteurs.

L'orgue joua en sourdine une mélodie très langoureuse.

Il y avait en ce moment une cinquantaine de frères et près d'une centaine de sœurs. Un chant religieux entonné par l'assistance appuya l'orgue.

D'une grande porte du fond, s'avança un cortège composé de prêtres sous de riches chasubles, puis de femmes, dont deux marchant en tête de leurs compagnes, avec une robe rouge au lieu de la robe blanche, la croix bleue sur la poitrine entourée d'or, le manteau était rejeté sur l'arrière et permettait le port sur la tête d'une mitre enrichie de pierreries : deux femmes de beauté idéale, dont l'une, la sœur de Lucette, Lucine, facilement reconnaissable à sa ressemblance avec ses sœurs, et l'autre, la sœur gé-

nérale de l'Ordre, sœur sainte Geneviève, ex-marquise de la Quérette.

Le cortège traversa la chapelle, on enleva la barricade séparant les deux côtés ; à l'autel, apparut un prêtre accompagné d'enfants de chœur, le chant mélodique se transforma en marche triomphale, sœur sainte Geneviève et sœur sainte Lucile vinrent occuper chacune un trône dans l'enceinte sacrée, un troisième y demeura vide.

La cérémonie religieuse s'accomplit au milieu de la dévote attention de tous, le Benedicite la termina, et voilà qu'Émile vit les sœurs s'aligner à la suite les unes des autres contre les murailles, autour de la chapelle.

Le premier banc des moines, puis le deuxième, et successivement les autres, furent abandonnés par les frères qui vinrent passer devant les sœurs, s'arrêtant devant chacune, les regardant les yeux dans les yeux.

De temps en temps, un des moines plaçait un pouce sur le front d'une sœur, la sœur prenait rang après lui, et ils sortaient ensemble.

Suivant l'exemple de ses compagnons, Émile passa devant de nombreuses sœurs au visage prometteur et fripon, il comprit la signification du signe, il ne le fit pas, jusqu'au moment où il se trouva en présence de la sœur Capraisine, à côté de laquelle il aperçut le frère Pierre.

Elle lui sourit, et, devinant sa pensée, d'elle-même elle approcha le front de son pouce et lui dit :

— En me touchant de la sorte, tu me retiens pour la nuit, le sais-tu ?

— Je m'en doutais et je te cherchais.

— Le frère Pierre me gardait pour ton désir que j'avais prévu.

Ils sortirent de la chapelle sur un hall immense, où les accouplés se tenaient par la main, tandis que les moines n'ayant fait le signe à aucune sœur se groupaient près de la porte, d'où surgirent bientôt les délaissées.

L'étaient-elles réellement ? Elles n'en paraissaient pas affligées, et se mélangèrent aux moines, formant des groupes compacts de ci, de là.

L'orgue jouait une marche à larges envolées : sœur sainte Geneviève, sœur sainte Lucile survinrent, escortées d'un cortège de prêtre ; et de sœurs ; elles s'arrêtèrent sur le seuil de la chapelle, et sœur sainte Geneviève dit :

— Allez et péchez par la chair, le Créateur le veut.

Elle s'avança de quelques pas en avant, il y eut comme un cercle de moines et de sœurs autour d'elle ; les yeux au ciel, d'un geste royal elle ramassa ses jupes jusqu'à la ceinture, les cuisses apparurent éblouissantes sous des anneaux d'or enrichis de diamants, elle mit l'index au conin et dit :

— Ventre de femme, ventre d'amour, marchez à la curée des chairs, frères et sœurs.

Le prêtre qui officiait, sortit à son tour de la chapelle, tenant à la main un godmichet. Il vint en frapper les cuisses de la sœur sainte Geneviève, et cria :

— L'homme est pour la femme, et la femme pour l'homme ; mais s'il en est qui ne peuvent pas, que le frère appelle à son aide le frère, pour la sœur, que la sœur invite la sœur pour le frère, et qu'ils s'unissent par Balaal dans le jeu du godmichet.

Il dirigea la pointe du godmichet entre les cuisses de sœur sainte Geneviève, elle le lui enleva, le maintint un instant dans son conin, le souleva en l'air, laissa retomber ses jupes, et le posant sur la bouche du prêtre, dit :

— Il a honoré le sanctuaire d'amour, il est de vérité, baise-le, sœur sainte Lucile le sucera ensuite, et il circulera de bouche en bouche de nos sœurs, après que successivement chacune l'aura placé entre ses cuisses.

Émile conservait la main de Capraisine dans la sienne, et assistait avec grande curiosité à cette scène.

— Lucette, lui murmura-t-elle tout bas, m'a priée de te présenter à sa sœur Lucine, générale dans l'Armée de Volupté, je te conduirai tout à l'heure à elle, crois-tu bien sage de te conserver à ma personne ?

— La première qu'on salua, Capraisine, est de plein droit notre initiatrice aux mystères qui l'entourent. Mon choix serait allé à ta beauté en dehors de cette considération.

Mais si l'action de luxure agissait déjà sur tous les cœurs, elle n'enlevait pas la poésie du tableau, tableau d'un effet saisissant par l'ensemble de toutes ces beautés jeunes, aux yeux incandescents, ressortant sur le blanc des robes, le bleu des manteaux, avec un entourage de moines robustes, trahissant leurs désirs par

des gestes fouilleurs, le tout se mouvant au milieu de colonnes de marbre, scintillant sous les lumières.

L'amour dans la volupté emplissait l'atmosphère de mille senteurs parfumées, où toutes les fleurs de la création semblaient apporter leur appoint pour s'unir aux effluves sexuelles et produire des attractions invincibles, où l'homme, ne doutant pas de posséder la force inépuisable pour satisfaire tant de déesses diverses de genre et de séduction, considérait le choix comme une formalité de début ; où la femme, ne pensant qu'à l'ivresse sensuelle, ne perdait pas le temps à jalouser sa voisine, et au contraire s'appliquait à l'exalter dans ses charmes.

Les sœurs sainte Geneviève et sainte Lucile, accompagnées d'un état-major de prêtres et de sœurs, se retirèrent par un des côtés du hall, et Émile continua à tout examiner autour de lui.

Tout à coup une sœur, petite de taille, la capuche rejetée sur les épaules, découvrant ainsi une brune au teint mat, aux cheveux massés sur les oreilles, se glissa entre lui et sœur Capraisine, prit celle-ci à bras-le-corps et s'écria :

— Eh quoi, tu m'es infidèle ce soir, est-ce possible !

Capraisine la saisit par le cou, posa les lèvres sur les siennes, laissa voir sa langue courir dans la bouche de la nouvelle venue, à qui elle répondit :

— Mon adorée Michelle, je me dois à un hôte, à un ami de Lucette.

— Où est-il, où est-il, le cruel ?

Elle tourna la tête et aperçut Émile ; elle l'étudia d'un long regard et lui dit :

— Lucette vous confie à Capraisine, mon frère, elle ne vous a donc pas vaincu ?

— Je ne crois pas qu'une femme ait ce pouvoir !

— Oh, oh, intervint Capraisine, lui mettant une main sur la bouche, ne mens pas, si tu n'avais reposé cet après-midi, ce soir Michelle ne se désolerait pas.

— Se désoler, pourquoi ?

— Parce qu'elle est ma femme et que je lui ferai infidélité.

— Ta femme !

Sœur sainte Michelle s'arracha aux bras de Capraisine, s'empara des mains d'Émile et implora :

— Dis, dis, il ne manque pas de femmes, et des femmes très fortes pour faire jouir un homme ; vois, vois, partout les folies commencent, vois, vois, il y a de jolies femmes qui cherchent un amant de feu, vois, on te reluque, tu aurais… le grand jeu du sérail, laisse-moi Capraisine.

— Il le voudrait que je m'y opposerais, dit Capraisine. En cette minute, je brille dans son esprit, et si le corps peut se soustraire à un caprice physique, l'esprit doit s'incliner devant celui qui le sollicite.

— T'aimant, pourquoi t'empêcherait-il de m'aimer, et si je me soumettais à vos transports, pourquoi ne consentiriez-vous pas à cette concession ?

— Deux femmes pour un homme, notre frère sort de goûter à de nombreux assauts d'amour, Lucette m'a recommandé de le diriger autant que possible sagement.

— Oh, la sagesse ici ! s'écria Émile, pas fâché au fond d'assister aux ébats de deux ferventes saphistes. Elle a raison, la petite sœur, vous vous aimerez, je t'aimerai, et il n'y aura presque rien de changé entre vous.

— Je ne serai pas une ingrate, dit simplement Michelle lui baisant la main.

volume 2 · 08

Le hall se dégarnissait et, de droite, de gauche, par des portes ouvertes, on entrevoyait des salons et des galeries, où se dirigeaient les couples et des groupes.

Émile constata l'ampleur du couvent par ses vastes dépendances.

Àtravers le hall, de larges divans étaient disséminés, et sur ces divans des couples s'asseyaient, se pressaient, échangeant les baisers des lèvres, les pelotages.

Les manteaux bleus étaient jetés sur le sol, sans préoccupation de l'endroit où on les laissait tomber ; les corsages se dégrafaient, les seins se montraient, et d'ardents adorateurs de cette partie du corps féminin les baisaient, les suçaient, avec une ivresse partagée.

Sur un canapé placé près de la porte monumentale d'un salon, une sœur était assise, encore complètement voilée par le manteau et la capuche et, à ses genoux, lui tenant les deux mains, les yeux dans ses yeux, semblant lui aspirer l'âme, un jeune prêtre s'oubliait dans une adoration extatique, qui les soudait l'un à l'autre.

Par contraste, sans doute, une autre sœur, presqu'une gamine, à l'entrée de la porte, jupes troussées jusqu'aux épaules, se faisait faire feuilles de roses par un gros moine qui, dans son accélération caressante, lui soulevait le cul.

Émile, qui marchait entre les deux sœurs, aperçut un groupe d'une vingtaine de femmes, couvertes simplement de gazes transparentes, qui descendaient d'un escalier de marbre de couleur rose et se dirigeaient vers l'une des galeries latérales.

— Encore des religieuses, demanda-t-il, combien êtes-vous donc ?

— Celles-ci n'appartiennent pas aux Bleuets, répondit Capraisine, elles appartiennent à l'Armée de Volupté, qui nous envoie des renforts pour nos fêtes et nos plaisirs.

— Des femmes, toujours des femmes !

— Et des hommes aussi ! Regarde de cet autre côté, voici une trentaine de soldats de volupté qui rejoignent les salons.

Ceux-ci, vêtus de blouses de soie bleue, arrivaient en riant et, remarquant le prêtre toujours plongé dans l'adoration de la jeune sœur, par sympathie modérèrent de suite l'éclat de leur joie, pour ne pas le troubler en passant.

— Parmi les frères et les sœurs que tu as vus dans la chapelle, ajouta Capraisine, il y entre de l'élément étranger. Nous sommes un centre de plaisirs voluptueux. Nous accueillons qui aime l'amour. Tiens, salue tes compagnes de l'Armée de Volupté, elles te répondront gracieusement et ne te cacheront pas le bonheur qu'elles éprouvent à te savoir des leurs.

— Saluer comment ?

— Tu ignores les saluts !

— J'en connais un certain nombre.

— Fais le salut du désir.

— Et, si on me prend au mot, je te perdrai.

— Non, non, je lèverai un doigt, en signe d'accord ; ton salut devient un pur salut de courtoisie.

Elles allaient passer, les voluptueuses, sans s'arrêter au groupe formé par Capraisine, Michelle et Émile ; celui-ci se plaça devant la plus près et, se courbant, se toucha le genou.

Immédiatement, elle s'arrêta, imitée par ses compagnes, se prit les seins, tendit le ventre en avant et attendit.

Émile baisa un des seins, envoya la main aux fesses et dit :

— Je te salue, fleur d'amour, ma sœur.

— L'amour est pour tes lèvres, cher amant.

Sœur Capraisine avait levé un doigt, elles se remirent toutes en posture normale, et Capraisine dit :

— Il est notre hôte, il n'est que soldat aspirant ; je lui ai conseillé de vous arrêter et de vous adresser le salut de désir, pour qu'il vous révélât sa qualité.

— Ah, s'écria celle dont il avait baisé le sein, de quelle capitainerie es-tu frère ?

— D'Héloïse de Bouttevelle.

— Ah bien, bien, tu es l'amie de la colonelle, je sais, je sais. J'appartiens à la capitainerie du comte d'Omsac ; nous nous retrouverons probablement à la caserne Saint-Yves ; rappelle-toi de mon nom : Odette Prassier.

— Je m'en souviendrai.

Et la volupté montait, montait ! Était-il possible qu'il existât tant d'attrait dans ce défilé de femmes demi-nues ; était-il possible que l'esprit ne se lassât pas de rêver de nouvelles sensations devant de nouvelles apparitions, était-il possible qu'on ne se brisât pas les reins à la pensée seule des espérances caressées !

Des nudités se montraient dans des galeries. Émile continua de marcher entre ses deux compagnes, dans le hall, attendant l'avis que sœur Sainte-Lucile pouvait le recevoir.

Les voluptueuses étaient entrées dans les salons et, sur le divan, le prêtre avait dévêtu la sœur, magnifique créature dans la perfection de ses chairs et de ses formes, la dévorant d'ardentes minettes, où elle s'affalait sur les reins ; le gros moine s'était dévêtu et avait enculé la petite sœur ; Michelle circulait les jupes sur les bras, et de temps en temps Capraisine s'agenouillait pour lui baiser le conin ou le cul.

Une sœur vêtue d'une robe jaune et d'un manteau noir s'approcha et dit :

— Frère Émile, la générale sœur Sainte-Lucile veut te recevoir.

— Et Capraisine ?

— Elle nous accompagnera avec Michelle et tu les retrouveras en sortant du salon de notre supérieure.

Dans un boudoir où régnait une faible clarté, Émile fut introduit ; il distingua, allongée sur une coucheuse, la tête sur des coussins, Lucine, enveloppée de sa robe rouge.

— Approche, frère, dit-elle, j'ai toutes sortes de droits à t'appeler ainsi.

L'aînée des Callacini était dans tout l'éclat de la trentaine : elle avait la chevelure brune comme sa sœur Lucette, dont elle se rapprochait le plus comme traits de visage, tandis que par la voix elle rappelait davantage Lucie.

Dans sa pose alanguie, elle étudiait le jeune homme, cherchant à démêler les raisons de la tendresse que lui vouaient ses deux sœurs.

Émile s'assit sur une chaise, en face d'elle, et elle reprit :

— On t'a fait engager dans l'Armée de Volupté et, d'après les récits qui m'arrivent, tu y brilleras, non seulement par les hautes passions que tu y inspires, mais aussi par ton propre mérite. La volupté est tout ce que nous avons voulu nous assurer en créant cette organisation. Il semble que, le caprice satisfait, la sotte sentimentalité, qui pousse un homme et une femme à ne rien désirer en dehors d'eux, n'ait plus qu'à s'éteindre ; il n'en est rien. Tu as

paru, tu as séduit ; mes deux sœurs se sont brûlées les ailes, et les voilà en rivalité alors que nous espérions supprimer toute vilaine jalousie. Ceci peut devenir d'un fâcheux exemple. Heureusement les circonstances m'ont ramenée à Paris. En ton âme et conscience, parle franchement, quelle est celle de mes sœurs que tu préfères ?

— Tu veux que je réfléchisse, dans le tourbillon qui m'emporte !

— Ton âme ne voit donc pas clair ; par conséquent, peu t'importe que je te laisse Lucie ou Lucette. Je suis ici pour marier Lucette à un mari complaisant ; Lucette refuse, parce qu'elle te veut. Prends Lucie.

— Lucie, elle te fait oublier !

— Depuis quand ne l'as-tu pas vue ?

— Depuis très peu de temps, mais, dans cette dernière rencontre, elle s'effaça devant Lucette.

— Qui sait s'effacer doit régner. La famille des Callacini est en comptes avec la famille Panderoni : elle a une femme à leur donner. Tu ignores notre histoire. Lucie est mariée à Horace Steinger ; je suis dans les ordres ; reste Lucette, qui est veuve. Il faut qu'elle épouse le marquis de Panderoni. Tu es jeune, tu es robuste, tu es ardent ; Lucette, par rapport aux femmes qui t'entourent, est l'unité dans la volupté. Plus elle te dominera, et plus elle se vouera à ton amour exclusif. Ami, vous sortirez l'un et l'autre de l'Armée de Volupté, de cette armée dont tu ne connais encore presque rien.

Elle s'était soulevée sur un coude et, de son manteau noir entr'ouvert, apparaissait tout son buste nu, d'une beauté fascinante, avec les seins provocateurs, beauté captivante par la blancheur des chairs éclairant de reflets lumineux la demi-obscurité du boudoir. Elle tendit un bras nu vers le jeune homme et reprit :

— Des femmes, des femmes, ami, valent mieux qu'une, croisen mon expérience de la vie et de l'amour. Capraisine, Michelle t'attendent : si Lucette te ravit ton cœur, plus de Capraisine, plus de Michelle, plus de celles qui t'instruisent, plus de ces licences qui te poussent à te repaître de mon corps.

Il y eut un silence. Roulé aux pieds de Lucine, lui retirant, sans qu'elle s'en défendît, la jupe blanche, seul vêtement qu'elle eût encore, car elle s'était dégagée elle-même du manteau, il aspirait des lèvres tous les trésors cachés dans la troisième Callacini.

Elle se prêta à sa fièvre, et quand il voulut l'attirer dans ses bras, elle l'arrêta et dit :

— Patience, n'oublie pas Capraisine, ni Michelle.

— Capraisine, Michelle !

Elle frappa des mains, et les deux jeunes sœurs entrèrent. Elles ne s'étonnèrent pas de l'écroulement du jeune homme aux pieds de Lucine.

— Je pensais à vous, dit Lucine, aimez-vous.

Elle invita Émile à s'asseoir près d'elle et lui murmura :

— Regarde.

Michelle avait baissé les yeux ; Capraisine lui saisit les mains et dit :

— Tu m'aimes donc toujours, ma chérie ?

— Je t'aime.

Capraisine abandonna les mains de Michelle, se recula de deux pas, se prit la poitrine à pleines mains, dressa la tête dans un geste dominateur, darda les yeux sur ceux de Michelle et, d'un ton demi-persiffleur, s'écria :

— Quelle est cette femme qui veut l'amour d'une autre femme et qui se voile.

Elle demeurait immobile sur place, la tête haute, elle crispait les mains à la poitrine et soulevait à demi les jupes.

En un clin d'œil, Michelle se trouva nue, vint enlacer à bras le corps Capraisine et, lui baisant les mains par dessus la poitrine, murmura :

— Je suis nue, je suis nue, et toute à tes caresses.

Capraisine lui posa une main sur l'épaule, se pencha en avant, comme pour mieux la dévisager, et s'écria :

— Mon amour est pour la possession plus que pour les caresses ; je t'aime, Michelle, en amant, et je veux que tu jouisses dans mes bras.

— Jouir, jouir, mon corps y aspire ; tiens, touche ma motte, elle est déjà toute frétillante.

— Vois ce qui te soumettra, Michelle, et ne demande pas des faveurs que seule ma volonté a le droit de te dicter.

D'un brusque mouvement, elle se retroussa jusqu'aux seins, et Émile aperçut au bas ventre de Capraisine un godmichet planté droit, prêt à remplir son office.

— Oh, fit Michelle s'agenouillant, le Seigneur est là, sa servante se soumet !

Capraisine lui passa une jambe par dessus l'épaule, lui attira le visage entre ses cuisses et commanda :

— Baise mon talisman, petite, comme je baisais le tien ; je suis ton amant.

— Mon amant, répondit dans un souffle Michelle, dévorant de minettes Capraisine, soulevant sa jambe pour mieux diriger ses caresses.

Capraisine, la frappant au front avec le godmichet, dit :

— Assez. Déshabille-moi.

Elle fut promptement nue et, étalant sa poitrine bien fournie en tétons, ses hanches rebondies, dans une pose hardie et lascive, tenant une main sur un flanc, la tête droite dans une attitude encore plus altière, avec un étrange sourire sarcastique aux lèvres, elle plongea les yeux dans ceux de Michelle, qui la buvait avec des regards humides de passion, les détourna pour les fixer sur Lucine qui, appuyée contre l'épaule d'Émile, tressaillit et baissa les paupières.

Capraisine pirouetta sur une jambe, eut un saut de corps en arrière, se ramassa comme si elle allait s'élancer sur le couple formé par Lucine et Émile et s'écria :

— Tu me chipes donc mon amoureux, sœur Lucine.

Lucine se souleva comme magnétisée, Michelle bondit sur elle, la repoussa sur Émile, en disant :

— Ah, tu sais, il n'y a qu'une supérieure à Paris, tu nous as appelées pour nous, et non pour toi et nous.

Que se passait-il ? Émile se demanda si c'était une comédie ou une scène réelle, qui se jouait. Capraisine avait saisi une badine, appendue au mur, et en cingla les reins et les fesses de Michelle, à qui elle cria :

— Toi tu sors de ta fonction d'amoureuse.

Michelle poussa un cri de douleur, porta la main aux parties touchées, sur lesquelles en maints endroits perlait le sang : Lucine, glissant à l'étreinte d'Émile, se précipita sur elle, l'attrapa à la gorge et l'entraîna par terre.

Le rêve devenait un cauchemar ! Il n'y avait pas à en douter, Michelle râlait sous la pression des mains de la terrible Lucine.

Il n'hésita pas, empoignant à bras le corps celle-ci, il l'arracha de dessus la pauvre sœur et la ramena non sans peine au canapé.

Michelle siffla, malgré que Capraisine se fut couchée à son côté, cœur contre cœur :

— Ah, on ne s'oublie pas Lucine, si on s'accorde pour l'œuvre.

Les lèvres de Capraisine se collèrent sur celles de Michelle, qui semblait pleurnicher.

Lucine, dans un calme imperturbable, sourit à Émile et lui dit :

— Tu ne te plaindras pas, nous te servons le grand jeu de la volupté : simulacre de coups, de menaces et de haine.

— Simulacre ! Il y a du sang sur les chairs de Michelle.

— Bah, Capraisine le lui enlèvera avec la langue et elle n'en jouira que davantage.

Elle avait repris toutes ses séductions, cette bizarre créature, et se livrant à ses attouchements, elle devint sa maîtresse, en même temps que sur le tapis, Capraisine enconnait Michelle avec son godmichet.

volume 2 · 09

Il y eut à peine quelques minutes de repos où les couples reprirent haleine, se prélassant sur les tapis et où Lucine et Michelle, à cette heure étendues côte à côte, n'échangeaient plus de regards irrités, mais au contraire semblaient se convier à quelque licence inattendue.

Émile enlaçait encore le corps de sa maîtresse, Capraisine agenouillée, s'amusait à contempler le godmichet sorti du conin de Michelle et détaché de son ventre.

Lucine se délivra de l'enlacement d'Émile, tourna un regard vers Michelle attentive, d'un geste lui montra ses cuisses et murmura :

— Petite licheuse, le jus de l'homme est à ta disposition, viens vite.

Bientôt accroupie entre les cuisses de Lucine, la bouche sur ses lèvres secrètes, Michelle aspira la rosée laissée par Émile avec force grimaces de délectation.

T'en reste-t-il quelques gouttes ? demanda Capraisine à Émile.

— Pourquoi ?

— Elle te nettoiera mieux que tu ne le fis jamais.

Il bandait : de la main, Michelle lui recommanda de prendre patience jusqu'à ce qu'elle eut terminé avec Lucine ; Capraisine, debout, étonnée de cette vigueur mâle qui se ressaisissait si prestement, lui adressa un signe expressif de félicitation.

— Viens, lui dit Émile.

— Non, répondit-elle, plus tard.

Michelle, se retournant de son côté, lui saisit le gland de la queue, le contourna en rapides suçons, introduisit la langue jusqu'à l'interstice d'où coulait la liqueur, puis remonta le long de la queue, happa les couilles, et, les yeux ravis, lui donnant une claque sur les fesses, s'écria :

— Te voilà propre pour un nouvel assaut.

— Petite cochonne !

— Fi de l'ingrat, qui m'injurie pour le service rendu.

Lucine était revenue à Émile ; le prenant par le cou, elle lui dit :

— Ne vaut-il pas mieux les plaisirs ainsi et toujours, que de se consacrer au service amoureux d'une seule femme ?

— Oh, une seule femme ne me retiendra jamais longtemps !

— Le sait-on !

Capraisine avait aidé Michelle à se redresser, et s'en occupait en réel amoureux : Émile sentait autour de lui une atmosphère lourde et chargée de parfums orientaux qui portaient à la tête ; la lumière se mit à pâlir, et on ne distingua plus les objets que vaguement.

Alors, comme il était étendu sur le tapis, Lucine à son côté, il vit Capraisine venir s'asseoir à cheval sur lui, sur sa poitrine, lui faisant face, et il se régala à la patouiller. Debout devant elle, il aperçut Michelle qui se prêtait aux minettes de son amie, la surplombant de ses fesses, et il lui prit la fantaisie de la fustiger.

Le souvenir du coup de badine qui lui fut infligé, le retint par crainte de lui faire du mal.

La lumière pâlissait de plus en plus : on voyait tout juste la blancheur des chairs, et voilà qu'il tressaillit sous un mouvement continu de corps le frôlant et se succédant, sans que Capraisine le quittât ; il étendit la main et palpa les jambes de Michelle, toujours debout au-dessus de lui.

Il perçut un petit cri étouffé. Il voulut se lever, il était recouvert par un corps de femme accroupie sur son visage ; il se sentit enserré tout au long par plusieurs autres, et une main même lui dirigea la queue sur un conin qui la dominait.

Oh, ces chairs féminines ! Elles se mouvaient appelant les caresses, les suçons, les pelotages, l'encourageant dans toutes ses manœuvres d'attouchements, de baisers, de léchées, et il ne réfléchissait plus.

Ce ne fut plus un cri étouffé qui parvint à son oreille, ce fut une plainte lamentable, disant :

— Ah, grâce, grâce, je me repens, je n'oublierai plus, assez, assez, ma chair est en sang !

Puis le cri devint humble, déchirant, il se secoua, chercha à repousser tous ces corps qui l'étreignaient, il n'en eut pas la force : sur ses jambes, sur ses bras, sur sa poitrine, sur sa tête, on pesait, il était enfermé dans une véritable prison de chairs féminines.

Il ne respirait plus, il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il crut qu'il était fou. Il se trouvait dans la chambre où, pour la première fois, il posséda Lucie ; et dans cette chambre, sur le lit, où il reprenait ses esprits, Lucie et Yvonne, couchées à ses côtés, dormaient d'un doux sommeil.

Il se saisit la tête à deux mains, son mouvement réveilla Lucie, qui le prit dans ses bras et lui dit :

— Eh quoi, cher amant, est-ce ainsi qu'on s'endort ? Ah, chéri, chéri, quelle vigueur !

Yvonne s'éveilla à son tour, sourit, glissa la main à sa queue et dit :

— Oh, maîtresse, maîtresse adorée, il est encore sous les armes !

— Encore !

— Lucie, où suis-je ?

— Dans ma chambre, mon amour.

— Depuis quand ?

— Depuis que nous avons voulu nous coucher.

— Il y a longtemps ?

— Oh non, tu t'amusais tant et nous aussi.

— Nous étions seuls ?

— À nous amuser ?

— Oui.

— Ta question est spécieuse ! Je ne sais si d'autres que nous s'amusent autant ! Mais pourquoi te creuser l'esprit ? Tu disais, tu disais : « Encore », ne suis-je pas là ?

Elle l'entortillait des jambes et des bras, il la posséda, et il s'endormit de nouveau dans l'extase.

Le sommeil l'emportait. Deux femmes nues apparurent dans la chambre, Lucine et Capraisine.

— Tu as ton amant, dit Lucine d'un ton railleur.

— Je l'ai pour l'Armée de Volupté, oui.

— Oui, oui, l'armée modèle, où l'on aime l'amour et ses plaisirs, sans haine et sans restriction.

— N'es-tu pas générale de cette armée, Lucine ?

— Sans doute, sans doute, mais je suis aussi sœur des Bleuets, et on y comprend mieux la vie qu'à l'Armée de Volupté.

— Je ne le crois pas, sœur. Tu t'élèves contre Lucette qui tient trop à Émile, et toi, tu te particularises tant dans tes goûts, que tu rouvres l'ère des violences.

— J'aime de souffler sur les amours des autres, et ton bel amoureux ne pourra plus dire qu'il existe une des trois sœurs Callacini qu'il n'ait possédée !

— Tu voulais donc nous le prendre ?

— Non pas ; je tiens peu à l'homme, je préfère les femmes. Il m'a plu seulement de constater l'erreur de Lucette pensant qu'elle régnait à jamais sur le cœur de celui-ci.

— Peut-on croire à cela, dit avec amertume Lucie.

— Nous discourons, petite, et je venais te chercher pour la ronde finale. Sœur sainte Geneviève est folle de toi et n'a consenti à te confier ton bel amant qu'à la condition de ton retour.

Lucie jeta un regard sur Émile, le vit endormi ; elle sauta à bas du lit et dit à Yvonne :

— Il est sous ta sauvegarde.

— Tu peux venir sans crainte, sœur, il ne s'éveillera pas avant l'après-midi, et tu l'auras rejoint depuis longtemps, si tel est ton bon plaisir.

Que de salons et de galeries elles traversèrent pour revenir au couvent des Bleuets qui se trouvait d'un autre côté, peu importe ; les trois femmes arrivèrent à une vaste piscine rotonde, entourée de nombreuses colonnades, formant comme une enceinte de galeries marbrées autour du bassin, auquel on accédait par des

marches s'enfonçant graduellement sous l'eau, et y trouvèrent l'animation la plus vive.

Des femmes et des hommes nus circulaient, couraient, riant et plaisantant, se précipitaient à l'eau, où, à la nage, quelque galant, encore enragé, saisissait une vaillante amoureuse et essayait d'en jouir.

On s'agitait, on discutait et on se défiait, ne s'occupant des uns et des autres que pour se provoquer à un échange de caresses voluptueuses.

Entre deux escaliers une porte était ouverte, porte donnant accès à un immense et luxueux salon, dans lequel on apercevait un attroupement de femmes nues, assemblées autour d'un objet qu'elles semblaient considérer.

Lucine, Lucie et Capraisine se dirigèrent vers ces femmes et contemplèrent alors l'objet qu'elles regardaient.

Sur un matelas recouvert d'une draperie de velours noir, était étendue la sœur Michelle, les jambes serrées par des cordes aux jarrets, les bras amenés au-dessus de la tête et attachés aux poignets, évanouie, le visage d'une blancheur de cire. Tout autour des seins d'où ruisselaient des gouttelettes de sang, étaient plantées des épingles. Assis sur le matelas, un homme nu avait à la main une pelote garnie, et en piquait une nouvelle, chaque fois que la malheureuse sœur entr'ouvrait les yeux.

Lucine jeta un coup d'œil à Capraisine et murmura :

— Dire qu'elle expie notre fantaisie, née brusquement et qu'elle prétendit entraver.

— Le sang purifie l'amour, répondit dans un sourire la sœur si aimée de Michelle.

Lucie avait détourné les regards, et, du groupe de femmes avides d'assister au supplice infligé à l'une des leurs, se détacha une blonde ébouriffée, à l'allure décidée, au port magnifique, qui la prit par la taille et lui dit :

— Te revoilà enfin, je craignais de te voir manquer à ta parole.

— Je te l'avais promis, Geneviève, je serais venue à n'importe quel moment. Ce spectacle ne me convient pas, retirons-nous, si tu veux m'être agréable.

— Il cessera bientôt et je présiderai la ronde des adieux. N'est-ce point ta sœur Lucine qui a commandé cette punition ?

Elle désignait avec indifférence le matelas, où un faible cri de Michelle révélait l'application d'une nouvelle épingle.

— Jusqu'à quand cela durera-t-il ?

— Jusqu'à ce que Lucine ait dit assez.

— Oh alors !

Elle fit un pas pour aller à elle, Geneviève l'arrêta et lui dit :

— Laisse, laisse faire, tu te créerais des ennemies dans toutes celles qui se pâment à ce spectacle ! Puis, n'es-tu pas ici pour moi ?

Tout en parlant elle la pelotait comme un cavalier épris, et Lucie s'abandonna à ses mains qui la fouillaient, à ses lèvres qui cherchaient les siennes. Elle vint s'allonger sur un divan afin de

bien se livrer aux minettes de Geneviève, et elle entendit Lucine ordonner la fin du supplice.

Le vide s'opéra autour du matelas, sur lequel restèrent seuls Michelle et le planteur d'épingles ; celui-ci, changeant de rôle, les lui enleva par chaque minute marquée à une horloge, placée au milieu du salon.

Et ce retrait des épingles produisait le même effet de souffrance, attirait un nouveau cri suivi d'une tension des nerfs ; et l'homme, envoyant un coup de langue entre les cuisses, suspendait ce cri.

Capraisine, sur le seuil de la porte, avait enlacé Lucine, et lui baisant les lèvres, disait :

— Le sang de Michelle est entre nous, je serai ton amant, mais tu me paieras les souffrances de cette petite.

— Comment te le paierai-je ?

— Par mes caprices.

— Oh, qu'ils soient nombreux !

— Ne parle pas à la légère, tu ne sais ce que j'entends par caprices.

— Explique-toi.

— À quoi bon, tu n'éprouverais pas de surprise.

Une grosse cloche retentit, et un immense cri s'échappa de toutes les poitrines.

— Hosannah à la chair !

Geneviève s'arracha aux minettes dont elle abreuvait Lucie, et rejoignit avec elle, dans les galeries marbrées de la piscine, tous les assistants amassés sur ce point.

Elle s'assit sur un trône placé non loin d'un escalier, et autour de ce trône s'assemblèrent femmes et hommes, avec au premier rang, Lucine, Lucie, Capraisine. Insensiblement les hommes prirent les femmes à bras-le-corps, par derrière, et sur un mouvement lent d'oscillation, les embrassèrent sur chaque joue, tandis que se levait debout Geneviève, une main entre ses cuisses, et criant :

— Que le prêtre s'avance.

On entendit un chœur religieux, chanté dans un demi-lointain, s'approchant peu à peu, et un prêtre, sous les habits sacerdotaux, suivi d'une vingtaine de lévites des deux sexes, franchit la foule et s'arrêta devant Geneviève.

Il se prosterna par trois fois à ses pieds, les baisa l'un après l'autre, se leva, lui toucha le nombril avec l'étole, puis les fesses, et dit :

— L'œuvre de chair est consommée, allez dormir, frères et sœurs, allez et rêvez à la volupté.

Il s'assit à la turque devant Geneviève qui resta debout, et la ronde commença, rien qu'entre femmes, les hommes se retirant successivement par les escaliers.

Par couples de deux, elles tourbillonnaient autour de la sœur supérieure et du prêtre, se livraient à mille pelotages et se suçaient les lèvres, venaient s'incliner, pour partir et disparaître,

jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'un groupe minime, composé des dignitaires de l'Ordre.

Le prêtre se redressa et dit :

— Le sérail est-il en paix ?

— Il y a eu trouble, père.

— Qui sema la tempête ?

— Une impure, une sœur de l'institut.

— Elle se nomme ?

— La sœur Michelle.

— Conduisez-moi auprès d'elle.

On revint au salon. Sur le matelas se trouvait toujours Michelle, libérée des épingles qu'on lui avait plantées aux seins, les plaies lavées, mais les jambes et les mains encore attachées. Son teint demeurait cireux, et de ses yeux ouverts coulaient quelques larmes. Son bourreau la gardait, et de temps en temps lui passait sur le corps une éponge imbibée d'une huile odoriférante qui calmait les douleurs : il lui passait ensuite sur les lèvres un pinceau, après l'avoir trempé dans un flacon posé tout auprès. Michelle esquissait une grimace, mais se léchait de suite les lèvres, et ses joues se coloraient.

Àla vue du groupe de personnes qui survenait, elle ferma les yeux et attendit.

Au milieu d'une dizaine de femmes nues, le prêtre s'approcha, jeta un coup d'œil autour de lui, fit un signe à l'homme qui

veillait sur Michelle, s'agenouilla près de la tête de la jeune femme et lui dit :

— Michelle, mon enfant, quelle faute commîtes-vous ?

— Elle releva les paupières, sourit tristement, et répondit :

— J'aimais avec trop de foi.

— Et qui aimâtes-vous ?

— Une de nos sœurs.

— Vous eûtes tort. Vous savez bien que si je ne m'irrite pas des entraînements qui vous lient les uns aux autres j'entends que vous aimiez surtout vos frères, et ne contractiez alliance amoureuse qu'avec des hommes.

— Je fus coupable, je le reconnais.

— Pourquoi vous a-t-on frappée ?

Elle considéra les sœurs qui entouraient le matelas, surprit les regards ironiques de Capraisine, ceux menaçants de Lucine, dominateurs de Geneviève, et murmura :

— J'ai péché contre la discipline et j'en demande humblement pardon à mes sœurs.

— Votre repentir est-il sincère ?

— Il l'est.

— Il n'entre dans votre âme aucune amertume, aucune arrière-pensée contre qui vous valut le châtiment ?

— Rien, rien, mon père.

Le prêtre se leva, contempla les sœurs et dit :

— Je demande que le pardon lui soit accordé.

— Le pardon est octroyé, Monsieur l'aumônier, et la sœur Michelle allait être transportée dans une cellule de convalescence, lorsque vous êtes intervenu.

Son mal n'est pas grand et dans trois jours il n'y paraîtra plus.

Le prêtre eut un regard de mélancolie pour la jeune sœur et ajouta :

— Vous la transporterez dans une de mes chambres, la sœur Michelle est de mes protégées, ma mère, et on aurait dû avoir plus d'indulgence pour une première faute. J'interdis pour ce soir toute suite aux accords saphistes conclus par les femmes ici présentes.

— Monsieur l'aumônier, s'écria sœur sainte Geneviève, je suis seule maîtresse dans ma maison, et nul autre que moi n'a le droit de prononcer cette interdiction.

— Comme il vous plaira, ma mère ; demain j'en appellerai à l'Armée de Volupté et aux autorités ecclésiastiques : nous verrons ce qu'il adviendra du couvent des Bleuets.

— Vous abusez des complaisances que nous avons eues envers vous.

— Je me sers de mes droits acquis.

— Vous vous perdrez à jouer votre jeu.

— Ceci m'est affaire personnelle.

L'abbé Tisse a assez vécu et a assez fréquenté les pécheurs et les pécheresses pour ne redouter personne.

Malgré la colère éprouvée par celles qui espéraient terminer leur nuit dans les délices de Lesbos, il fallut se résigner et les femmes se séparèrent pour retourner chacune dans leur cellule, sachant bien que si elles passaient outre, l'abbé le saurait et sévirait.

Or, il était très puissant, l'abbé Tisse !

volume 2 · 10

Lucie échappa ainsi à la passion de Geneviève et rejoignit Émile.

Le sommeil du jeune homme continuait, et à ses côtés Yvonne dormait profondément.

Lucie contempla le couple, puis se décida à goûter au repos auquel elle avait bien droit, et le silence régna dans ces vastes bâtiments qui abritaient tant de choses extraordinaires.

Le sommeil d'Émile se prolongea au-delà des prévisions formulées, et la journée entière s'écoula sans qu'il rouvrit les yeux.

Yavait-il eu abus de forces, ou bien avait-on employé des moyens extra-naturels pour provoquer un tel sommeil, personne ne s'en inquiéta et Yvonne fut chargée de guetter son éveil.

De jour, rien ne troublait la tranquillité de ces lieux qui semblaient ne s'agiter que la nuit ; rien ne dérangea Émile.

Dix heures du soir sonnèrent, il reposait toujours.

Lucie survint ; elle ordonna à de jeunes femmes qui l'accompagnaient de se répartir par les salons ; elle fit éclairer des lampes qui jetèrent des feux éblouissants dans la chambre, et s'approchant de son amant, elle appuya la main sur son cœur.

Vêtue d'une toilette de satin rose à collerette imitant les fraises du temps des Valois, sa fine beauté au profil pur et aristocratique apparaissait radieuse : Émile tressaillit à la pression de cette main, étudiant les battements de son cœur, se secoua, et s'éveilla brusquement en disant :

— Lucie !

Il fit un effort de réflexion, et ne parvenant pas à se rappeler quoi que ce soit, il murmura :

— Où suis-je ?

— Dans mes appartements, au quartier général de l'Armée de Volupté.

— L'Armée de Volupté, oh oui ! Lucette, le couvent des Bleuets, Lucine.

— Mes sœurs.

— Lucette, où est-elle ?

Lucie eut une ombre sur le front, et la voix voilée, répondit :

— Tu veux Lucette ?

— J'étais avec elle.

— Avec moi, Émile.

— Il l'examina durant quelques secondes, sourit à sa beauté et répliqua :

— Je suis avec toi en ce moment, mais auparavant j'étais avec Lucette, et puis aussi avec ton autre sœur, avec Lucine.

— Lucette n'est pas à Paris.

— Que me contes-tu là ?

— Elle est sur la route de Rome, et la dernière femme que tu as possédée, c'est moi.

— Toi !

— À moins qu'Yvonne…

— Non, pas Yvonne.

— Avec tout cela, mon beau seigneur endormi, vous ne me parlez pas de votre faim, et vous ne me dites pas si vous voulez vous lever.

— Faim ! Ah, mais oui, je ne sais ce que j'ai dans l'estomac, j'y sens un trou sans fond. Dommage de ne pas profiter de ce… bon lit.

— On ne l'emportera pas, chéri.

Il se décida à sauter à bas du lit, et resta un moment indécis. Lucie sourit, lui montra une petite porte et dit :

— Mon doux seigneur, par là, vous trouverez tout ce qui vous est nécessaire, tout ce que vous pouvez souhaiter, même vos habits, pour nous rejoindre et venir vous mettre à table.

— Quoi, nous souperons costumés ?

— Et en cérémonie.

— En cérémonie ! Je demande à me retirer.

— Fi, du vilain lâcheur et de l'ingrat ! Il est près de onze heures, Monsieur, et l'on vous a attendu pour vous fêter à table.

— Mignonne, s'il y a un creux dans mon estomac, il y a beaucoup de vide dans mon esprit. Remettez de l'ordre dans mes idées. Pourquoi ce souper de cérémonie ?

— Parce que Horace Steinger, mon cher époux, est ici, avec mes cousins de Montsicourt, le mari et la femme, que tu feras connaissance avec eux, que tu te retrouveras avec le comte et la comtesse de Bouttevelle, avec ma sœur Lucine, et que tu verras quelques autres personnes.

— Non, non, je refuse, laisse-moi fuir vers des lieux solitaires… où tu m'accompagneras.

— Fuir, grand nigaud, renoncer à l'Armée de Volupté, renoncer à Lucine, à moi, à tout ce que tu connais déjà !

— Renoncer, renoncer, diable !

— Allons, vois la petite porte, et reviens vite que je te conduise au salon.

Elle le poussa avec douceur et il sortit.

Yvonne apparut dans une jolie toilette de soubrette.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Surveille-le, lorsqu'il quittera le cabinet de toilette, et aide-le à se vêtir. Je le crois tout à fait remis. Tu donneras ensuite les

ordres pour cette chambre.

Elle s'approcha d'une psyché, s'arrangea les cheveux, examina si sa robe ne trahissait aucun pli disgracieux, et comme elle retournait la tête pour juger de l'effet par derrière, une porte s'ouvrit, et un homme d'une quarantaine d'années, correctement sanglé dans une redingote, le visage orné de petits favoris, le crâne très chauve, se montra et dit :

— Yvonne m'a prévenu que vous étiez seule, ma chère enfant, et que je pourrais vous causer.

— Entrez, entrez donc, Horace, je suis seule pour quelques minutes, et si Yvonne vous l'a dit, elle saura vous faciliter le temps nécessaire pour votre communication si pressée.

Il s'avança avec vivacité, prit la main de sa femme, la baisa et reprit :

— C'est donc un phénix, ce nouvel engagé, que vous, si d'accord avec vos sœurs, vous en soyez arrivée à une discussion si violente avec Lucette, qu'elle a dû choisir entre son départ pour l'Italie ou… votre haine.

— Oh, ma haine ! Vous voyez toujours les choses au tragique, mon cher ami.

— Ne lui avez-vous pas proposé un duel au poignard ? Deux sœurs qui s'aimaient tant !

— Est-ce pour m'entretenir de ce sujet que vous désirez me parler ?

— Il m'y mène. Votre sœur Lucette va épouser le marquis Gaëtan de Panderoni. Le marquis est le frère de la duchesse Josèphe

de Serrepinessina, laquelle est au mieux avec le roi. Votre brouille risque de me nuire à la cour.

— Vous supposez ! Détrompez-vous. Lucette vous sera d'autant plus gracieuse qu'elle s'irritera davantage contre moi, et voilà pour vous l'occasion d'en obtenir… plus que des rencontres banales… d'accointances d'ordre administratif, comme vous vous exprimez.

— Ah, l'échauffer, l'échauffer !

— Courez après, mon cher.

— Non, non, je suis inquiet de l'influence que prend sur votre cœur ce jeune enrôlé ! Vous êtes une femme d'imagination, Lucie, méfiez-vous, et maintenez votre passé avec Herzogen et Laurent.

— Ne vous tourmentez pas et retournez faire patienter nos amis. Mon bel amoureux doit commencer à être prêt.

Il lui reprit la main, la baisa en s'inclinant et se retira.

Lucie le vit partir avec un léger haussement d'épaules, et murmura :

— Ah, si celui-là m'a jamais chiffonné les jupes outre mesure ! Et ça court après l'échauffement de Lucette ! Quelle différence avec Émile !

Comme s'il n'eût attendu que le départ de Steinger, Émile apparut, vêtu et tout ragaillardi par ses ablutions : il s'élança vers Lucie, la saisit par la taille, lui souleva la tête bien haut, bien haut, et lui plaqua un baiser sous le cou.

— Vous revoici donc en état d'amoureux, Monsieur !

— Je ne cesse de l'être.

— Viens donc.

— Ah, Lucie, ah, Lucie, quelle abomination !

— Le souper, un souper de minuit tout à l'heure nous appelle.

Elle le conduisit dans le grand salon où elle le fit reposer la première fois qu'elle le ramena chez elle, et il s'y trouva avec une douzaine de personnes. Elle le présenta à celles qu'il ne connaissait pas encore.

Héloïse de Bouttevelle était en satin bleu, très pimpante de grâce et de gentillesse : il ne l'avait plus rencontrée depuis le soir chez la Gadaille, au cabaret des Jeunes Chats, il la salua profondément, elle lui prit la tête à deux mains, le baisa sur les lèvres et s'écria :

— Ah bah, des manières ! Nous l'avons fait ensemble, on le sait ici, on n'a pas à se gêner, tu es un rude cavalier.

Il rendit la caresse, et non intimidé par le costume religieux et sévère de Lucine, de lui-même il la baisa sur la bouche et elle ne recula pas.

Deux femmes le considéraient avec grande curiosité : l'une, d'une beauté opulente dans les formes, accusant la quarantaine passée, mais d'une joliesse de visage absolue, était Annita de Thénin, en toilette de satin noir coupé de rouge ; l'autre, une assez grande blonde, très mince mais très dessinée, très fine, en toilette de satin bleu très clair, femme d'une trentaine d'années, la duchesse Olivia de Montsicourt. Elles lui donnèrent la main à

baiser, quand Lucie l'eut nommé et eut ajouté tout de suite après la présentation :

— Ne vous fiez pas à l'air tranquille de ma cousine Olivia, elle a voulu rester simple soldate dans l'Armée de Volupté pour avoir plus d'occasions de se voir manquer de respect.

— Lucie, Lucie ! s'écria Olivia, ce n'est pas le moment de parler de ces choses-là.

— Et voici le duc, mon cher cousin, l'homme le plus affable de France et de Navarre, toujours galant et amoureux, mais jamais pressé de délaisser les hors-d'œuvres pour les rôtis.

Le duc, trente-cinq ans, très bien de sa personne, dit à Émile en le saluant :

— Vous êtes sous bonne étoile, cher Monsieur.

Un petit homme, tout sec, imberbe, aux yeux pétillants de malice, la tête assez forte, causait très aimablement avec une jeune femme, une brune, et un cavalier de haute stature, à très fortes moustaches. Lucie les fit connaître à Émile.

Le petit homme était le financier Herzogen, l'une des puissances de l'Armée de Volupté, presque son âme, tant il y portait intérêt, et l'ami éprouvé de toutes les femmes qui contribuaient à en assurer le succès ; il discutait avec la jolie marquise de Prasselan et le colonel Lucien Gourraud : tous les trois accueillirent amicalement Émile, qui, sous l'égide de Lucie, se sentit vite à l'aise.

Attendait-on sa venue et sa présentation pour se mettre à table, et tout ce monde s'était-il entendu pour ce souper noc-

turne, on eût pu le supposer, un majordome en culotte courte annonça que madame l'Intendante générale était servie.

Cependant, à la conversation qui s'engagea, Émile comprit que des questions sérieuses s'agitaient entre les convives, et, comme il se trouvait entre Lucie et Héloïse, il ne se préoccupa pas de ces questions, ne songeant qu'à continuer une cour assidue à ses deux charmantes voisines, lui tenant franchement tête.

Ce repas ne se consommait pas dans la salle à manger où il dîna avec Lucie et Yvonne, mais dans une autre plus vaste, et derrière les portes de laquelle on apercevait une magnifique galerie vitrée brillamment éclairée, d'où venait le service. Celui-ci, pour la table, était confié à d'élégantes soubrettes, sous la direction d'Yvonne, veillant sur chaque convive ; des valets en grande livrée donnaient un coup de main, si le besoin s'en faisait sentir, s'occupant surtout de la desserte, et d'obéir aux ordres qu'ils recevaient.

On traitait de sujets concernant l'Armée de Volupté, et ces sujets s'épuisant, le souper avançant, on revint à la galanterie que comportait un aussi ravissant essaim féminin ; les dames dominaient, elles étaient au nombre de huit pour six cavaliers, cela ne les tracassait pas. Les histoires se multipliaient et provoquaient une douce joie ; la sensualité s'éveillait, on citait des anecdotes croustillantes, Émile achevait de s'instruire.

Chacune des femmes assises à cette table, jouissait d'une réputation quelconque dans l'art des plaisirs, et à côté de Lucine, la reine des Lesbiennes, des lubriques regards s'arrêtaient sur la marquise de Prasselan, Julia, surnommée la pédilleuse, pour la

dextérité, de sa langue, chatouillant les pieds et entraînant dans un délire irrésistible l'amant ou l'amante sur qui elle s'exerçait.

Et comme la fumée des cigarettes voltigeait en spirales vers le haut plafond de la salle, comme les liqueurs accompagnant le café remplissaient les verres, Julia ne refusa pas ses caresses à Annita, qui alla s'installer sur un des grands fauteuils entourant la salle du festin.

— Vivent les caresses chastes ! dit-elle en riant, car on ne saurait soutenir le contraire, les caresses de Julia sont caresses chastes.

— Chastes, chastes, s'écria un abbé, l'abbé Rectal, le fameux aumônier du collège Saint-Yves qui se trouvait parmi les convives, toute caresse qui produit la sensation de volupté, n'est pas une caresse chaste.

— L'abbé, dit Lucie, il est aussi difficile de préciser où commence et finit la chasteté, que de décider ce qui est cochon et ce qui ne l'est pas.

— Excuse-moi, ma chère pupille, il est chaste de ne pas débaucher les autres par des paroles et des actes indécents, il est cochon de s'appesantir sur les laideurs et les saletés du corps humain.

— Hé là, mon précepteur, qu'appelez-vous laideurs du corps ?

— Oh, tout ce qui est ordurier et vil, tout ce qui, par conséquent, n'est pas ici.

— Trêve aux discours, cria Annita, Herzogen m'a déchaussée, examinez le joli travail de la pédilleuse.

Sur un coussin, Julia s'était agenouillée devant Annita : elle lui troussa les jupes qu'elle la pria de maintenir, et saisissant une des jambes, elle la souleva en l'air pour montrer le pied à toute l'assistance, petit pied mignon et coquet ; elle glissa la main vers l'encolure, et doucement le plaqua sur son visage, où elle commença à le langueter sur le talon, le dessus, le dessous, approchant peu à peu des doigts, forçant la belle Annita à se contorsionner sur un fauteuil, dans de tels mouvements, qu'à un moment elle s'y pelotonna, jeta ensuite la jambe libre sur un des bras du fauteuil, et exhiba ses cuisses nues aux yeux de l'assemblée, toute entière sous le charme du jeu de Julia.

Celle-ci tenait, pour ainsi dire, la jambe d'Annita dans ses bras, la pressait sur sa poitrine comme elle l'eût fait d'un tendre amant, s'arrêtait par intervalles dans ses lippées sur le pied, pour lui adresser quelques mots d'amour, puis repartait avec plus de passion, et Annita, mourante, roulant presque à bas du fauteuil, eut des soubresauts et cria :

— Oh, assez, assez, ou je meurs !

Comme une couleuvre, rapidement Julia abandonnant le pied, glissa entre les cuisses de son amie et lui fit minettes. Puis, relevant la tête, elle saisit les deux jambes, les souleva en l'air, et appliqua quelques fortes claques sur le cul ainsi dégagé.

— Ça te remettra, ma belle pédillée, dit-elle.

Lucien Gourraud accourut avec un verre à la main, et le présenta aux lèvres de la belle Annita en disant :

— Bois vite, les forces te reviendront.

— Et moi ? demanda Julia.

— Voilà, dit Herzogen lui en offrant un.

— Ah, tu veux lui succéder ?

— Si tu te sens de continuer.

— Pour tous et pour toutes, ci cela vous plaît.

Les deux femmes burent, et Annita se ressaisit.

Julia vint faire le tour de la table et échanger des plaisanteries avec les uns et les autres. Émile l'étudia avec grande attention, et murmura :

— Cela t'excite ?

— Oui, beaucoup, et c'est une hardiesse de vous convier tous, car j'en suis certaine, au quatrième ami, il faudra qu'on me prenne, sans quoi j'aurais une crise de nerfs.

Il ne s'était encore commis aucune licence, Émile brûlait de peloter la marquise pour se rendre compte de l'état de son corps ; elle lut dans ses yeux et lui dit :

— Il y a le feu là-dessous, et pas autre chose. Mais on ne peut trop se lancer, on se séparera bientôt, on n'est pas pour voluptuer en société ce soir.

Il baisa une de ses mains et elle se dirigea vers le fauteuil, sur lequel s'était installé Herzogen, qu'avait déchaussé la religieuse Lucine.

Pendant ce nouveau tournoi, Steinger vint s'asseoir près de sa femme et lui dit :

— Est-il vrai qu'on songe à cette évaporée de Julia pour la succession de votre sœur Lucette, dans le cas où elle résiderait en Italie ?

— Qui vous l'a conté ?

— Lucine.

— Elle a peut-être raison, ma sœur ! Puis, Julie n'y aurait-elle pas tous les droits, par son rang d'ancienneté comme commandante ! Soignez cet horizon, il y a aussi là des alliances avec la cour.

— Ah, quel malheur, votre affaire avec Lucette !

— Taisez-vous donc.

Lucie venait d'apercevoir Émile qui avait tressailli : elle dit quelque mots en allemand à son mari et celui-ci la laissa.

Julia se livrait à mille fantaisies lubriques sur le pied d'Herzogen, qui, rougissant, pâlissant, ressautait en mouvements nerveux.

— Hola, s'écria-t-elle, une suceuse pour m'aider, et l'effet se produit. Voyons, Lucine, Héloïse, Olivia, Lucie, qui donc, qui donc.

Olivia de Montsicourt quitta la table, accourut, s'accroupit entre les jambes d'Herzogen, le déculotta, et happa la queue. Les deux bouches féminines agirent en parfait accord, et bientôt le financier témoigna sa satisfaction par de brusques tressaillements, qui ne gênèrent en rien l'œuvre de ses deux amoureuses.

Au nom de Lucie, prononcé par Julia, Émile l'avait regardée, et il vit courir sur son front une légère rougeur ; mais le nom de Lucette avait déjà réveillé tous ses souvenirs, et, se penchant vers Lucie, il lui dit :

— Je suis arrivé au couvent des Bleuets avec Lucette, comment se fait-il que je sois ici sans elle ?

— Le regrettes-tu ?

— Qui sait !

Elle devint toute pâle et lui dit :

— Suis-moi.

— Où ?

— Dans ma chambre, pour t'expliquer.

Il s'empressa de lui obéir ; nul ne s'opposa à leur départ, il entendit seulement Lucine murmurer. :

— Oh déjà, les enragés !

volume 2 · 11

Dans sa chambre, elle s'assit sur ses genoux, le prit par la tête, l'embrassa, et câline lui dit :

— Je suis ton esclave, mon amour, qui veux-tu, ma sœur Lucette ou moi ?

— Pourquoi pas toutes les deux ?

— C'est devenu impossible ! Lucette, après t'avoir emmené de chez les Calvisse, a voulu t'enfermer aux Bleuets et est venue me menacer. Jamais je ne la vis si irritée, et il s'en est fallu de peu qu'elle ne me poignardât.

— Lucette, te poignarder !

— Mais oui, chéri, et je me serai défendue. Tu comprends où cela entraînait.

— Quoi, dans l'Armée de Volupté, vous nourrissez d'aussi furieuses jalousies !

— Jalousie, jalousie, il y a plus que ça, Émile : ma sœur ne me pardonne pas mon rang dans l'armée : elle aspire à la domination absolue, comme elle l'exerça avant ; et puis, et puis, il faut qu'elle épouse le marquis de Panderoni ! Cela te contrarie-t-il ?

— Dam, je n'ai plus la même foi.

— Suis-je moins belle, moins bien faite, moins amoureuse ; dis, ne lis-tu pas dans mes yeux ma passion, ne sens-tu pas mes chairs, folles des tiennes, ne crois-tu plus à la puissance de cette flamme qui te donne des forces surhumaines ! Oh si, si, tu m'aimes encore, toujours ! Oui, oui, touche, touche partout, il me tardait de jouir de ce moment de solitude ! Ah, garde mes lèvres dans les tiennes, à toi mes fièvres, toutes les ivresses te sont permises.

Il suspendit les baisers fous dont il la caressait, le pelotage effréné auquel il s'abandonnait, et demanda :

— Lucie, tout à l'heure Julia a appelé à l'aide, et elle t'a nommée. Y serais-tu allée ?

Pourquoi te mentirais-je ? De telles caresses volatiles engagent-t-elles l'âme ?

— Volatiles ! Avec ce qu'elles amènent ! Ta cousine n'a rien rejeté ! Eusses-tu agi de même ?

— Que cherches-tu là ?

— Il est des libertés trop excessives.

— Fou, fou, tu raisonnes, et contre ta volonté, ma bouche agit sur ton corps ; tiens, tiens, tu veux mes lèvres sur ceci, qui ne s'inquiète pas du passé et qui me révèle son amour.

Elle se jeta à ses genoux et le suça avidement. Il ferma les yeux et s'absorba dans sa félicité ; mais il s'en échappa presque aussitôt, attrapa la jeune femme dans ses bras, la remit sur genoux et dit :

— L'aurais-tu sucé, lui ?

— Oui.

— Tu l'as fait déjà ?

— Oui. Et que t'importe ! Est-ce à toi de crier contre ce qui est, pauvre sot, cela n'appartiendrait-il pas plutôt à mon mari ! Il sait que je suis ici, il sais que j'y suis pour t'enivrer de voluptés et en prendre ma part ; il sait que, si cela me plaît, il n'est pas un point de mon corps qui ne recevra avec joie ta pollution ; il ne me dispute pas à mon bonheur. Que cherches-tu, toi ? Que l'expression amoureuse aille entre les cuisses, ou dans les fesses, ou dans la bouche ; elle ne souille pas, le corps de la femme reste toujours pur et intact, apte aux ivresses de la passion.

— Ce doux visage d'ange a couru le ruisseau.

Elle ne se fâcha pas, elle se fit plus amante, plus lascive.

— Le ruisseau, chéri, on s'y lave. Dis, à combien de femmes as-tu fait minettes, depuis que te voilà dans l'armée de volupté ? Devant moi, tu ne t'es pas gêné avec Héloïse et Lucette ! Je sais que Gabrielle de Cavisse, Claire Harling et d'autres, et d'autres, des inconnues, des invisibles, connaissent la saveur de tes lèvres se posant sur leur petit bouton, ta langue courut-elle au ruisseau !

— Une bouche d'homme n'est pas une bouche de femme.

— Et une bouche de femme, pour servir à l'amour, n'est pas une bouche d'égout. Puis, en quoi diffèrent-elles ? Elles ont des lèvres, des dents, une langue, et, cette langue opérant, la femme mouille aussi bien que l'homme. La nuit dernière, une femme s'est accroupie sur ta tête, dans l'obscurité, les cuisses déjà humides, et tu as léché ces cuisses.

— La nuit dernière, au couvent des Bleuets, dans le boudoir de Lucine, Capraisine, je me souviens.

— Non, pas Capraisine, mais la Supérieure, sœur Sainte-Geneviève, qui sortait de me dévorer de caresses et qui a profité du mouvement féminin qu'on exécutait à tes côtés pour t'apporter ainsi une preuve de ma puissance amoureuse.

Il la tenait troussée et la pelotait ; il s'amadouait. Elle voulut frapper le coup décisif, elle reprit :

— Nos caresses sexuelles, dans l'Armée de Volupté, ne nous entachent pas, et si tu m'aimais comme je t'aime, tu aurais dû être fier de me voir remporter un succès sur les sens d'Herzogen,

en agissant à la place d'Olivia. Ne me suis-je pas sacrifiée, l'autre jour, dans ton salon, pour que tu jouisses bien à ton aise de Lucette !

— Oh, Lucie !

— Vilain, tu m'as retiré de la bouche le cher trésor que je baisais, tu mériterais que j'aille en chercher un autre.

— Lucie, Lucie !

— Ne le mérites-tu pas, dis ! Eh bien, désigne celui que j'irai caresser pour te punir.

— Lucie, Lucie, Lucie !

— Non, tu n'auras plus rien, si tu ne consens pas.

Elle chassa sa main, qui fourrageait sous ses jupes, le repoussa, quitta ses genoux et, demi-menaçante :

— Désigne, ou je cours choisir.

Il s'apprêtait à s'élancer sur elle, l'abbé Rectal apparut dans la chambre, disant :

— Lucie, ma chère pupille, êtes-vous déjà sous les armes ! Quoi, encore habillée ! Cela tombe à merveille, j'avais oublié de prendre votre avis pour le remplacement de la gentille Claire.

— Approche, approche, l'abbé.

Émile saisit Lucie par le bras, et lui dit :

— Je ne veux pas.

— Ami, le sort en est jeté, il faut m'aimer dans l'Armée de Volupté, avec toutes ses conséquences, ou… nous fuir.

Il tremblait de désir, et aussi de colère, tous ses anciens sentiments se révoltant. Elle se pencha et lui dit tout bas :

— L'amour se mesure au degré de licence que peut se permettre un amant. Si je te répugne ensuite, c'est que tu ne m'aimes pas.

L'abbé attendait, elle vint à lui, mit les bras autour de son cou, le baisa sur la bouche et, se tournant vers Émile, dit :

— Voici mon précepteur, non seulement pour les lettres et les sciences, mais aussi pour l'amour. Je lui dois d'être femme, et cela d'assez bonne heure. Veux-tu que je te conte l'histoire ?

Loin de s'effarer, l'abbé affecta un air béat de contentement et appuya :

— Les trois sœurs Callacini, des femmes remarquables, je les ai crées d'esprit et… de sens.

— En effet, reprit Lucie, il a commencé par ma sœur Lucine, continué par Lucette, et achevé par moi. Lucette bénéficia de l'opération à l'âge le plus jeune, de nous trois.

— La recommandation du prince ! Le prince, quel grand homme, quel homme extraordinaire !

Émile écoutait ces discours, tout comme s'il les eût entendus dans un rêve. Lucie laissa l'abbé, revint s'asseoir sur ses genoux, et conta, l'air enjoué :

— Oh, j'étais presque une gamine, et je restais sa seule élève ! Une après-midi, après la leçon, il me dit : « Lucie, nous galopinons depuis quelques jours, il faut passer à des exercices sérieux. » Je lui répondis : « Commandez monsieur l'abbé. » Il m'apprit que ces exercices s'accomplissaient la nuit et que ma chambre devait en être le théâtre. Je me mis à rire et lui dis que je l'attendrais le soir même. Les galopineries, dont il parlait, m'avaient préparée. C'étaient des batifolages, où nous nous pincions mutuellement les bras, les jambes, les fesses, et celles-ci, il était parvenu à les palper sous les jupes. Il fut exact et il me trouva dans mon lit. On est précoce dans la science d'amour chez les Callacini. Il me prit dans ses bras et je sentis entre les cuisses… L'abbé, montrez donc ce que vous m'avez enfoncé.

— Vous voulez…

— Lui donner une caresse en souvenir de cette heure agréable.

— Oh, comment donc, ma chère pupille.

L'abbé souleva sa robe, ouvrit sa culotte et sortit une longue queue pointue assez raide.

— Hé, dit Lucie la saisissant d'une main, on te l'a travaillée, qui ça ?

— Annita.

Elle tomba sur les genoux, tourna la tête du côté d'Émile, et d'un geste prompt, baisa l'extrémité du gland, puis glissa entre ses lèvres le gland en entier, le ressortit, lui donna une tape amicale, le referma dans la culotte, se redressa et dit :

— La caresse est faite. Revenons à ton oubli. Claire se retire et cela t'intéresse, Émile. Ta jolie instructrice se marie, et je serai obligée de t'en déléguer une autre. Elle est toute trouvée. Gabrielle succédera à Glaire, et sa belle-sœur Amélie prendra la direction du groupe. Tu te retrouveras en pays de connaissance, en attendant que tu sois de notre état-major. Voilà une affaire réglée, l'abbé demain vous vous occuperez des documents.

L'abbé se retira tout guilleret et Lucie demeura en tête-à-tête avec Émile.

— Eh bien, demanda-t-elle ?

— Étrange impression ! Vous faites ce que vous voulez, mais cette gaminerie n'est pas l'acte, tel que l'accomplit ta cousine Olivia.

— La queue de l'abbé est entrée toute entière dans ma bouche, sous tes yeux, elle est longue, cette queue !

— Pas mal ! Tu es toujours Lucie, une maîtresse femme qu'on adore et qu'on désire.

— À la bonne heure. Baise ma bouche.

— Ta bouche et tout le reste.

— Non, pas encore. Il faut plus.

Elle sonna sur un timbre et Yvonne accourut.

— S'est-on déjà séparé, interrogea-t-elle ?

— Non, on s'est divisé dans les petits salons, et il y a de plus les veilleurs et les veilleuses.

— Bon, bon, bon, accompagne-moi, Émile.

— Quoi chercher encore ?

— Presser sur ton âme.

Ils retournèrent à la salle à manger, où ils aperçurent Steinger, le duc de Montsicourt, causant avec Lucien Gourraud et Annita.

— Eh, les amoureux, cria le duc, quoi, vous vadrouillez ?

— Peut-être bien, mon cousin, répondit Lucie, où est Olivia ?

— Olivia ! Je crois bien qu'elle est au corps de garde.

— Au corps de garde, s'écria Émile.

— Ah oui, tu ne connais pas ça, allons visiter le corps de garde.

— Pas trop de hâte Lucie, voulut observer le duc.

— Je réponds de lui.

Lucie entraîna Émile vers un escalier, qu'ils descendirent, et en bas, ils se trouvèrent dans une très longue galerie vitrée, très éclairée, laquelle desservait plusieurs salons, d'où s'échappaient de bruyants éclats de gaieté.

Cette galerie donnait sur une cour intérieure, ils traversèrent cette cour, et arrivés de l'autre côté, Émile contempla le spectacle le plus curieux qu'il soit possible d'imaginer.

Une très grande salle carrée, avec, sur deux de ses murs se faisant vis-à-vis, une couchette tenait tout le mur, couchette imitant la planche d'un corps de garde, avec cette différence qu'elle était rembourrée et capitonnée, et surmontée d'une glace couvrant en entier la muraille : sur ces couchettes, des couples, nus, demi-

nus, ou même vêtus, s'agitaient dans les délices du coït où se livraient à toute la gamme des caresses lascives : au milieu, une table chargée de bouteilles et de verres, traversait la salle : assis à cette table, sur des bancs rembourrés, des hommes et des femmes jouaient aux dés, aux cartes, buvant, riant, plaisantant, se défiant parfois aux caresses les plus outrées : debout autour de la table, des groupes suivaient les parties, s'y intéressant, discutant les coups.

Cette salle, en dehors de l'entrée par laquelle survinrent Lucie et Émile, et qui s'ouvrait sur la cour, en avait deux autres vis-à-vis, par lesquelles on apercevait un vestibule brillamment illuminé.

— Qu'on ne se dérange pas, dit Lucie en entrant.

— Vive l'intendante générale, fut le cri unanime, entrecoupé de spasmes plus pressés parmi ceux qui jouissaient.

Émile demeurait stupéfait.

— À un coin de la table, Olivia de Montricourt, debout, en petit jupon, regardait jouer à l'écarté deux jeunes gens, en manches de chemise, avec une attention si marquée que Lucie lui demanda :

— Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à cette partie ?

— Ils jouent à qui m'aura.

— Bah, tu es femme à les satisfaire tous les deux.

— Ils sont si affamés de ma personne qu'ils prétendent absorber tout mon temps disponible.

— Bravo ! dit Lucie. Messieurs, une proposition : je joue Olivia avec le gagnant et, si je gagne, j'offre une revanche dont je serai l'enjeu.

— Oh, dit Olivia, on ne peut plus hardiment subtiliser des amoureux. L'enjeu peut se refuser.

— Tu auras compensation, Olivia.

— La partie est acceptée, firent les deux joueurs, sous une condition : c'est que, si on gagne la revanche, le gagnant prendra les deux femmes.

— Si toutefois mon ami n'élève pas d'objection, répondit Lucie, en montrant Émile.

— Monsieur…

— Émile Lodenbach, soldat aspirant.

Les deux jeunes gens se levèrent et saluèrent. Lucie les présenta.

— Messieurs Pierre Mertens et Henri de Vercinger, de l'Armée de Volupté.

Lucie avait toujours sa toilette de satin rose ; les joueurs allaient entamer la dernière coupe de cartes, déterminant la partie, elle demanda à les mêler, ce à quoi ils acquiescèrent et, comme elle était debout près de Pierre, celui-ci lui envoya la main sous les jupes et dit :

— L'enjeu vaut la partie, Henri, notre chère intendante me fait l'effet d'être très, très en train !

— N'est-ce pas mon devoir d'officier supérieur, lève ta main de là, attends d'avoir gagné, voici les cartes.

Émile, ahuri devant tout ce qui s'accomplissait, ne paraissait pas s'occuper de la partie, et, à côté d'Olivia, les épaules nues, reposait par moment ses regards sur cette blanche chair.

Ces regards exercèrent-ils leur influence, la duchesse leva les yeux sur lui et dit en souriant :

— Votre amie est en train de polissonner.

— Polissonner !

Il avait l'air d'un homme ivre.

— Trop capiteux encore le spectacle, il est aussi trop prématuré ! Lucie, Lucie tu n'es pas raisonnable d'exposer ainsi le cœur de qui t'aime.

— Je n'expose rien du tout qu'un solde de préjugés à noyer dans la saine liberté des plaisir. Ah, qui gagne ?

— Pierre, répondit Henri de Vercinger.

— À moi les cartes, s'écria Lucie.

— Assoie-toi à ma place, dit Henri se levant.

— Oui, volontiers, et merci.

Avec un tralala de jupes, Lucie enjamba le banc, mais rit franchement à Henri qui, en manière de consolation, profita de l'enjambement pour la gratifier d'un pelotage.

— Tu as le droit, tu as le droit, dit-elle restant une minute avant de s'asseoir.

— Et une caresse ?

— Laquelle veux-tu.

— Une feuille de rose.

— Tiens, prends vite, et laisse-moi jouer.

D'un mouvement vif elle se troussa, présenta ses fesses. Henri les baisa religieusement et elle s'installa, battit avec fièvre les cartes sous les yeux des deux ex-adversaires et reprit :

— Il est bien entendu que je te joue Olivia ; que si je gagne, je t'offre une revanche, dont nous sommes toutes les deux l'enjeu.

— Il n'y a qu'une chose d'oubliée, dans la certitude où tu te crois de gagner ; c'est que si je gagne, ayant déjà gagnée Olivia, tu ne m'as pas dit si je te gagnais aussi.

— Mais ça va de soi, une passe à ta disposition, avant ou après Olivia, aujourd'hui ou demain, puisque je t'offre une revanche. Si je perds, tu me gagnes.

— Et quelle est ta revanche.

— Oh ça, c'est vrai !

— Voudrais-tu perdre ?

Elle éclata de rire.

— Non, non ; si tu gagnes, comme revanche je te joue la partie d'amour liée à trois.

— C'est convenu.

Faisait-elle bien attention à Émile ? Peut-être plus que jamais. Elle le voyait étourdi et grisé, et elle avait adressé un signe imperceptible à Olivia, qui approchait de plus en plus ses épaules de ses yeux.

Lucie donnant les cartes, elle retourna le roi.

— Ah, dit-elle, voici un augure qui ne t'est pas favorable !

— Au contraire ! La reine vaut le roi, je l'ai dans mon jeu, et tu laisses le roi au talon. Je bats et je marque un, nous sommes égaux.

— La partie est sérieuse, maintenant, bas les pattes, Messire Henri. D'ailleurs, vous ne comptez plus, mon ami, allez quérir fortune plus loin.

— Le jeu m'intéresse trop.

La partie continua, et Lucie gagna.

— À la revanche, s'écria Pierre.

Lucie s'accouda sur la table et, narquoise, dit :

— Je t'ai joué Olivia, je l'ai gagnée ; je me suis engagée pour une seconde partie, je la ferai ; mais, que joues-tu contre moi ; car, si tu gagnes, tu m'as avec ma cousine, et moi, si je gagne, je n'ai rien.

— Qui a proposé la partie dans ces conditions ?

— Propose-moi un enjeu équivalent.

— Équivalent à vous deux ! Je ne puis Jouer d'autres femmes.

— Tu as autre chose à jouer.

— Eh quoi ?

— Ta liberté pour un nombre de jours à fixer.

— Combien de jours exiges-tu ?

— Huit.

— Huit jours !

— Huit jours, pendant lesquels tu revêtiras la livrée de l'intendance et exécuteras les services que je t'imposerai, moi ou mes déléguées.

— Soit. C'est à moi de donner.

— Une minute de répit. Buvons, d'abord, et respirons. Émile !

Le jeune homme approcha, elle lui prit la main, la baisa, et dit :

— Que penses-tu de cette partie ?

— Cette partie ! Elle est digne de la conception qui créa l'Armée de Volupté.

— Elle ne te choque en rien ?

— Je n'ai point de pensées.

— Et autre chose ?

Elle lui donna un coup de coude sur la culotte, en riant.

— Autre chose ?

— Eh oui ! À qui, le feu ? Olivia, l'inspirerais-tu ?

Une petite blonde s'était appuyée sur l'épaule de Pierre et lui parlait, après avoir salué des yeux Lucie.

— Je ne sais plus qui j'inspire, répondit Olivia, mais je crains d'avoir eu une bien fâcheuse idée en me faisant jouer.

— Eh non pas, ma belle, si je perds, tu redeviens grande première amoureuse pour Pierre.

— Est-ce bien sage de servir d'enjeux aux cavaliers ? intervint la petite blonde.

— Il est trop tard pour arrêter la partie répliqua Lucie. Allons, recommençons ; donne Pierre. Mon cher Émile, fais des vœux pour mon triomphe : notre duo dépend de la partie.

— Ne vous tourmentez pas, murmura Olivia à l'oreille d'Émile, si elle n'était pas sûre d'elle, elle ne se serait pas hasardée.

— La partie mérite d'être bien jouée, dit Lucie, nous la jouerons en dix points.

Henri venait de quitter la place qu'il occupait à son côté, pour suivre la petite blonde. Émile les vit grimper sur une des couchettes et jouter bravement aux doux assauts d'amour.

— Voilà que, grâce à Louis, je perds un de mes poursuivants, murmura Olivia avec dépit.

— Vous regrettez, dit Émile, eh bien, puisqu'ils jouent, pourquoi, en attendant le résultat de la partie, ne ferions-nous pas comme ces deux braves amoureux ?

— Je ne le puis, je suis de l'enjeu.

— Si Pierre y consent, je ne m'y oppose pas.

— Quoi donc ?

— À ce que mon ami baise Olivia, pendant que nous jouons.

— L'enjeu n'est pas disponible.

— Pourquoi cela ? N'ai-je point gagné la partie, et n'est-ce pas par ma condescendance qu'on fait cette revanche.

— Je consens si tu me joues toute ta nuit contre mes huit jours de liberté.

— Je la joue, dit Lucie. Vas donc, Émile, nous ne perdrons rien pour attendre.

Déjà Olivia se prêtait à son pelotage ils se dirigèrent vers une couchette.

On y joutait ferme.

— Nous aurons quand même toutes nos aises, observa avec un doux sourire la belle duchesse de Monsicourt.

En un rien de temps, Émile s'était déboutonné et placé dans les cuisses d'Olivia, pour l'enconner.

— Ah, soupira-t-elle, tu es vraiment un homme d'attaque ; tiens-moi bien, j'aime qu'on me pétrisse les chairs en jouissant.

— Tu avais envie, dis, murmura Émile.

— Je ne décesse pas de désirer qu'on me le fasse. Ah, ah, enfin, ah, tu entres, tu entres bien et tu fourrages à merveille. Ah, encore, encore !

Elle se cramponna à son cou, le baisant sur les lèvres avec transport, et il en jouit abondamment.

Puis, elle le mena dans le vestibule, et ils entrèrent dans un immense cabinet de toilette.

Là, régnait aussi une folle gaieté, bien appropriée au caractère luxurieux des soldats et officiers de l'Armée de Volupté.

Des soubrettes veillaient à ce qu'on trouvât ce qu'on désirait, et ce n'était pas mince besogne.

On survenait par groupes, on courait aux ustensiles nécessaires à la propreté du corps, et cela, au milieu de plaisanteries et de farces, auxquelles chacun prenait part. On se livrait à des remarques, le rire jaillissait de tous les côtés. Les soubrettes aidant, cavaliers et dames les embrassaient, les pelotaient ; elles ripostaient, et ceux qui sortaient étaient bientôt remplacés par d'autres.

On avait aménagé un buffet dans une pièce voisine ; beaucoup s'y rendaient en quittant la « salle de réparation », nom donné au cabinet de toilette. On y mangeait debout des friandises ou des viandes froides, et de nouveaux accords, parfois s'y concluaient.

Qui eût parlé de fatigue dans cette société jeune et ardente, n'aurait pas été compris.

Émile se laissait emporter par les événements, il y accompagna Olivia.

— Je prends toujours un baba après chaque… prière à Vénus, dit-elle.

— Ah, tu appelles prière à Vénus ce que nous venons de faire !

— N'est-ce pas gentil ?

— Si, si. Et comment appelles-tu l'aide que tu apportes à la marquise Julia de Prasselan ?

Tout comme une femme ordinaire, elle lui donna une tape sur l'épaule et, riant, répondit :

— Grignoter des olives.

Olivia répliqua cela sans le moindre embarras, avec une suprême satisfaction dans les yeux, se révélant bien ainsi dans le type recherché et créé par l'Armée de Volupté.

Il but un verre de vieux madère et, comme il se disposait à retourner au corps de garde avec sa compagne, il aperçut la petite blonde qui avait parlé à Pierre et agi avec Henri, lui adresser un signe de la tête.

Il ne savait que faire. Une main, par derrière, lui saisit le bras ; une jeune femme costumée de noir, avec jupes courtes, une toque sur l'oreille, le saluait et lui disait :

— Ne me reconnais-tu pas ?

— Je crois t'avoir vue, où, je nage dans le vague.

— Hier, aux Bleuets, Odette Prassier.

— Odette Prassier ! Ah, je me souviens.

— Je suis ici pour te prévenir, toi et ta belle amie. L'intendante a perdu et se doit comme enjeu : elle est partie avec Pierre et prie Olivia de la rejoindre. Elle t'a recommandé à mes bons soins, pour te conduire partout où tu le voudrais mais en toute sagesse de ma part, car, je suis de service. Il y a là la commandante Cy-

rille qui désire te causer ; je crois qu'avec elle tu ne perdrais pas ton temps.

Elle lui désignait la petite blonde.

— Ah bien, murmura-t-il, j'y vais.

— Si tu as besoin de mes services, tu n'auras qu'à me faire demander par n'importe qui.

— Je te remercie.

Il prit congé d'Olivia et rejoignit la petite blonde, avec laquelle il vint dans le vestibule. Elle le mena vers un coin écarté, près d'une immense tenture : il lut au-dessus, écrit en gros caractères : Sérail.

Àvoix basse, elle lui dit :

— Je te guette depuis le souper et je désespérais de pouvoir te parler.

— Pourquoi ce désir, ma charmante ?

— J'ai une lettre à te remettre.

— À moi, de qui ?

— De quelqu'un qui t'aime et que tu aimes.

— Oh, j'en aime tant, depuis quelques jours ! Vraiment, je ne puis discerner…

— Que tu aimes un peu plus que les autres.

— Lucie ! Elle m'a troqué.

— Fi du vilain mot.

— Dam, rien ne l'obligeait à se jouer.

— Le billet n'est pas d'elle.

— Alors !… Ah, de Lucette, peut-être ?

— Oui, de Lucette.

— Passe vite.

— Aie au moins l'air de me faire des gracieusetés. Je ne veux pas qu'on me soupçonne de m'interposer dans des passions que je dois ignorer.

Il la pelota de suite ; elle lui coula un regard qu'elle dirigea ensuite vers ses seins ; il comprit, glissa la main entre les deux jolis fripons, et trouva la lettre.

— Tu la tiens, dit-elle ; maintenant, vas la lire là-bas, derrière cette porte au dessus de laquelle brille une lampe, on ne t'y dérangera pas. Si tu te rends à la volonté de la colonelle, tu monteras cet escalier et tu rencontreras, au premier étage, une femme habillée comme Odette, mais masquée. Cette femme te fournira les moyens d'aller à la colonelle.

Émile continuait à vivre en plein rêve.

De fait, l'existence qu'il menait depuis qu'il connaissait l'existence de l'Armée de Volupté ne s'y rattachait-elle pas ?

Il obéit à la commandante Cyrille, se réfugia dans un buen retiro et lut ces quelques mots de Lucette :

« On ne veut pas que je t'aime, alors que l'Armée de Volupté est instituée pour faciliter l'amour. Tu me voulais ! Me veux-tu encore et toujours ? Si oui, je t'attendrai quatre jours à l'hôtel Béchot. Tu demanderas madame Calas. Si non, le cinquième, je partirai, et nous ne nous verrons plus.

Lucette. »

— Lucette, Lucette, murmura-t-il après avoir lu cette lettre.

Et, sans hésitation, il alla trouver la femme masquée. Quelques heures après, il arrivait auprès de madame Calas, la belle Lucette, qui lui sauta au cou et s'écria :

— Tu préfères la femme aux femmes ! ah, je crois bien que je t'aime de tout mon cœur et de toute mon âme, viens, viens, mon adoré, prends-moi, et oublions l'Armée de Volupté.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Arm%C3%A9e_de_-volupt%C3%A9. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.